AGNÈS SOREL.

OUVRAGES SOUS PRESSE.

La Femme d'un Ministre, par **Brisset**. . . . . 2 vol. in-8.

Le Hussard de la Mort, par **P.-L. Jacob** (bibliophile). . . 2 vol. in-8.

La Croix de Paille, roman historique, par **M. J. Brisset**. . . 2 vol. in-8.

Les Châteaux en Afrique, par **la comtesse Dash**.. . . . . 2 vol. in-8.

Vergniaud, histoire du temps de la Terreur, par **Touchard-Lafosse**. . . . . 2 vol. in-8.

Le Quartier des Juifs, par **P.-L. Jacob** (bibliophile). . . . 2 vol. in-8.

Le Fils du Rabbin, mœurs juives au 19e siècle, par **S. Henry Berthoud**. . . . . 2 vol. in-8.

Louise d'Avaray, par **Jules de Saint-Félix**. . . . . 2 vol. in-8.

La Robe de Déjanire, par **Jules Lacroix**. . . . . 2 vol. in-8.

Un nouveau Roman de madame **Mélanie Woldor**. . . . . 2 vol. in-8.

Sceaux. — Impr. de E. Dépée.

HENRI LAFOSSE.

AGNÈS SOREL.

III

PARIS,

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Rue Saint-Jacques, 38.

1844.

IV.

C'était le jour de la Saint-Jean 1426, et le ciel était couvert de nuages inoffensifs, qui sans effacer la brillante clarté du soleil d'été, avaient du moins le mérite de tempérer sa brûlante ardeur. Une passe d'armes pompeusement an-

noncée depuis longtemps allait enfin s'ouvrir, et c'était l'amour qui avait fait naître dans l'esprit du roi Charles VII le projet de cette fête chevaleresque ; mais un autre motif avoué servait de noble prétexte à cette tendre pensée.

Par l'établissement des ordres particuliers et par la création de la gendarmerie où n'était admise que la noblesse, la chevalerie, considérée jusqu'alors comme le premier grade de l'armée, tombait déjà graduellement en discrédit, avant de succomber enfin sous l'usage perfectionné et plus universellement adopté de la poudre. L'amour d'Agnès, en réveillant chez le roi l'ardeur chevaleresque, lui avait appris qu'un des meilleurs moyens d'atteindre le but qu'elle lui prêchait sans cesse, était de soutenir cette noble institution ou du moins de lui faire concevoir qu'elle ne pouvait finir que par un coup d'éclat en re-

conquérant ce beau royaume de France; et dans sa pensée cette fête chevaleresque devait, en flattant le cœur et la vanité d'Agnès servir d'expression à ce royal conseil. Du reste, au milieu des fâcheuses conjonctures où se trouvait la France, plusieurs autres raisons concouraient à prouver que non seulement la célébration de cette fête n'était point inconvenante, mais encore qu'elle était nécessaire.

D'un côté le roi ne voulait point par les signes alarmants d'un deuil trop affligé produire un effet défavorable au siège de La Flèche, devant laquelle s'était arrêté Richemont, dans sa marche menaçante sur la cour, pour y arriver plus fort par l'appui d'un succès qu'il ne l'eût été sous le poids d'une défaite; de l'autre, malgré la défaveur dont le roi l'accablait depuis quelque temps, le sire de Giac savait trop combien il était blessé de l'attitude menaçante du connétable pour ne pas l'enga-

ger à maintenir le jour choisi pour la passe d'armes qui prouverait au contraire que l'on était sans crainte.

Préparées à une demi-lieue de la ville de Chinon dans une vallée divisée par la Vienne en deux prairies charmantes, les lices attendaient le jour des valeureux exploits et formaient sur la rive droite un carré long fermé de fortes palissades, qui ne laissaient à chaque bout qu'une entrée pour deux chevaux. Au nord couraient des coteaux déjà couverts de curieux, et au sud s'élevaient les *hours* ou échafauds devant la magnificence desquels le populaire venait successivement s'ébahir ; car leurs tentures de velours bleu semé de fleurs de lys d'or lui offraient le spectacle d'une pompe dont il avait perdu depuis longtemps le souvenir

Mais ce n'était point assez pour cet innombrable populaire d'admirer toute cette magni-

ficence : l'attente irritait encore sa nerveuse impatience, et il n'était point d'humeur à rester là sans rien faire. C'était un mouvement immense, et l'occupation le plus généralement adoptée était, comme dans toutes ces réunions, celle que la nécessité nous impose, et dont la gourmandise a su faire un plaisir. Cependant ceux qui ne se livraient plus ou point encore à ce délectable délassement, ne restaient point dans une inerte oisiveté.

— Que t'a dit le magicien, Aloïse, disait Amelotte?

— Oh ! ma chère, je lui ai donné un denier tournois, et il m'a dit que j'allais avoir un amoureux.

— Ça vaut bien ça : pour un écu au croissant, il t'en aurait peut-être donné deux.

— Tu crois, dit Aloïse avec regret ! — Mais c'est bien cher.

— Et où t'a-t-il regardée pour te dire ça?

— Belle question ! Eh ! dans la main, donc.

— Ah ! la jolie fille ! dit un étudiant de Poitiers qui avait écouté ; moi, c'est aux yeux que je vous regarde pour vous prédire cela, et je me charge d'accomplir la prédiction. Vous êtes si jolie ! Voulez-vous de moi pour amoureux.

— Aloïse, dit Amelotte, à qui sa jalousie conseilla de l'entraîner avant qu'elle pût répondre ; je gage que cet astrologien va m'en donner un pour un teston.

Et avant d'y arriver, elles s'arrêtèrent devant un groupe nombreux qui se poussait, se démenait, se heurtait, pour voir un jongleur faisant maints tours merveilleux.

— Vois donc, Thibault, comme il avale cette longue épée ! une véritable épée !

— Il y aura aujourd'hui bien des chevaliers qui avaleront des lances d'une autre façon.

— Par Satan ! c'est qu'il l'avale.

— Comme s'il en était le fourreau.

— Je te gage, Thibault, que tu n'en fais pas autant avec cette grande saucisse que tu as sur ton tranchoir.

— Ah ! bah ! je le ferais avec un boudin.

Et comme le jongleur venait de dégaîner l'épée de son gosier, il s'approcha galamment de la jolie Aloïse, et lui présentant un verre d'eau, il lui demanda avec grâce si elle ne voulait point se rafraîchir.

— Non, messire, dit-elle respectueusement en rougissant.

— Ah ! vous n'en valiez pas la peine, s'écria le jongleur avec une grosse voix et en le lui jetant brusquement à la figure.

La jeune fille toute étonnée se cacha, prête à pleurer, dans les bras d'Amelotte qui avait plus d'assurance ; mais elle revint bientôt de son saisissement, en voyant qu'au lieu d'eau

dont elle se croyait inondée, elle se trouvait couverte de fleurs. En vérité, elle était ravissante ainsi, avec sa simple robe de tiretaine, ornée de ces légères feuilles de roses; avec sa gorgerette de gaze plissée, émaillée de bleuets champêtres, et au milieu d'une pelouse encore verte diaprée de ces fleurs merveilleuses. Enfin, accablée de confusion, elle se sauva, tâchant de ramener sur son charmant visage la voilette de gaze que laissait pendre le sommet de la corne de clinquant, ornée de rubans et de dentelles, qui lui couvrait la tête.

— Dis donc, messire jongleur, reprit Thibault que des fleurs ne rassasiaient guère, tu aurais bien mieux fais de me donner ce verre d'eau en le changeant en vin, pour faire passer cette pauvre saucisse dans l'aridité de mon gosier.

— Mon maître, on va vous satisfaire.

Et au même instant il arriva avec un verre

d'eau, qui bientôt se changea en vin, au grand ébahissement de la foule et à la plus grande satisfaction de Thibault, qui en fit pour sa saucisse un véhicule fort agréable.

— Dieu me damne ! si ce n'est pas d'excellent vin d'Orléans.

— Quel sacrilège ! dit Gudule, grosse femme en fort bon état, qui donnait le bras à son mari, petit homme maigre, portant une veste de camelot et des hauts-de-chausses verts, dont l'étroite largeur, malgré toute bonne volonté, ne pouvait parvenir à se faire collante.

— Quel sacrilège ! reprit dame Gudule; profaner ainsi le divin miracle de Cana !

— Messire jongleur, dit Audry, si vous pouviez changer l'eau en eau-de-vie, et il me semble que ce serait plus facile, puisque ce ne serait toujours que de l'eau, vous me feriez bien plaisir.

— Et puis ce ne serait pas une profanation, dit Gudule.

— Mon maître, dit le jongleur en trahissant à moitié son secret; vous vous en passerez : l'eau-de-vie est trop chère.

— Raison de plus, dit Audry, qui raisonnait aussi logiquement, dans un autre sens.

— Si la soif t'étrangle, la rivière n'est pas loin.

— Viens donc, Gudule, dit Claude en la tirant par le bras, il va y avoir force horions.

— Toi, Claude, dit Gudule en le suivant avec empressement; toi, tu es toujours maître transi.

— Viens donc, Bérangère, et prends garde au petit Blaise.

Dans ce moment on entendait une musique joyeuse, accompagnant cette chanson de Jehan Erars, à laquelle toutes les jeunes

filles s'empressaient d'ouvrir leurs curieuses oreilles :

Quand je vi sa mamelette
Qui lieve sa cotelette,
Mes bras li tendi,
Si la très vers mi.

Je l'assis sez l'arbroisel,
Si la vi besier ;
Ele dist : « sire Daucel ;
Ce n'eust mestier. »

— Allons donc, Berangère, reprit Gudule impatientée, une jeune fille de 14 ans ne doit jamais écouter les menestrels.

— Maman, j'en ai seize.

— Raison de plus, reprit Gudule, irritée de n'avoir pu faire réussir son petit artifice pour se faire croire plus jeune.

Bérangère vaincue baissa les yeux, honteuse

d'avoir eu l'audace d'écouter devant sa mère des couplets si tendres.

« En lieu de vo pastorel
Bele, m'aiez chier :
Ma çainture et mon anel,
A ce coumencier,
Aurez, ma douce amiette.....
A donc la mis sur l'erbete.

— Allons, Bérangère, viens donc : n'est-ce pas, Claude, que c'est vilain pour une jeune fille d'écouter ces choses-là ?

— Maman, je n'écoutais pas ; je regardais ce grand homme qui examine la main de Colombe Leclerc.

Mais dame Gudule était travaillée par un instinct secret, qui voulait, pour paraître avoir encore la jeunesse qui l'abandonnait, faire considérer comme un enfant cette jeune fille, dont, en ce sens, la maternité la flattait moins que celle du petit Blaise.

— Conçois-tu ça, Claude? — Mademoiselle, c'est de la chi-ro-man-ci-e, ça ; et c'est très vilain de regarder ces choses-là : ton petit frère Blaise est bien plus sage que toi.

— C'est vrai, c'est vrai, dit Claude s'énorgueillissant de la noble paternité d'un tel héritier.

— Tiens, Blaise, voilà six liards à l'aigle pour acheter un tranchoir rempli de bouillie.

Et pendant cet intéressant dialogue de famille, la jolie Bérangère baissait encore ses beaux yeux noirs, en se promettant bien de demander à Colombe ce qu'il en était.

— Maman, dit le petit Blaise, vois-tu Oudarde qui achète des odeurs?

— Des odeurs! Grand Dieu! fit Gudule en s'exclamant. Des odeurs!.... Perdre son argent! et perdre son âme avec ça !

— C'est vrai, c'est vrai, dit Claude.

— Tu comprends bien çà? reprit Gudule.

— Oui, maman, dit Bérangère, qui ne pouvait concevoir cette morale, par la laquelle la perdition nous entrerait par le nez.

Mais la jolie jeune fille regardait, en souriant, son père Claude couvant d'un regard fascinateur, sur une cuisine en plein vent, un étalage de beignets appétissants et de ces friandes rissoles, qui répandaient une senteur à émouvoir 10,000 palais, fussent-ils même royaux, tandis que sa mère, malgré tout son mépris pour les parfums, se laissait elle-même surprendre par cette innocente jouissance, qui allait peut-être se transformer en désir bien caractérisé.

— Viens donc, maman, dit Bérangère, entrant malignement dans le système de morale de la sévère Gudule. Viens donc, car ça sent trop bon ici.

— C'est bien, ma fille : car, ajouta-t-elle en regardant de travers Claude, dont elle avait

failli devenir la complice, la gourmandise n'est pas un moins grand péché.

Et ils s'éloignèrent au grand désenchantement du maigre Claude, et Bérangère comprenant mieux que l'on peut se perdre par le ventre que par le nez.

— Ah! vous voilà ici, maître Landry Dubourg, dit Claude en tâchant de se consoler. — Vous êtes donc guéri de votre navrure de l'enlèvement du convoi?

— Me voilà enfin debout; et si je suis là, je le dois bien à ce brave seigneur, le sire Robert de Verduisant, qui a baudé ma plaie et m'a envoyé un mire.

— Un gentil chevalier! fit Gudule essayant de prendre un air tendre, qui allait mal à sa figure bourrue et à sa grosse voix de chantre d'église.

— Ah! oui, reprit Landry : et le bon Dieu et Gervaise me sont témoins que je donnerais

bien la vie qu'il m'a conservée, pour lui rendre service.

— C'est vrai, c'est vrai, dit Claude.

— Ah ! j'ai été bien inquiète, dit Gervaise de l'air le plus touché de sollicitude conjugale ; mais enfin le voilà guéri.

— Et tu ne veux pas me laisser manger.

— Comment ! fit Claude, dont les papilles du palais, dans un sentiment bien naturel d'irritation, firent cause commune avec celles de Landry.

— Allons ! Landry, je viens de te permettre de manger deux massepains Ménudez.

— Deux bouchées, dit Landry en haussant les épaules et avec la mine la plus famélique.

— Vous vous plaignez bien à tort, maître Landry, dit Gudule d'un ton d'aigre jalousie, puisque le roi vous a donné pour votre navrure la place de geôlier.

— Dame Gudule a raison, dit d'un air

grave Gervaise, qui savait bien que ce n'était pas pour cela.

— Bérangère ! tu me fais mourir aujourd'hui.

— C'est vrai, c'est vrai.

— Allons ! toi ! tu ne sais seulement pas ce que je veux dire. — Mais voyez-là donc qui prend la boule pour gagner quelques méchants casse-museaux.

— Maman, je ne dépense qu'un denier parisis.

— C'est un péché rien que de toucher à ces choses-là : le jeu offense le bon Dieu, entend-tu ?

— Oui, maman, dit la douce Bérangère en pensant sagement qu'il vaudrait mieux mourir si l'on venait à adopter généralement le nouveau code de morale de dame Gudule, qui condamnait si pleinement les cinq sens.

Et comme ils passaient devant une table de

jeu, où l'on voyait courir quelques rares écus aux croissants et florins d'argent :

— Vois-tu, Bérangère, dit Gudule en adressant au pacifique Claude un regard menaçant; ne prends jamais un mari qui se livrerait à cette funeste passion.

— C'est vrai, c'est vrai, dit Claude tout tremblant.

— Et toi, Landry, disait Gervaise d'un air tendre, si tu devenais joueur !

— Eh bien ! que me ferais-tu, ma petite Gervaise ?

Ne me batés pas, dolereux mari,
Vos ne m'avés norrie;
Se vos ne me batés, je ferai ami,
Si doublera la folie.

Ces ménestrels nous suivent toujours. — Allons, viens donc Bérangère. — Quelle morale !

— Ah bah! dit Landry d'un air mauvais sujet, et comme s'il était sûr de son fait; bah! ça lui serait bien dû à ce *dolereux mari*.

— Que dis-tu là, mon ami? dit doucement Gervaise d'un ton scandalisé.

Dist la douce criature
A haute voix :
« Honni soit
Mari qui dure
Plus d'un mois. »

— C'est insupportable, dit Gudule, ces gens-là nous suivent partout. — Si tu ne les regardais pas, Bérangère, ça n'arriverait pas.

— C'est vrai, c'est vrai.

L'angélique Bérangère, qui tournait précisément le dos à ces immoraux ménestrels, allait peut-être descendre courroucée de son ciel de douceur et de résignation, lorsqu'il se fit un grand bruit, et de toutes parts reten-

tirent ces expressions de la joie populaire :

— Noël ! noël ! noël !

C'était le brillant cortège des dames et des chevaliers qui devaient prendre part à la passe d'armes ou y assister seulement comme spectateurs privilégiés.

Deux Turs à pied, d'une taille colossale et dans toute la splendeur de leur costume oriental, ouvraient fièrement cette marche triomphale, en tenant par d'énormes chaînes d'argent deux lions magnifiques, qui, à l'aide d'un ruban de satin blanc se laissaient conduire par deux agneaux charmants, pour signifier sans doute que la noble force doit toujours obéir à l'innocente faiblesse. Ces deux fiers animaux appartenaient à Aymard de Clermont, et c'était la blanche et délicate main de la châtelaine elle-même qui leur donnait leur pâture. Dressés pour la chasse au sanglier dans les forêts de l'Auvergne, leur douceur égalait

celle des agneaux qui les conduisaient, et c'était seulement pour la forme et comme embellissement qu'ils portaient ces massives chaînes d'argent, sans se douter que ce vil métal qu'ils semblait regarder avec dédain, est mille fois plus fort, plus puissant et plus dévastateur que leur rage la plus féroce.

Venait ensuite la musique bruyante, et derrière étaient les ménestrels se tenant dans le silence et ménageant leurs poumons pour les faits d'armes qu'ils devaient célébrer.

— Largesse ! largesse ! criaient les héraults; et les seigneurs du cortège jetaient à pleines mains l'argent sur le populaire qui répondait :

— Noël ! noël !

C'était une ardente avidité à recueillir ces fruits de la munificence des grands. C'était une rage, une frénésie; les rixes devenaient facilement sanglantes, et plus d'un ne ramassait

point assez d'argent pour guérir les plaies qu'il avait gagnées dans cette périlleuse moisson; mais le populaire était joyeux et les horions ne l'empêchaient point de crier :

— Noël ! noël !

Les hérault devaient proclamer les hauts faits des combattants, et ils étaient suivis par deux rois d'armes qui, pour les transmettre à la postérité la plus reculée, tenaient à la main leurs *livres et cartulaires d'honneur et de noblesse.*

Marchaient ensuite les *quatre juges du camp,* dont l'office était de désigner les vainqueurs et de signaler les noms et les faits dignes d'être inscrits sur ces glorieux cartulaires.

Maintenant commençait le cortège des tenants, encore précédé par un nain vêtu à la Turque et portant à cheval l'écu et la devise choisie pour cette circonstance par le roi Charles VII. L'écu avait le champ d'azur ; au

milieu reposait un petit agneau couché sur la verdure, et la devise portait ces mots, qui faisaient allusion à un être non moins doux, mais beaucoup plus aimable :

Ki ara l'Aignel
Eus son douz prael.
Ara bon amour
La nuit et le jour.

Le couple qui suivait expliquait assez le mystère de cette devise, qu'avait certainement choisie une pensée d'amour, comme cela devait toujours être en semblable occurrence.

Tout-à-coup dame Gudule, que nous avions perdue jusqu'ici, se mit à faire retentir l'espace de sa voix aigre et mordante, qui s'harmoniait assez bien à celle des fifres du cortège.

—C'est bien fait, Blaise ; si tu ne t'étais pas

éloigné de nous, ce maudit chien ne t'aurait pas mangé ta bouillie.

En effet, un joli lévrier blanc sur lequel flottait, retenu par un collier de soie, un long drap azur aux agneaux d'argent, en passant près du malheureux Blaise dont la bouillie l'avait alléché, s'était arrêté pour satisfaire son penchant, et sa langue effilée travaillait avec ardeur dans le tranchoir de l'enfant, qui n'opposait a ce public envahissement que des pleurs et des cris disgracieux, qui prirent un caractère d'épouvante bien plus terrible, lorsque le joli lévrier, non content de ce qui se trouvait dans le tranchoir, après lui avoir léché les mains, vint encore lui passer la langue sur les lèvres, qu'il avait vues toutes blanches.

— Largesse ! largesse ! criaient les héraults.

Le populaire se précipitait sur les pièces de

monnaie que répandaient les chevaliers : tout-à coup, le pauvre Blaise, qui pleurait encore après le départ du lévrier, se trouva entouré par cette foule avide, et Gudule, qui arrivait à son secours, et Claude, à qui l'orgueil de la paternité d'un tel rejeton avait donné un élan d'énergie ; tout disparut dans la bataille, tandis que la douce Bérangère s'attachait, avec un air d'effroi, au bras de la jolie Gervaise, qui n'y prenait guère attention, tant ses yeux avaient de plaisir à regarder le beau chevalier qui s'avançait le premier.

Son destrier, bardé de fer par devant pour mieux subir l'épreuve du combat, avait le reste du corps couvert par un drap azur encore parsemé d'agneaux brodés en argent. Le noble chevalier qui le montait, revêtu d'une armure damasquinée d'or, portait sa lance sur sa cuisse avec l'écu et la devise au bras gauche : le riche heaume qui lui couvrait la

tête avait pour cimier un agneau d'argent, couché à l'ombre d'un épais panache de plumes blanches, et le bas du casque, à l'endroit où il reçoit la tête, était ceint d'une couronne d'or massif et de fleurs de lys.

Mais il ne marchait point seul, car une femme qui avait été choisie pour la reine de la beauté et pour couronner le vainqueur, l'accompagnait au grand contentement de la foule. Une écharpe de satin blanc, attachée au bras du chevalier et à la bride du palefroi, les unissait aux yeux, et pourtant beaucoup moins qu'un lien invisible, dont ils ne pouvaient vaincre la puissance.

Le roi, car la foule l'avait aussitôt reconnu dans le noble chevalier à la couronne fleurdelisée; le roi parlait à la reine de la beauté, qui était bien aussi la dame de sa pensée.

Qui donc était-ce alors? Eh! le beau Yoland, folâtrant devant ce noble couple, ne

nous l'a-t-il pas déjà dit : c'était Agnès qui guidait ainsi le roi, qu'elle croyait aussi conduire à la victoire, à la gloire de la conquête ; Radégonde, sa vieille grand-mère, n'avait-elle pas dit que sa postérité devait sauver la France en la tirant des plus grands périls, et Gitto dans sa mystérieuse et nocturne visite n'avait-il pas confirmé cette prophétie, qui flattait tant son penchant?

Immédiatement après venait un cortège de vingt dames montées sur de brillans palefrois et conduisant chacune leur chevalier, à pied, avec une chaîne d'argent attachée au bras, tandis qu'auprès d'eux leurs pages et leurs écuyers tenaient, par la bride, les fiers destriers qu'ils devaient monter dans les lices. Ces chevaliers étaient les tenans de la passe d'armes, et devaient répondre de la lance, de la hache, de la masse ou de l'épée à quiconque oserait venir toucher l'écu.

Là finissait le cortège de ceux qui devaient prendre une part active à la passe d'armes, et commençait celui des simples spectateurs. C'était la cour dans toute sa splendeur. La jeune reine, Marie d'Anjou, marchait la première, tristement étendue dans sa litière couverte, portée par quatre hommes, et autour chevauchaient les dames et les seigneurs attachés à sa maison et portant le faucon sur le poing. Ce groupe s'avançait assez gravement, précédé par le menin des litières. Mais il était suivi par le reste de la cour, qui semblait d'une humeur un peu moins disparate avec ce jour de fête. C'étaient de jeunes seigneurs, riant follement avec de jeunes dames nonchalamment couchées dans des litières découvertes ou à jour. C'étaient de brillans seigneurs, suivant avec sollicitude leurs dames montées sur de légers palefrois, et toute cette gaîté se mouvait au milieu des nains et des fous qui l'aug-

mentaient encore, des pages et des écuyers, des faucons paisibles sur de jolies mains qui eussent préféré une étreinte plus douce que celle de leurs griffes; tout cela se mouvait au milieu des couronnes de comtes et de comtesses, de barons et de baronnes, des épées et des poignards, des manteaux de velours et des capes de soie, des haut-de-chausses élégans et des robes flottantes, des pourpoints brodés et des riches corsages, des toques enrichies de pierreries et des gracieux escoffions, au milieu des voiles et des écharpes, des rubans et des dentelles.

Enfin le cortège était fermé par la foule des hobereaux, qui, vivant d'ordinaire dans leurs châtellenies, étaient accourus pour un si beau spectacle; et par ces bourgeois vivant noblement, auxquels Saint-Louis avait aussi accordé le noble privilège de la chasse que leur avait confirmé le roi Charles VI, en l'interdi-

sant complètement aux roturiers et autres.

De toutes parts on entendait la voix des hérauts, criant :

« Largesse ! largesse ! »

Et le populaire et les manans répondaient en ramassant les monnaies :

« Noël ! noël ! »

Ce fut au milieu de ce vacarme et de ces cris que le cortège atteignit enfin les lices, et le nain, vêtu à la turque, vint suspendre à la colonne, qui s'élevait devant les pavillons, l'écu et la devise, que chaque assaillant devait venir toucher du fer ou du bois de sa lance, pour demander le combat. Les deux Turcs, après y avoir attaché aussi les deux lions, restèrent de chaque côté, appuyés sur leurs énormes massues, tandis que le nain allait s'asseoir à la porte de la tente du roi, sur un coussin de velours.

V.

Tout le monde attendait, et l'impatience voyait déjà voler le *sablon* sous les pieds des chevaux, lorsque les trompettes firent retentir les airs de sons de défi : les hérauts d'armes annoncèrent monseigneur René d'Anjou,

duc de Lorraine, et le jeune chevalier s'avançant vers la colonne, vint toucher du bois de sa lance l'écu gardé par les deux lions.

— Souviens-toi de qui tu es fils, et ne forligne pas, lui criaient les hérauts et les rois d'armes.

Le tenant ne se fit pas longtemps attendre; la couronne royale voulut venir honorer la couronne ducale, et le roi fut conduit dans l'arène par Agnès, la *reine de la beauté.*

Bientôt ils s'élancèrent l'un sur l'autre; mais les lances passèrent et les destriers heurtèrent violemment leur poitrail de fer contre la cloison qui les séparait. Ils se reprirent bientôt, et cette fois le roi brisa sa lance sur René, qui fut renversé sur la croupe de son destrier. A une troisième course, les deux lances volèrent en éclats. Enfin ils coururent une quatrième fois. La reine et les dames agitèrent leurs mouchoirs, les seigneurs leurs

écharpes, et les lices retentirent du bruit des applaudissemens : les deux visières avaient été levées et laissaient à découvert ces deux nobles figures.

Marie d'Anjou souriait avec une mélancolie qui semblait dire que ce n'était pas pour elle, quoiqu'elle ne sût point pour qui, tant on donnait de maîtresses à ce jeune roi galant; et cependant, dans sa tristesse, elle lui savait gré d'avoir eu, dans ce jour solennel, l'attention délicate de choisir pour sa dame une jeune fille qu'elle aimait, et dont elle ne se défiait point encore.

Agnès ne put avoir un visage indifférent et sourit doucement, sous sa couronne de roses, au roi qui semblait lui dire : Je suis heureux qu'il ait découvert ma figure; car vous avez pu voir mon sourire.

Un jeune chevalier parut aussitôt dans les lices, et Blanche de Flavy n'eut point de peine

à le reconnaître à son écharpe blanche, à son panache blanc, à sa livrée blanche, à la rondelle blanche qu'il portait au bras senestre. Mais son regard se baissa tristement sous la jolie couronne de roses et de pervenches qui décorait son front; car c'est elle qui devait couronner le second vainqueur.

Aussitôt parut le comte de Tancarville, conduit par la belle Catherine de Giac qui n'écoutait point ce que le comte semblait lui dire de gracieux.

A la première course, la lance du comte fut rompue, et avant qu'ils eussent recommencé, le vieil Estendard de Mailly, le président des juges, appela Philippe de Culan, le maréchal du camp, qui se tenait du côté des assaillans, et le pria d'aller porter ses avis à son fils bien-aimé.

Ils reprirent carrière : cette fois la lance de Geoffroy se rompit en mille éclats, et les ap-

plaudissemens firent retentir les lices. Mais à la troisième course, il fut moins heureux ; car le comte était un rude joûteur. Sa lance passa, et une des plumes blanches qui ornaient son heaume fut enlevée par la lance de son adver-versaire.

— Courage ! courage ! criaient quelques voix de femmes.

— Quelle barbarie, cria Alonzo, le fou du sire de Giac ! le plumer ainsi tout vivant !

— Il faut reprendre la plume, cria Agnès en même temps que Blanche, qui la regarda d'un air de défiance et de jalousie, et se cacha un instant la figure dans ses jolies mains bla n ches.

— Sire comte, dit Geoffroy, ce ne serait peut-être pas la première fois que nous nous mesurerions.

— Alors, messire, ce n'est donc pas assez d'une plume enlevée, répondit aussitôt Tan-

carville qui commençait à comprendre, et dont les yeux brillèrent comme des étoiles à travers les jours de sa visière.

Ils lancèrent leurs destriers avec fureur : le choc fut terrible, et le comte roula dans la poussière. Ce fut une explosion d'applaudissemens, et les hérauts criaient de toutes parts :

— « Honneur aux fils des preux ! »

Le vieil Estendard de Mailly frotta sa figure austère avec sa main d'un air de grande indifférence, pour cacher une larme d'attendrissement ; car son orgueil ne voulait pas paraître surpris du succès de son fils. Pendant ce temps-là les deux fous continuaient leur joviale conversation.

— Tiens ! il paraît que messire de Tancarville est plus habitué à travailler sur l'or que sur le fer.

— Mais il travaille encore mieux sur la poussière..

— En tous cas, ce n'est pas en roulant sur l'or qu'il a appris à rouler sur la poussière.

— Dites donc, messire André de Beaumont, avez-vous une brosse à prêter au comte de Tancarville ?

— Imbécille, reprit Beaumont, tu ferais mieux d'aller chercher un des soufflets de son laboratoire, pour chasser la poussière qui doit être entrée dans son armure.

Pendant ce temps-là, le comte de Tancarville se retirait en jetant un regard de vengeance méditée sur Geoffroy de Mailly, qui, après avoir levé sa visière, s'avançait vers Blanche de Flavy pour lui présenter la plume qu'il avait regagnée.

— Gentille demoiselle, prenez-la pour l'a-

mour de moi ; je l'aurais teinte de mon sang pour la reprendre et vous l'offrir.

— Geoffroy, ce n'est point pour moi que coule votre sang.

— Oh ! si, Blanche, reprit Geoffroy qui n'avait pas parfaitement compris : je sens dans mes veines tout mon sang courir à votre voix. — A ma premiere joûte, je gage pour vous une émeraude de cent ducats.

Blanche baissa ses chastes regards, au nom de cette pierre emblématique, qui lui racontait tous les vœux du jeune homme, et n'osant parler, de peur de mettre encore dans ses paroles l'amertume du reproche, elle agitait entre ses doigts la légère plume blanche.

— Comme si l'amour, dit Alonzo, n'avait pas toujours assez de plumes pour voltiger.

— Dis donc, maître forte-tête, est-ce qu'à mesure que l'un gagne des plumes pour s'en-

voler, l'autre n'en perd pas pour rester plus sûrement.

— Tu parles comme un sage, maître fou : et je te dirai même que quand l'un laisse ses plumes pour rester plus longtemps, c'est justement l'autre qui les ramasse pour s'en aller plus vite.

— La jolie damoiselle Blanche a bien l'air de perdre les siennes ; car, pendant que le galant chevalier lui parle, elle paraît triste et déconcertée comme un oiseau qui mue.

En effet, comme ils finissaient de parler, Agnès lui dit doucement :

— Tu es heureuse, toi, ma chère Blanche.

— Et Blanche la regarda avec défiance.

L'attention universelle fut attirée sur un chevalier anglais qui vint toucher l'écu avec le fer de sa lance ; et aussitôt son hérault demanda pour lui la permission de *faire armes* avec le jeune Geoffroy de Mailly, pour rem-

plir un vœu qu'il avait fait de joûter dans la première passe d'armes que donnerait le roi de France, avec le premier chevalier qui désarçonnerait son adversaire.

Les héraults proclamèrent le nom de Fascot et les trompettes firent retentir l'air de sons de défi, pendant que les deux maréchaux du camp allaient proposer le cas nouveau aux juges compétents. Bientôt les héraults proclamèrent de la part d'Estendard de Mailly, président des juges, que Geoffroy de Mailly, quoiqu'il ne fût pas un des tenants, était autorisé à joûter contre sire Fascot, mais que cette décision, opposée à tous les usages de la chevalerie, n'avait été prise qu'en considération des égards dus à un étranger.

Fascot devait être fourni de lances par Lionel de Vaudonne, et le vieux Estendard de Mailly descendit des *hours* pour venir assister

Geoffroy dans ce combat à outrance qui pouvait lui enlever son fils unique et chéri.

Les deux chevaliers vinrent saluer la reine de la beauté et le roi, qui leur permit de rompre trois lances et ensuite de se servir d'une autre arme tant qu'elle pourrait durer.

Ils vinrent se placer aux extrémités des lices. Les maréchaux de camp crièrent :

— Laissez aller.

Et les deux chevaliers fondirent l'un sur l'autre avec une incroyable ardeur ; la lance de Geoffroy s'était rompue comme du verre. A la seconde course, les deux lances furent brisées, et Fascot broncha sur les arçons.

— Recommandez donc au comte de Tancarville, dit Alonzo, de rapporter le sablon qu'il a mordu, mangé, avalé.

—Silence, damné fou, dit le roi lui-même, ou je t'assomme avec ma hache. Respect à l'hospitalité.

A la troisième course, la lance de Fascot se rompit en faisant ployer Geoffroy jusque sur la croupe de son destrier.

— Souviens-toi de qui tu es fils, et ne forligne pas, s'écrie Estendard de Mailly en même temps que les héraults.

Il ne restait plus que deux lances à rompre, et la quatrième course fut terrible. Fascot se roulait dans la poussière avec les éclats de la lance de Mailly qui, aussitôt descendu de cheval, lui mit le pied sur la poitrine et levait déjà sa masse-d'armes pour lui écraser la tête qui s'était découverte dans la chute, lorsque les maréchaux du camp interposèrent leur autorité pour terminer le combat devenu mortel pour le chevalier anglais. Les deux chevaliers se retirèrent, chacun de son côté, au milieu du silence que recommandait l'hospitalité.

On vit alors s'avancer vers l'écu, et le toucher avec le bois de sa lance, un chevalier aux

armes rouges que personne ne connaissait, ou plutôt que chacun supposa bien être le chevalier qui, au siège de Saint-James, avait fait des merveilles de valeur.

— En effet, dit Jean de la Haye à Gilles de la Porte, je crois que c'est bien lui.

— Oui ! Tanneguy Duchâtel ! Vous saviez qu'on le disait depuis longtemps. Il est mon ami, et je crois son caractère aventureux capable de cela.

Agnès restait silencieuse, parce que ses yeux avaient été frappés par une écharpe blanche qui parlait douloureusement à son souvenir. Pendant ce temps, Pothon de Saintrailles, le chevalier le plus en renom qui fut alors en France, vint soutenir l'honneur de la devise.

Aussitôt les deux chevaliers prirent carrière, et, après des avantages signalés, à la troisième course, le chevalier sanglant dirigea si victorieusement sa lance qu'il la rompit

en précipitant son adversaire dans la poussière.

Les applaudissements retentirent de tous côtés, et Saintrailles, avec le sentiment de sa propre valeur, se mit à applaudir lui-même et vint toucher la main du joûteur inconnu qui comptait maintenant dans le petit nombre de ceux qui pouvaient le désarçonner quelquefois, tandis que les trompettes célébraient son triomphe et que le peuple criait :

— Noël ! noël !

Pendant ce temps-là, Antoine de Vivonne, qui avait frappé l'écu, s'adressait ainsi au comte de Douglas sorti pour le défendre :

— Messire comte, vous allez me devoir un diamant de 1,000 ducats, pour placer sur le front de ma dame et absorber le feu de ses regards qui brûlent les miens.

— Justement, messire, je suis dans le même cas, et pourtant j'ai encore la vue bonne.

— Et moi de même, dit Vivonne.

— Voyons.

— Qu'est ceci qui fuit si légèrement, dit Lecamus de Beaulieu, en montrant la cime du coteau opposé.

Les regards se tournèrent de ce côté.

— Je ne sais, dit le sire de Giac.

Mais les deux joûteurs s'étaient précipités l'un sur l'autre et le comte de Douglas, couché dans la poussière et brisé par la chûte, était relevé par ses écuyers, qui le remirent entre les mains des mires et des chirurgiens.

Et pendant que Vivonne, triomphant, se retirait en jetant sur le haut du coteau des regards de lynx, l'on vit disparaître dans les halliers un être fantastique, ange ou femme, qu'emportait un coursier aussi noir que sa robe flottante était blanche, et qui, après s'être arrêté pour jouir du combat des deux

chevaliers, avait repris sa course, escorté par un arabe paraissant l'emmener au désert.

— Elle semble, dit le brillant Omar, ambassadeur des Turcs, une odalisque du grand-seigneur, qui s'enfuit du sérail avec son audacieux ravisseur.

— C'est une merveille de grâce, dit Lecamus de Beaulieu avec un air sombre qui indiquait en lui une grande énergie de passion.

Et se penchant vers un valet qui lui était dévoué :

— Tu vas suivre cette femme et tu ne te présenteras chez moi que lorsque tu sauras sa demeure.

— C'est une houri céleste, reprit Omar en pensant à son splendide Orient, et je donnerais pour elle dix de mes meilleurs coursiers.

— Cest une fée, disait un marchand dans la foule.

— C'est une ombre, disait un manant.

— C'était Rosalba, dit le roi, toujours travaillé par une inextinguible soif d'aventureuse galanterie.

Mais un chevalier inconnu vint rappeler l'attention sur les lices. Il était arrivé avec Lionel de Vaudonne, et chacun s'épuisait en conjectures sur ce qu'il pouvait être.

— Il porte des fleurs de lys, dit Dunois; ne serait-ce point Enguerrand de Courtenay qui descend de la famille royale.

— C'est peut-être le cardinal de Lorraine, qui se plait fort à ces exercices et à joûter contre les bulles du pape.

— Eh non, c'est plutôt le comte d'Estaing: vous savez que cette famille a le droit de porter les armes de France au chef d'or, depuis que Pierre Tristan, son fondateur, donna, à Bouvines, son cheval au roi Philippe-Auguste, qui allait être tué.

— Messeigneurs, dit le vieil Estendard de Mailly, vous pourriez bien n'avoir aucun deviné : maintenant je suis fidèle au roi, mais j'ai trop longtemps servi ce personnage pour ne pas le reconnaître : et je gage qu'il va demander le sire de Giac. On dit du reste qu'il a eu une conférence avec messire de Trignac et l'évêque de Clermont.

Pendant qu'il parlait ainsi, le chevalier inconnu appela nominalement au combat le sire de Giac.

Alors Catherine de Giac s'inclina en souriant, presque sur l'épaule de la Trémouillle, qui était venu causer avec elle, et lui dit à l'oreille quelque chose qui le fit tressaillir. Elle sembla se moquer de lui en riant aux éclats; mais Georges, sans être revenu de la stupéfaction où l'avaient plongé de terribles paroles, sans doute, s'éloigna bientôt tout pensif.

Aussitôt que le sire de Giac fut arrivé, le chevalier se pencha à son oreille et lui dit à mi-voix :

— Souviens-toi de Montereau et de Catherine de l'Ile-Bouchard.

Aussitôt ces paroles prononcées, les deux chevaliers prirent carrière et bientôt s'assaillirent avec un acharnement sans égal. Six ou sept lances furent rompues ; enfin, à la septième course, le sire de Giac vida les arçons et de tout son poids retomba sur le sablon.

— Va ! tu n'es pas encore aussi bas que tu le mérites, dit le chevalier.

— Il faut qu'il aille trois pieds plus bas, répondit Nadillac d'un air funèbre.

Pendant que bien d'autres joûtaient à l'envi, le sire de Giac, honteux de sa chute, ruminant sur la découverte de la présence de ce personnage, qui, pour lui, n'était plus un inconnu, rôdait dans l'inquiétude et prome-

nait de tous côtés ses yeux hagards, lorsqu'ils recontrèrent un groupe dont la composition lui parut suspecte.

— Pourquoi, disait Trignac, ne pas profiter du moment où il se trouve ici : certes, le duc, dans cette occasion, se présentant au roi et lui déclarant qu'il redevient son sujet, peut produire une grande impression, et l'on pourrait renfermer l'autre jusqu'à la fin de la guerre.

— Pensez-vous bien, dit Sorel, que Giac soit homme à se laisser surprendre ? vous voulez l'arrêter pour éviter l'effusion du sang! Eh bien ! souvenez-vous que c'est lui qui vous arrêtera.

— Jean a raison, dit Vivonne, moins de ménagements et plus de temporisation. Le connétable arrive pour une vengeance plus certaine.

— Messire, dit Nadillac, moi, je vous en

réponds et je vous promets qu'il ne nous échappera pas. Je suis sûr de ma compagnie de gens d'armes, qui sera demain de garde au palais.

— Quel est donc cet homme qui caresse votre lévrier, dit Trignac.

— Il n'y a rien à craindre, reprit Jean Sorel, un valet de Verduisant.

— Parlez moins haut cependant, dit Vivonne en le regardant avec attention et dégoût.

Pendant ce temps-là, Giacomo caressait avec les signes de la plus vive affection le pauvre Yoland qui l'avait un jour sauvé d'un si grand péril.

— On pourrait faire arrêter le sire de Giac au conseil.

— Mais, messire de Trignac, dit Sorel, le roi y sera, et vous ne voudriez pas violer la majesté royale.

— Eh ! dit Nadillac avec une expression féroce, Tanneguy-Duchâtel a bien poignardé naguère le comte dauphin d'Auvergne, en plein conseil, en présence du roi.

— Et vous seriez capable d'en faire autant, Nadillac? dit Sorel indigné.

— Tanneguy était un sujet fidèle, reprit Nadillac sans reculer.

— J'espère, dit Trignac, que messire de Nadillac n'outre-passera pas nos résolutions prises en commun : je l'en rends responsable devant la patrie. Il est décidé que l'arrestation aura lieu demain. Jean Sorel demandera au roi de lui parler en particulier... et il ne sera certes pas refusé, ajouta-t-il d'un air malin.— Pendant ce temps-là, Giac sera demandé par une personne dont il ne se défiera certainement pas.

Ils tournèrent tous les yeux sur Catherine

de Giac, qui souriait dans ce moment à Georges de la Trémouille.

— Et c'est alors, coutinuait Trignac, qu'au moment d'une douce conversation intime, le sire de Nadillac devra saisir l'infâme Giac. Sans plus de mots, ce sera demain à dix heures. — Et pendant, ajouta Trignac, que le duc Philippe de Bourgogne en personne tâchera, par l'assurance de sa fidélité, de consoler le roi de l'enlèvement de son ministre, Giac, sous l'escorte d'une fidélité à toute épreuve, que je sais déjà où trouver, fera vers le connétable un voyage un peu forcé.

— Oui, le voyage de l'éternité dans un cercueil, dit Nadillac d'un air fauve, en étouffant ses paroles.

Cette conversation se perdit bientôt dans l'attention générale surexcitée par la réapparition du chevalier sanglant. Aussitôt qu'il eut touché l'écu, Georges de la Trémouille,

qui n'avait pas encore joûté, sortit pour venir à son encontre, conduit par Françoise de la Jaille. La joûte ne fut pas longue : à la première course, la Trémouille brisa sa lance ; mais le chevalier sanglant se vengea bien à la seconde ; car la Trémouille perdit les arçons et tomba enfin sur le sablon.

— Honneur aux fils des preux, criaient les hérauts.

Profitant de la concentration de l'attention générale sur le chevalier sanglant et tout honteux de sa mésaventure, Jean Fascot s'était glissé auprès du sire de Giac, qu'il voyait tout pensif.

— Hé ! messire de Giac, vous paraissez bien absorbé, serait-ce par les affaires de l'état ?

— Vous nous donnez tant d'embarras, messire Fascot.

— Il ne tiendrait qu'à vous qu'on vous en

donnât moins ; mais aussi beaucoup plus de profit, lui dit Fascot en se penchant à son oreille, après l'avoir regardé fixement.

— Avez-vous des yeux, messire Fascot ?

— Mais que vous en semble, messire de Giac ?

— Alors pensez donc que les autres en ont aussi.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que je me trouverai ce soir, à onze heures, au carrefour du charnier, près de l'Ossuaire.

— Mon maître comptait sur vous, dit Fascot : et regardant les joûtes auxquelles il semblait donner toute son attention : pouviez-vous croire que je fusse venu pour me faire briser l'épaule par ce jeune blanc bec. Il ne s'agira que de temporiser.

— Je vous déclare d'avance, dit Giac, qu'il n'y aura pas un mot d'écrit de ma main.

— Bien ! c'est l'affaire de l'enlèvement du convoi qui nous a fourni l'idée de vous offrir nos services, dit Fascot.

— A ce soir, dit Giac d'un air sombre, en laissant le courtier de trahisons.

Comme pour soutenir les paroles traîtreuses de Fascot, on vit paraître le redoutable Talbot, surnommé l'Achille de l'Angleterre. Aussitôt le duc de Bourbon, conduit par Jeanne d'Albret, sortit vivement de sa tente comme s'il eût attendu le combat avec impatience.

— Que partout où un Anglais attaquera la France, dit-il, il se trouve un Bourbon pour le combattre et la sauver.

Après ces mots qui furent prononcés de manière que le chevalier anglais ne les entendit pas, pour ne point blesser les lois de l'hospitalité, les deux combattans se précipitèrent l'un sur l'autre ; la lance du duc se brisa ; en-

suite deux fois les lances passèrent. A la quatrième course, le duc atteint au cou ploya jusque sur la croupe de son destrier, et la lance de Talbot se brisa en mille éclats; mais à la cinquième, le duc prit glorieusement sa revanche; car Talbot roulait dans le sablon.

Ainsi le Bourbon montra qu'il combattrait avec ardeur tout ennemi de la France, surtout quand ce serait un Anglais.

Profitant de la fin des joûtes, Giacomo qui avait entendu le complot de Trignac, tout en caressant le beau Yoland, dont il voulait se faire un ami; car dans ses cyniques principes, l'amitié servait toujours à quelque chose, ne fut-ce qu'à trahir plus facilement; Giacomo, dis-je, s'était approché du sire de Giac, sous prétexte de lui rendre un service de valet, et le chevalier-ministre n'avait pas tardé à le reconnaître.

— Que fais-tu là, manant? dit-il, le soup-

çonnant d'avoir été pour quelque chose dans la dénonciation de Mailly : tu sauras bientôt de mes nouvelles.

— Messire, dit Giacomo d'un air rusé, les miennes sont sans doute beaucoup meilleures que les vôtres.

— Si c'était vrai, dit Giac ayant l'air de comprendre, les miennes seraient beaucoup meilleures que tu ne crois. — Voyons.

Giacomo croyait maintenant Robert positivement mort; un instant il avait cru le reconnaître dans le chevalier sanglant : mais ses soupçons s'étaient bientôt évanouis. C'était un homme vindicatif jusqu'au degré le plus féroce; mais il était en même temps trop positif, qualité qu'il avait acquise par une longue habitude du meurtre, pour se permettre une vengeance qui pût compromettre son existence ou la fortune qu'il rêvait dans cette cour dépravée. Il savait qu'un homme adroit trouve toujours, avec de

la patience, l'occasion d'une vengeance sans danger : il attendait donc Rosalba pour laquelle sa haine était moins vive que pour Robert : et en même temps que, se faisant le complice subalterne des crimes du sire de Giac, il pensait s'attribuer un profit bien compté, il espérait aussi en obtenir au moins l'impunité, s'il ne pouvait s'en servir directement contre Rosalba.

Quelque fugitif que fût l'instant de cette conférence entre le ministre et le valet, le fou Alonzo, tourmenté pas une secrète inquiétude, ne put se défendre contre Giacomo d'un mouvement d'une jalousie dèjà surexcitée depuis quelque temps par les tendres soins que le sire de Giac prodiguait, au détriment du fou, à son perroquet favori.

— Sire ministre, dit-il sourdement, prends garde que le perroquet ne vienne confirmer

les funestes présages du hibou de la caverne!.. prends garde.

L'ardeur des combattants commençaient à se ralentir, lorsqu'un hérault vint annoncer le sire Lionel de Vendonne. Il toucha l'écu avec le fer de sa lance en demandant le sire Pothon de Saintrailles qui, trois ans auparavant, l'avait mal mené à Arras et blessé au visage dans un combat à outrance, devant Philippe de Bourgogne et sa cour.

Saintrailles sortit fièrement de son pavillon. Estendard de Mailly leur accorda chacun deux lances à rompre et leur permit ensuite de se servir de leurs haches et de leurs épées tant qu'elles pourraient durer.

Pendant les préparatifs, Agnès causait familièrement avec un homme grand et de figure imposante qui portait l'habit ecclésiastique. Il semblait vif, ardent et ses yeux brillaient de l'éclat du diamant, sous un front large,

que dominait un crâne blanc et entièrement dépourvu de cheveux. Pendant toute la joûte il avait semblé y prendre un inconcevable intérêt et l'on voyait que des malheurs, qui s'étaient cruellement inscrits sur son front ridé, avaient dû le jeter du tumulte des combats dans le sein pacifique de l'église. Lorsqu'il vit les deux combattants sur le point d'en venir aux mains, il parut concevoir que son habit, qui par lui-même prêchait la paix, serait déplacé parmi les spectateurs de ce combat sanglant, et il s'éloigna dans la foule.

— Quel est ce révérend père, dit le roi à Agnès? serait-ce le confident de vos plus intimes secrets, et mon saint ennemi auprès de vous, Agnès?

— Sire, dit elle en baissant ses yeux, qui n'osaient lui dire qu'il n'avait point d'ennemi dans son cœur; sire, c'est le nouveau chapelain de Fromenteau.

— Messire Pothon, dit Lionel, un rubis de 500 ducats pour le vainqueur.

— Les maréchaux du camp crièrent :

— Laissez aller.

Et les deux chevaliers fondirent l'un sur l'autre. A la première course, la lance de Vendonne se brisa en mille éclats ; à la seconde, les lances passèrent, et à la troisième ce fut Saintrailles qui rompit la sienne.

C'est la dernière, dit Vivonne lui en donnant une autre : et qu'elle vous profite, car vous avez là un rude joûteur.

Ils se retirèrent avec la rapidité de la foudre, et l'on entendit les deux lances se briser ; alors, avec la même agilité, ils sautèrent de cheval, la dague d'une main et la hache de l'autre, et, au milieu des applaudissemens fanatiques, ils recommencèrent un combat acharné.

— A la bonne heure, dit le vieil Omar à

Georges de la Trémouille, qu'il avait connu pendant sa captivité chez les Turcs.

La Trémouille n'eut pas le temps de lui répondre ; car son attention s'absorba dans l'attention générale ; Saintrailles venait de recevoir sur la tête un terrible coup d'épée qui l'avait fait ployer sur les deux genoux ; mais se relevant avec une incroyable vitesse, il avait à son tour attiré Vendonne en passant dans sa visière le crochet de sa hache, et, la prenant de la main droite, il lui en avait appliqué sur la tête un coup si furieux que le chevalier bourguignon gisait sur le sablon, sans mouvement. Les valets accoururent pour le relever ; mais sa main inanimée lâcha l'épée qu'elle tenait encore ; les jambes ployèrent sous le poids de sa lourde armure, et le laissèrent retomber dans l'arêne.

— Je crois, dit Saintrailles, que je dois dédommager sa dame en lui envoyant le rubis ;

cependant il faut avouer qu'il valait plus de 500 ducats.

Le chevalier inconnu, que l'on prenait pour Philippe de Bourgogne, avait amené des mires et des chirurgiens qui s'empressèrent d'enlever le casque du blessé pour le faire respirer. Mais aucun souffle ne passait plus par ses lèvres, et la pâleur de la mort devait régner sous son masque de sang; car la hache de Saintrailles, après avoir fracassé le heaume, lui avait ouvert le crâne d'une horrible façon.

— Qu'on enlève le cadavre, dit tristement le chevalier inconnu; les mires et les chirurgiens n'ont plus rien à y voir, et il appartient désormais au fossoyeur.

La vue de ce combat mortel ne fit qu'animer les lices, et bientôt on vit s'avancer le sire de Nadillac armé d'une lance de bataille, avec le fer de laquelle il vint toucher l'écu en pro-

voquant le sire de Giac, qui parut aussitôt avec son parrain le sire Lecamus de Beaulieu.

— Prenez garde, dit le sire de Boussac à Nadillac, dont il était le parrain ; car on prétend qu'il a donné sa main au diable.

— J'aurai l'aide de Saint-Michel.

Les deux combattans se précipitèrent avec rage, et bientôt ils eurent bravement rompu quatre lances ; mais à la dernière course, Giac ayant saisi celle de Nadillac entre son bras et son armure, lui avait posé la pointe de la sienne sur le défaut de la cuirasse pour le percer d'outre en outre, lorsque le roi fit proclamer que le combat avait assez duré.

— Il allait le tuer, dit Boussac en se retirant d'un air sauvage ! c'était pourtant bien assez de la sœur.

L'exemple fut contagieux ; car le chevalier sanglant, qu'on s'étonnait de ne pas voir paraître, fit demander, par son héraut, au sire

de Giac de rester encore, et vint toucher l'écu avec le fer de sa lance.

— Voyez donc, Agnès, dit le roi, votre malheureux chapelain semble beaucoup trop martial pour s'éloigner ainsi ; sa personne n'est plus ici, mais ses regards y sont d'une manière assez brillante. — C'est sans doute un souvenir de jeunesse, et je gagerais qu'il fut, sous le roi Charles VI, un rude joûteur dont on parla.

En effet, on pouvait voir au milieu de ces têtes, cette figure austère animée par deux yeux de feu, qui semblaient attacher au combat un poignant intérêt.

Les deux chevaliers eurent bientôt rompu chacun deux lances.

— Courage, dit Geoffroy de Mailly en donnant la dernière au chevalier sanglant, courage ; car un coup de cette lance peut nous valoir dix batailles.

— Si le sire de Giac pouvait tomber mort, se disait-on tout bas sur les échafauds !

Le combat avait recommencé furieux : enfin la lance du chevalier sanglant, pénétrant par le défaut de la cuirasse, passa d'outre en outre, et Giac, chancelant sur son destrier par la violence du coup, tomba enfin dans l'arène en jetant sa lance sur son adversaire, qui sauta de cheval la hache à la main, aux applaudissemens de la cour et de la foule. Mais le sire de Giac s'était aussitôt relevé, et avant de renouveler le combat, les juges du camp décidèrent qu'il fallait lui arracher la lance qui, en traversant le pourpoint de buffle qu'il portait sous sa cuirasse, n'avait fait qu'entamer légèrement les chairs. Le sang sortit cependant avec assez d'abondance, et l'on entendit les lions de la colonne qui s'agitaient depuis la mort de Vendonne, pousser, à l'odeur de ce sang chaud, des rugissemens qui

firent frémir l'assemblée. Sous l'impression de ces voix puissantes, les deux chevaliers saisirent leurs haches et se précipitèrent avec rage.

— A moi, Belzébuth ! dit Giac sourdement, et conduis ma main droite qui t'appartient déjà !

Enfin, en voulant frapper un coup qui eût été terrible, le pied du chevalier sanglant glissa dans le sang du sire de Giac et il tomba sur la main. Ce fut dans l'assemblée un frémissement de terreur, tant on s'intéressait à lui, et les dames agitèrent leurs mouchoirs en signe d'encouragement.

— Mauvais sang, murmura le chevalier, est-ce que tu me porteras malheur?...

Au même instant, le sire de Giac lui porta sur la tête un coup furieux qui brisa le heaume, et le sang jaillit sourdement à l'intérieur. Une exclamation d'horreur fut poussée à l'u-

nisson par tous les spectateurs, qui crurent voir tomber leur joûteur favori; mais un cri de joie la suivit bientôt, car il s'était relevé plus formidable que jamais, et sa hache avait brisé le heaume du sire de Giac, qui s'était partagé en deux comme une grenade.

Si l'on eût remarqué le belliqueux chapelain perdu dans la foule, l'on eût vu sa paupière ardente noyée par une larme d'attendrissement qu'il voulut cacher dans une fuite agitée.

C'en était fait du ministre, si le roi n'eût donné le signal pour cesser le combat; mais il ne put arrêter les applaudissements prodigués au vainqueur.

— Applaudis, applaudis, disait en se retirant le sire de Giac; demain je te ferai trembler, misérable cour.

Les lices ne voyaient plus surgir de combattants, et la passe d'armes était près d'être

close, lorsque Geoffroy de Mailly vint toucher l'écu avec le fer de sa lance en appelant le comte de Tancarville.

La jolie Blanche de Flavy ressentit une indicible agitation : sa couronne de pervenches tremblait plus que les plumes du heaume du jeune chevalier, et son cœur plus encore que celui du vieil Estendard de Mailly, qui attendait dans l'anxiété.

Les six lances qu'ils avaient à briser se trouvèrent bientôt gisant en éclats dans l'arène, et ils saisirent alors leurs haches avec un acharnement qui devint terrible ; le jeune chevalier, sous un coup violent de son adversaire, embrassa la crinière de son destrier ; mais en se relevant il saisit d'une main vigoureuse le cimier de Tancarville, lui amena par une secousse violente la tête sur sa cuisse, et levait déjà sa hache sur le cou, mis à nu par le mouvement, pour lui donner la mort, lorsque les

maréchaux du camp donnèrent le signal de cesser le combat ; mais il eut le temps de le précipiter sur le sablon, en le marquant violemment au visage, avec son gantelet de fer, d'une meurtrissure qu'il accompagna de ces mots :

— Sire comte, c'est vous qui m'aviez provoqué : vous voici payé.

Tancarville le regarda d'un œil sauvage et sa honte se changea en colère au son de cette voix à laquelle il ne s'était point attendu ; car il avait cru combattre Geoffroy de Mailly.

Longtemps on attendit ; mais aucun chevalier ne se présenta plus et la passe d'armes fut déclarée fermée. Aussitôt les maréchaux du camp se réunirent aux juges. Les héraults, les rois d'armes, les poursuivants accoururent pour faire leurs rapports sur tous les coups portés, et les vieux chevaliers arrivèrent aussi pour donner leur avis. On attendit long-

temps : enfin le vieil Estendard de Mailly, chef des juges du camp, qui n'avait pas osé se décider de peur d'accuser une partialité trop paternelle, se présenta devant les hours et dit d'une voix émue que le conseil, n'ayant pu se prononcer, décernait à la reine de la beauté le droit de proclamer le vainqueur.

Agnès et Blanche, qui devaient couronner les deux vainqueurs, assises sur deux trônes qu'on leur avait préparés en avant des hours, n'étaient point joyeuses ; mais tout le monde prit leur tristesse pour de l'embarras et de la timidité. Après un moment d'hésitation et lorsque les héraults eurent réclamé le silence, on entendit la voix douce d'Agnès qui devait donner le premier prix :

— Messire Geoffroy de Mailly.

Les échafauds applaudirent et le populaire cria :

— Noël ! noël ! pour la reine de la beauté, et le sire de Mailly.

—Largesse ! largesse ! criaient les hèraults.

Tous les chevaliers jetaient l'argent à pleines mains, et le vieil Estendard de Mailly, en faisant voler ses florins et ses écus, regrettait de ne pas avoir sous la main tous les diamants de la couronne pour les jeter en largesses.

Agnès, en prononçant le nom de Geoffroy, avait regardé doucement et d'un air de sœur la jolie Blanche, qui laissa échapper un sourire de dépit : et pourtant Agnès avait semblé lui dire : toi, ma sœur, tu es heureuse d'aimer celui qui peut être à toi; mais la jalousie est aveugle et sourde à la raison : plût à Dieu que souvent elle fût muette !

Un instant la jolie Blanche courroucée eut envie d'appeler, pour lui donner le second prix, le comte de Tancarville, qu'Agnès détestait, et pour se venger de Geoffroy, qui ne

l'avait sans doute combattu que par cette raison. Mais soit retour à des sentiments meilleurs ; soit esprit de justice ; soit crainte que l'on glosât sur une décision souveraine si étrange et si injuste ; soit qu'elle pensât qu'après tout, celui qui méritait le plus à ses yeux devait être tout-à-fait indifférent à Agnès, elle appela :

— Le chevalier sanglant.

C'était le chevalier favori de toute l'assemblée, et la joie se manifesta de la manière la plus bruyante : les trompettes se mirent à sonner, et les ménétriers commencèrent leurs airs de triomphe.

Les deux vainqueurs s'approchèrent en se donnant fraternellement la main et se mirent à genoux sur des coussins de velours devant les deux jeunes filles, qui prirent dans leurs mains faibles et craintives une hache et une

épée, lourdes armes qui devaient exécuter les ordres de la mort.

L'impatience était haletante, et l'attention générale s'était concentrée sur le chevalier sanglant que l'on allait enfin connaître, puisqu'il ne serait probablement pas assez peu galant pour refuser de lever sa visière et de recevoir le baiser de celle qui le couronnait. Mais l'attente générale fut trompée : pendant que tous les yeux, se portaient sur lui, au moment où il levait sa visière, le chevalier, que couronnait Agnès, levait aussi la sienne : mais Agnès recula surprise, parce qu'elle avait cru couronner Geoffroy de Mailly, et sa main retomba sur la tête du beau Yoland qui reposait sur ses genoux.

— Agnès, lui dit doucement une voix connue, par amitié si ce n'est par amour, ne vous troublez pas.

Alors Agnès s'était penchée sur son front

pour y déposr le baiser qui lui était dû, et il avait aussitôt rabaissé sa visière avant que pussent revenir sur lui tous les regards concentrés sur le chevalier sanglant, qui trompa leur attente ; car au moment où sa figure se découvrit, elle parut toute sanglante, et il fallut que la jolie Blanche elle-même fût aussi près pour le reconnaître sous ce masque de sang ; elle recula d'abord : les pervenches de sa couronne s'émurent sur son front et elle jeta un cri qui fut pris pour l'impression de la vue du sang ; mais] la réflexion eût dû dire que non, car elle se baissa aussitôt pour déposer sur ses lèvres un doux baiser d'amour.

Les deux jeunes filles furent agitées de sentiments divers.

VI.

Quoiqu'alarmé par tout ce qu'il avait cru voir à la passe-d'armes de trames et de haines, le sire de Giac, résolu d'abord à user de temporisation en attendant les ouvertures et les conseils de Fascot, fut enfin par une nou-

velle plus alarmante encore, décidé à mettre à profit d'une manière éclatante les révélations du valet Giacomo. Il venait d'apprendre qu'après avoir enlevé la ville de la Flèche dans un assaut glorieux, le connétable, prenant une résolution extrême, marchait sur Chinon à la tête de 15,000 hommes pour le chasser de la cour. Il savait du reste que le connétable ramenait avec lui le chancelier de Bretagne auquel il ne serait pas difficile, à l'aide de la torture, de faire avouer leur complicité. S'il ne prenait instantanément des mesures efficaces, sa perte était donc certaine. Le meilleur moyen pour se préparer à la défense, était de purger de suite la cour de ceux qui lui étaient hostiles, et d'intimider les autres par la crainte et l'exemple des supplices ; après quoi il pourrait plus facilement, avec ce qui lui restait de troupes et ce qu'il pourrait rassembler encore, résister au connétable qu'il es-

pérait vaincre, surtout par la force que donnerait à son parti la présence du roi.

Il se mit donc à l'œuvre avec cette activité dévorante que possède presque seul le crime, et d'innombrables arrestations jetèrent la consternation parmi ceux que, le même jour, cette brillante passe-d'armes avait comblés de joies et de triomphes.

Il frémissait de rage en pensant que la liaison du roi et de Jean Sorel lui défendait d'arrêter ce chevalier; mais il connaissait le secret de cette liaison plus intime depuis quelques temps, et se consolait de l'entrave qu'elle mettait à ses vengeances, en pensant qu'il avait un autre moyen plus sûr encore de le ruiner auprès du roi. Pour Georges de la Trémouille, une voix d'amie ou d'amante l'avait averti assez tôt pour qu'il pût se dérober à ces dangereuses poursuites.

Après avoir saisi le sire de Trignac et

l'évêque de Clermont, les agents du premier ministre songèrent à l'arrestation du sire de Nadillac qu'il leur avait particulièrement recommandé. Il fut surpris au moment où il visitait ses armes pour demander si elles seraient bien prêtes à répondre, dans le cas où il leur ferait un sanguinaire appel. Par une de ces résolutions énergiques, que peut seule inspirer la certitude du supplice, il s'était précipité par une fenêtre, et sans doute il avait dû se sauver; car on n'en avait pu retrouver aucune trace.

Ils s'étaient aussitôt transportés chez le comte de Tancarville, qui ne se doutait pas plus que les autres de la catastrophe sanglante qui les menaçait, et on l'avait surpris au moment où, rêveur, et ce soir inoccupé dans son laboratoire, il pensait à la vengeance en caressant avec le fiel de sa haine les honteuses meurtrissures de sa face, infligées par une

main de fer, qu'il savait bien n'être pas celle de Mailly, quoiqu'elle fût sous son armure. Quand il se vit arrêté, comme frappé par une illumination soudaine, il resta sans bouger dans sa chaise, et il dit aux archers d'un ton sauvage :

— Que dix d'entre vous, si vous le voulez, restent ici pour me garder ; mais je vous demande, dans l'intérêt du sire de Giac, de lui porter, avant de m'emmener, le billet que je vais écrire.

Pendant tout ce trouble, il était une petite maison de la rue de la Commune, non loin du palais, où se passait une scène paisible et que peuvent envier souvent ceux qui sont livrés à toutes les agitations de la politique. Quelques personnages étaient réunis et causaient amicalement. Le plus jeune, qui avait peut-être dix-neuf ans, attirait sans doute le plus d'égards ; mais celui qui, par son âge, semblait

présider cette assemblée, était un vieillard de soixante-dix ans, qui, malgré ses cheveux blancs et ses rides, ne laissait pas d'apporter à la conversation son tribut de gaîté.

Au milieu d'une saillie échappée à ce vieillard, qui n'était autre qu'Eustache Deschamps, le vénérable poète des cours de Charles V et de Charles VI, l'on vit tout-à-coup pâlir, au bruit du marteau de la porte, Alain Chartier, chez qui l'on se trouvait maintenant.

— Qu'avez-vous, maître Alain? dit le jeune homme; vous pâlissez.

— Oh! rien, c'est peut-être un effet de lumière.

— En tout cas, je sais bien que ce ne serait pas un effet de la peur.

Non, non, monseigneur, un cœur pur n'a jamais abrité la peur.

Et en disant ces mots, il sortit, après avoir

pris la dague qu'il portait quelquefois, malgré sa qualité d'archidiacre de Paris.

— C'est vrai, dit Jacques Cœur, il a pâli : se passerait-il quelque chose d'étrange?

— En effet, il a paru tout-à-fait troublé, dit Jehan Cossa.

— Il faut que je lui demande, dit le jeune homme, si je puis faire quelque chose pour lui.

— La bourse de l'argentier du roi est à son service.

— Vous voyez, monseigneur, dit en rentrant Alain à un nouveau personnage qu'il amenait avec lui, et qui, bien que s'avançant péniblement, avait une noble démarche; vous voyez qu'il n'est personne ici qui puisse vous porter ombrage.

— Ah! monseigneur, dit le nouvel arrivant au jeune homme, je suis heureux de vous rencontrer ici; vous pourrez rendre bon témoi-

gnage de mon zèle, auquel vous n'êtes pas habitué à croire.

— Messire de Giac, faites que je me sois trompé, dit le jeune homme sévèrement.

— Monseigneur, je m'incline devant votre sévérité; ce n'est certes pas moi qui la blâmerai, quand il s'agira du service du roi.

— Vous avez raison, dit sèchement le jeune homme.

— Monseigneur, je suis heureux de mériter une fois votre approbation, et je vais alors exercer cette sévérité, que vous louez avec tant de prédilection.

— Que voulez-vous dire?

— Je viens ici réclamer Tanneguy-Duchâtel, qui s'est permis de rompre son ban pour rejoindre la cour.

— Messire de Giac, il a sans doute eu tort; mais vous ne l'arrêterez point ici : je réponds

de lui, et je promets de le faire partir. — Maître Alain, faites venir Tanneguy?

— Monseigneur, Tanneguy-Duchâtel n'est point chez moi.

— Maître Alain, dit Giac, c'est étrange ce que vous dites. — Tout le monde sait que vous ne mentez jamais, pourtant. — Alors, c'est donc!... c'est donc...

— Je ne connais point le personnage qui m'a demandé l'hospitalité : tout ce que je sais de lui, c'est qu'il ne peut être dangereux pour le roi; il l'a servi naguère avec trop de courage et de dévouement.

— Vous ne le connaissez pas!... Alors il est venu chez vous comme dans un lieu d'asile qui peut le protéger. — Il est donc coupable?

— Je vous ai dit, monseigneur, qu'il avait vaillamment servi le roi au siège de Saint-James : c'est une raison de plus, à mes yeux,

pour compter sur lui, comme il a compté sur moi.

— C'est fini, dit Giac, je veux abolir ces absurdes usages.

— Maître Alain est reconnu comme un type d'honnête homme, et la demeure de ces hommes-là est considérée comme un lieu d'asile inviolable. Vous devez ménager des usages qui, seuls, apprennent à respecter la moralité parmi nous : celui-ci est un des legs les plus précieux de nos pères.

— Monseigneur Réné, dit Giac, seriez-vous bien aise que, dans vos états de Lorraine, chaque ville, chaque bourg eût un homme comme maître Alain.

— Je m'estimerais le plus heureux des princes s'il y en avait un dans chaque village.

— Mais savez-vous, monseigneur, que ces saintes demeures deviendraient bientôt des ca-

vernes de voleurs ou des rendez-vous de conspirateurs.

— Tant mieux : je serais bien certain qu'ils seraient aussitôt ramenés à des sentiments meilleurs. Mais pourquoi craignez-vous donc autant l'influence de l'honnête homme, messire de Giac?

— Monseigneur, tant que le roi me laissera sa confiance, j'en profiterai pour le bien de la France. Désormais aucun lieu ne sera inviolable.

— Vous voulez donc tout violer, dit Alain avec indignation.

— Aucun individu, reprit Giac, quelqu'honnête homme qu'il soit, ne pourra plus recevoir le crime et la révolte. Aucun des lieux qu'ont habité ceux qu'on appelle saints, aucun lieu réputé saint, aucun moustier aucune église, ne pourront plus protéger le voleur, l'assassin et le traître.

— La morale est plus forte que vous, dit Alain.

— Vous feriez mieux, dit René avec un sarcasme indigné, vous feriex mieux, messire de Giac, de purger la France de tous ces Égyptins qui la désolent et de leurs secrets alliés plus infâmes encore.

— Monseigneur, dit Giac avec une expression de rage concentrée, vous allez voir que je vais commencer dès ce soir, et sans rémission. — Désormais, il n'y aura plus de lieu d'asile que la tombe, le ciel et l'enfer, s'il y en a.

— Il y en aura pour vous, dit Alain avec inspiration.

— Maître Alain, il faut que vous me remettiez le personnage qui s'est réfugié chez vous.

— Je n'ai jamais violé l'hospitalité; si vous voulez la violer, faites-le; car vous avez la force. — Celui qui est chez moi est plus facile

à vaincre de cette manière que seul à seul en champ clos. Qu'en dites-vous, monseigneur?

— C'est une ingénieuse façon de me dire que c'est l'homme que l'on a nommé aujourd'hui le chevalier sanglant. Il se peut faire que ce soit pour lui un bien mauvais présage.

— Messire de Giac savait bien que c'était lui, n'est-ce-pas?

— Qu'importe.

— Et ne serait-ce pas le vainqueur que le vaincu voudrait arrêter? dit René avec dégoût.

— Qu'importe, monseigneur. — Le service du roi doit-il s'arrêter devant ces débiles considérations; parce qu'un traître au roi viendrait blesser son ministre, il s'en suivrait qu'il serait absous. — Le sang pur de la fidélité ne souille-t-il pas la tête du coupable sur laquelle il retombe, comme le sang corrompu du traître ne fait que rendre plus pure encore

la main de la fidélité qui l'a versé? — Maître Alain! il me faut cet homme de gré ou de force, entendez-vous, de gré ou de force.

— Messire de Giac, dit René en mettant la main sur la garde de sa dague, vous l'aurez de force, alors. — Je vous somme de respecter les lois et la morale devant un prince du sang, devant le duc de Lorraine.

— Monseigneur, dit Eustache Deschamps en se levant d'un air vénérable, le premier ministre du roi de France ne peut violer l'hospitalité donnée par le plus honnête homme du royaume.

— Messire de Giac, dit Jacques Cœur avec calme en s'aprochant de lui, le premier chambellan aurait-il le droit de prendre seul une pareille désision? Et moi, qui suis aussi ministre du roi, si je décidais autrement, qui est-ce qui jugerait entre nous? n'est-ce pas le roi, messire? Eh! bien, moi, l'argentier du

roi, je la prends, cette décision contraire.

— Alors, maître Jacques Cœur, vous vous soumettez au jugement du roi, dit Giac triomphant, en remettant à René d'Anjou un parchemin qu'il prit dans les plis de son pourpoint.

— Signé de la main du roi!.... dit René irrité.

— Signé, répéta Alain consterné! Alors, faites votre devoir, moi je fais le mien.

Et il s'assit gravement sur sa chaise, avec la dignité de ces sénateurs romains qui attendirent dans leurs chaises curules la volonté sanglante de l'épée du vainqueur.

Un peu avant onze heures, au moment où le sire de Giac s'occupait d'une si active façon de ses brutales arrestations, un homme en longue robe noire, avec le capuchon prudemment rabaissé sur sa tête, rôdait seul aux abords du carrefour du Charnier. Quoiqu'il

affectât une grande indifférence et parut faire une promenade de délassement, après un jour brûlant, celui qui eût pensé à l'observer n'eût pas manqué de remarquer dans ses démarches une grande impatience; mais il ne l'eût pas reconnu plus que nous ne l'eussions fait nous mêmes, si nous n'avions pas su d'avance que sir Fascot dût venir ici, à cette heure, pour une infâme mission.

Quand il arrivait un homme, il s'éloignait en marchant comme s'il n'eût été qu'un passant comme lui; mais si c'était une femme, il s'empressait de la suivre et de lui parler, quelqu'âge qu'elle parût avoir, afin de faire croire qu'il se trouvait là pour un rendez-vous d'amour. Il en vint une dont la taille, assez imposante sous sa mante brune, séduisit particulièrement le chevalier anglais; il s'approcha d'elle, sans qu'elle parût trop mécontente.

— Belle dame, vous paraissez charmante, et l'homme qui pourrait vous plaire serait digne d'envie.

— Messire, je ne puis vous contredire, répondit une voix d'une douceur qui paraissai factice; mais je ne puis non plus vous écouter.

— Par le ciel, qui heureusement ce soir es assez obscur, ce qui ne nuit à rien, vous m'entendrez, belle dame, dit le chevalier en prenant son bras assez potelé.

— Messire, pour qui me prenez-vous?

Et en prononçant cette parole sacramentelle, elle se dégagea plus rudement que la douceur empruntée de sa voix n'aurait pu le faire supposer. L'ardent chevalier ne se rebuta point, et nous aurions eu à entendre toute la série des phrases toutes faites que l'on débite en pareille occurrence, si un homme n'avait subitement paru à l'entrée de la rue.

— Laissez-moi, dit-elle alors de sa grosse voix de contre-alto.

Le chevalier envahissant fut si étrangement surpris de ce changement soudain, qu'il recula de trois pas en mettant la main sur la poignée de sa dague, craignant que ce ne fût un homme déguisé pour l'espionner.

— Sire Fascot! dit l'homme qui arrivait, enveloppé comme lui.

Et comme il ne répondait pas.

— De la part du sire de Giac. — Je suis le fou Alonzo.

— C'est bien.

— Il m'a chargé de vous dire d'attendre. — Nous allons marcher, prendre cette rue, revenir sur le carrefour, et nous placer, pour attendre, sous le portique de l'église, dans l'angle de l'Ossuaire.

L'obscurité de la nuit leur avait fait perdre de vue l'être de sexe équivoque qui intriguait

tant sire Fascot ; mais comme elle continuait son chemin, une nouvelle rencontre était venue flatter son amour-propre et rendre la voix douce à son rôle amoureux. Un homme qui sortait de l'Ossuaire, adossé à l'église, s'avançait, et séduit comme Fascot par la majesté de sa taille, il lui adressa la parole.

— Voulez-vous venir avec moi? dit cet homme du peuple.

— Vous n'êtes qu'un manant, dit-elle.

— Comment ! vous comprenez bien mal ma politesse ; mais c'est peut-être pour m'allécher ?

— Croyez-vous donc que je voudrais de Simon le fossoyeur.

— Pourquoi pas ? car je vous assure qu'il travaille aussi bien pour les vivans que pour les morts.

— Fi donc ! fi donc ! maître Simon.

— Si la facilité pouvait vous décider, je vous dirais que j'ai la clé de l'Ossuaire.

—Comment ! profaner le séjour des morts?

—Eh ! reprit cet homme, familiarisé avec la mort dont il était un infatigable employé ; pourquoi le bonheur des morts serait-il donc jaloux des félicités des vivans?

— Vous m'effrayez, maître Simon.

— Vous ne me paraissez pourtant pas si craintive.

—Passez votre chemin. Croyez-vous que si je voulais avoir un amant, je prendrais un manant comme vous, et un homme qui a commerce avec les morts?

—Bon soir, et meilleure rencontre, la belle, dit Simon d'un ton piqué.

Sur ceci il s'éloigne en sens opposé, pour ne plus paraître s'occuper d'elle, mais méditant une perfide vengeance. Quand il l'eut perdue de vue, il prit un détour qui l'amena

bientôt près de l'Ossuaire, et, à l'aide de sa clé, il s'introduisit sans bruit chez les morts. Ce qu'il avait prévu était arrivé ; car elle se tenait agenouillée près de la grille de l'égoût où elle paraissait attendre.

Il n'y avait pas deux minutes qu'il était là, lorsqu'il entendit un frottement contre la porte ; mais il n'y prit point garde.

— C'est sans doute quelque chien affamé, attiré par l'odeur de ces vieux os, pensa-t-il.

Mais comme il entendit bientôt chuchoter, il approcha son oreille du trou de la serrure, et il entendit :

— Vous voyez, sir Fascot : je vous l'avais bien dit : elle venait ici pour se confesser à Pélagie, la recluse, qui demeure depuis dix ans dans l'égoût.

— Cela pourra nous servir de contenance, en attendant le sire de Giac, dit Fascot.

— Et ce sera fort plaisant, je vous assure ;

car elles lui apportent toutes des vivres, afin d'en avoir des prières pour les petits péchés qu'elles viennent lui raconter.

— Mais je ne sais trop si c'est bien une femme, reprit l'Anglais, dont le chagrin d'avoir été repoussé blessait encore l'amour-propre.

Dans ce moment l'on entendit la voix douce.

— Ma sainte Pélagie, vous avez donc fini vos prières. — Et je gage que c'était pour Gervaise Dubourg, que j'ai aperçue venant de ce côté.

Une sorte de plainte souterraine se fit entendre.

— Mais vous avez raison ; il ne faut pas médire, quand moi-même j'ai tant de fautes à me reprocher. — Je suis dame Gudule. — Vous me reconnaissez bien ?

— Ça va être curieux, se dirent en eux-mêmes les trois auditeurs clandestins.

Pendant que les deux autres allongeaient le cou par la tension puissante de la curiosité, Simon laissa la serrure, et, les deux mains posées sur deux cranes blancs polis par la pluie, il appuya sa tête sur un autre pour écouter plus à l'aise.

— Tenez, Pélagie, voici des cerises bien fraîches, et des darioles que je vous ai achetées à la passe d'armes.

La récluse soupira pour remercier une âme si charitable.

— Puisque vous trouvez les darioles trop délicates pour vous, elle seront pour mon petit Blaise.

La récluse gémit, en ayant l'air de sourire.

— O ma bonne Pélagie ! vous savez que j'ai bien raison de dire, mon petit Blaise ; car Claude n'en est probablement que le parrain.

La récluse donna un gémissement moins

gracieux en tâchant de le moduler de manière à se faire comprendre.

— Oh ! je vous comprends bien ; et je ne dois plus parler de cela puisque vous m'avez dit que c'était pardonné.

Comme la récluse n'avait articulé aucune parole, il était très facile d'interpréter ses réponses selon ses propres désirs.

— Mais je serais bien heureuse si je n'avais pas d'autre chose à vous dire.

La récluse murmura sévèrement.

— Eh bien ! puisque vous paraissez indulgente, je vais vous conter cela. — C'est qu'en vérité c'est un gentil chevalier ; et puis il a été couronné à la passe d'armes. — Ah ! si vous connaissiez messire Geoffroy de Mailly.

La récluse murmura d'une manière dure, saccadée, irritée.

— Ne vous fâchez pas, bonne Pélagie. — Ah ! si vous saviez les motifs de cet amour,

vous me donneriez au contraire des louanges; car je me suis sacrifiée. — Il faisait la cour à ma petite Bérangère....

— Il paraît que c'est de l'amour maternel, dit Alonzo.

— Messire de Mailly, dit Fascot, veut arriver par la mère. — Allons, tout chemin conduit à Rome.

— Et au cœur des femmes.

— Oui, bonne Pélagie, il voulait la séduire!... Croyez-vous qu'il n'était pas du devoir d'une bonne mère........

Un grognement d'indignation sortit de la grille de l'égout.

— Mais priez pour moi si je suis si coupable. — Eh bien, tenez, je vais y aller ce soir pour la dernière fois. — Mais seulement pour lui dire que je ne veux plus de lui et que c'est fini.

A ces mots, le hurlement le plus courrou-

cé, le plus strident, monta de l'égout pour frapper l'oreille de Gudule, dont l'aigre caractère reprit enfin le dessus, et sa grosse voix indignée de tant d'intolérance se répandit en ces termes :

— Pélagie, vous êtes sans indulgence. Eh bien ! je vais me confesser à la vierge qui est là, au coin de la place : elle ne grognera pas, elle ; elle ne hurlera pas, et elle ne mangera pas mes cerises ! A quoi servirait donc de s'accuser comme je le fais, si on ne vous pardonnait pas de si petites fautes !... Dire que c'était par amour maternel, et grogner, hurler comme ça ! Suis-je donc plus coupable que toutes celles qui viennent vous visiter : que Gervaise, par exemple, que Monique, que Diane, qu'Aloïse, que Marguerite, qu'Amelotte, que Mayette....

— Ça durera huit jours, dit le fou.

Probablement sa litanie, qui n'était pas

celle des saints, vierges et martyrs, durerait encore si Fascot et Alonzo ne s'étaient avancés vers elle en riant à pleine gorge : ce qui la frappa d'une telle épouvante qu'elle s'enfuit à toutes jambes, laissant tomber ses darioles dans l'égout, et remportant ses petits péchés dont le secret était désormais connu.

— Oh ! celle-ci ne sera d'aucun danger pour vous, dit Alonzo. Ne craignez pas qu'elle vienne se confesser ce soir à la vierge, ni même à messire de Mailly. — Elle ne s'en vantera pas.

C'était l'arrivée du sire de Giac, qui avait décidé cette sortie dont le succès avait mis en déroute une partie de l'ennemi ; mais ce n'était pas le plus dangereux. Simon, qui s'était épuisé en efforts surnaturels pour ne pas éclater de rire à la frayeur de dame Gudule, n'osait plus sortir de l'ossuaire, de peur que le curé ne sût qu'il abusait si traîtreusement

du privilège de sa clé et de la confiance des vivants et des morts, pour venir surprendre le secret des confessions des dévotes de Pélagie, que toute la ville révérait déjà comme une sainte ; Et puis il faut l'avouer, une indiscrétion nous conduit à une autre, et le nom du sire de Giac prononcé par les deux personnages, qui étaient rentrés dans l'angle perfide, piquait singulièrement sa curiosité. Au bout de quelques instants, le sire de Giac, qui était allé quérir Alonzo, arriva, et tandis que le fou faisait le guet à quelque distance, placé gravement dans une niche vide de l'église, où il figurait assez bien l'un des saints qui en ornaient la façade, sire Fascot entama ainsi la conversation :

— Vous avez bien tardé, messire de Giac.

— Croyez-vous donc, sire Fascot, que je sois resté sans rien faire ? — Je vous assure au contraire que j'ai fait assez de besogne pour

moi et votre maître. D'ailleurs, c'est un contre-temps qui m'a le plus retardé. Le comte de Tancarville, que j'avais ordonné d'arrêter, pour obtenir de ne pas l'être, et peut-être un peu pour plusieurs autres raisons, m'avait écrit des choses qui durent me faire procéder à l'arrestation de ce mystérieux chevalier sanglant, qu'un certain Giacomo me promit aussitôt d'amener chez le sire de Vivonne : mais, quoiqu'il en soit, nous ne l'y trouvâmes pas, comme nous l'avions cru, et voici ce qui m'a retardé.

— Mais vous l'avez saisi, j'espère.

— Oui, Dieu merci : et si je n'en attendais pas, il est vrai un peu à l'aide de la torture, ma complète justification de l'enlèvement du convoi, je vous jure que dans ce moment même, il danserait avec ses compagnons une joyeuse sarabande provençale à ce beau gibet, maintenant trop solitaire, que

vous voyez là-bas au bout de la rue, se dessiner sur le fond bleu du ciel.

En effet, l'ombre avait déjà préparé sa fuite, et la lueur de la lune, qui se levait, imprimait funèbrement sur le fond bleu du ciel la silhouette fantastique du gibet et de l'échelle, toujours dressée contre ou pour lui, et qui réalisait la conception gigantesque de la tour de Babel; car c'était souvent par elle que l'on montait au ciel.

— Mais, voyez-vous, sire Fascot, il faut qu'il y monte en coupable, comme il le mérite. Quoiqu'il en soit, je puis vous assurer que le fossoyeur aura de la besogne.

Simon, qui était tout oreille, se frotta les mains comme s'il allait déjà se mettre à l'ouvrage.

— Mais parlons de choses plus sérieuses, reprit Giac.

— Celles-ci ne me paraissent pas trop gaies.

— Mais dites-moi, personne ne nous entend. Votre fou.

— Alonzo m'est dévoué corps et âme, s'il en a.

— La récluse?

— Elle a fait vœu de mutisme.

— Et l'Ossuaire?

— Ils ont des yeux pour ne plus voir, et des oreilles pour ne plus entendre.

— Oui les morts, pensa Simon dans son réduit.

— Eh bien! que pouvez-vous faire pour le roi d'Angleterre et de France?

—A vrai dire, sire Fascot, dans ce moment je ne puis rien, et vous le comprenez facilement. — J'ai bien assez du connétable sur les bras. — Quand je me serai défait de lui, de quelque manière que ce soit, et ce ne sera pas long, nous verrons alors. — Jusqu'ici c'est

au contraire moi qui vous demande quelque chose.

— Voyons, messire.

— Me voici pressé par le connétable; je puis résister longtemps, mais pour m'assurer le succès j'aurais besoin d'une diversion, et il faut qu'une armée anglaise vienne à mon secours en assiégeant Montargis.

— Je vous le promets de la part du duc de Bedfort.

Je vais donc ordonner au capitaine Bouson de la Faille, qui commande dans la place, de m'amener de suite la moitié de la garnison, pour résister au connétable. Ce capitaine est trop honnête et trop brave pour rester à ce poste.

— Il sera fait comme vous le demandez, messire; du reste, comptez sur la générosité de mon maître.

— C'est sur vous que je me rep[illegible], sire

Fascot. — Maintenant que la chose est conclue, je vous laisse au plus vite : car ma besogne n'est pas finie ce soir, sans compter celle de demain.

Ils se séparèrent, et pendant que le fossoyeur, en se frottant les mains, courait vite préparer les fosses qui devaient servir le lendemain, et que le sire de Giac allait encore s'occuper de les pourvoir, Geoffroy de Mailly, fier de ses triomphes de la passe d'armes et plein d'espoir dans leur effet sur le cœur de Blanche de Flavy qui semblait pour lui maintenant si froide, Geoffroy attendait encore à la fenêtre de sa chambre, tranquille au milieu de ce volcan qui bouillonnait autour de lui et se chauffant à la douce chaleur de l'astre de son ciel, qui ne voulait pourtant pas se montrer. Enfin il vit une ombre se dessiner sur les rideaux blancs, et son cœur battit quand

un bras se leva gràcieusement pour ouvrir : Blanche paraissait à ses yeux enchantés.

— Que voulez-vous, Geoffroy ?

— Vous voir seulement, Blanche, dit-il en lui prenant la main.

— Non, non, dit-elle en la retirant; je craindrais de toucher encore un sang qui ne doit point couler pour moi.

— Blanche, je ne vous comprends pas.

— Vous me comprenez trop bien.

— Non, Blanche, je vois votre froideur et je comprends seulement que depuis longtemps mes pauvres pervenches sèchent ici le jour et ne sont humectées que par l'humidité de la nuit, par la rosée des ténèbres.

— Et par une autre rosée, Geoffroy.

— O Blanche! moi qui verserais tout mon sang pour épargner une de vos larmes ! et je vous le dis encore, s'il vous faut tout mon sang!

— Moins ce que vous versez pour les autres.

— Pour le roi, Blanche, et pour l'amitié.

— Pour l'amitié! dit Blanche avec un soupir.

— Oui, Blanche pour l'amitié. — Mais prenez-le pour l'amour : ne vous appartient-il pas? Ne s'émeut-il pas à votre approche? Ne court-il pas quand votre regard lui dit de courir? Et s'il lui disait de couler, de jaillir, de se répandre, pourquoi n'obéirait-il pas aussi vite?

— Geoffroy! il a déjà coulé, et ce n'est pas à mon ordre. Je sais cela, Geoffroy : le soir où je vis avec effroi votre main tachée de sang... Oh! je puis vous dire cela aujourd'hui, que tout est fini.....

— O Blanche! fini!... non jamais.

— Eh! bien, oui, je pris le bouquet san-

glant et je l'embrassai mille fois. Et puis, pensez-vous que je crus que vous vous étiez blessé en montant..... vous y étiez trop habitué!... Je crus que vous vous étiez battu, que vous aviez été blessé, et je priai Dieu en le remerciant de vous avoir conservé pour moi!

— Oh! pourquoi n'ai-je pas cru ce que vous me disiez? pourquoi ne le crois-je pas encore? pourquoi le contraire m'a-t-il été révélé par un hasard fatal? car votre blessure me fait plus de mal qu'à vous.

— O Blanche! que vous me donnez de bonheur en me disant tout cela.....

— Et pourtant, Geoffroy, je ne sais quelle pensée, quel sentiment m'avait dit de prendre encore, hier, ces pauvres pervenches, pour m'en faire une couronne aujourd'hui. Peut-être parce qu'il me semblait qu'elles devaient aller à ma figure mieux que toute autre fleur, car elles allaient si bien à mon cœur! Peut-

être enfin était-ce une lueur chancelante de cet amour brillant qui s'éteint si douloureusement.

— Blanche, je vous aime, vous seule ! je n'aimerai que vous seule ! croyez-moi ! et ne forcez pas, pour vous le prouver, ma discrétion à vous révéler des secrets inviolables.

— Quel est ce bruit dans l'hôtel ? dit Blanche tout effrayée.

Comme ils écoutaient avec toute l'anxiété d'une entrevue surprise, une des femmes de Blanche entra tout effarée.

— On est venu pour arrêter messire Guillaume de Flavy, s'écria-t-elle.

— Blanche, dit Geoffroy..., c'est maintenant qu'il faut dire à mon sang de couler pour sa défense.

— Oh ! merci, Geoffroy !... mais cela ne se peut.... partez, partez vite.

— Blanche, votre main?

Et comme elle la lui abandonnait, à moitié persuadée de son innocence envers elle, il l'embrassa doucement après lui avoir passé au doigt la belle émeraude symbolique, qu'aujourd'hui sa lance avait enlevée à sire Fascot vaincu, et il s'éloigna dans le trouble.

Sa nacelle n'avait pourtant point l'habitude de marcher si vite en partant; mais ce soir elle obéissait à son activité nerveuse et volait rapide comme une hirondelle qui rase l'eau.

Aussitôt arrivé sur le bord, il courait déjà à la défense de son ami, lorsqu'il fut surpris par une voix qu'il connaissait trop bien.

— Messire de Mailly, vous êtes mon prisonnier.

— Mon épée va vous prouver le contraire.

— Avancez pour le saisir, dit la voix.

Il était enveloppé, et avant d'avoir pu re-

tirer du corps du premier archer son épée qui s'y était engagée tout entière, il était prisonnier du sire de Giac qui lui avait parlé.

VII.

C'était le lendemain de la passe d'armes et dans le grand salon de Fromenteau, Jean Sorel, faisant raisonner le parquet sous le choc de ses brillans éperons d'or, marchait à pas précipités par l'inquiète agitation de ses pen-

sées, et promenait ses regards irrités d'Agnès qui regardait Yoland sur un vieillard de 60 ans, que son costume annonçait être un homme d'église, et dont la tête entièrement chauve et la figure horriblement couturée, empruntaient, malgré leur laideur, à des yeux de diamant un charme étrange, qu'augmentait encore un imposant caractère d'austérité. Les regards que Jean Sorel jetait sur lui étaient ceux de la défiance ; enfin, malgré la gêne qu'il semblait éprouver devant lui, Jean se décida à parler.

— Agnès, vous me croyez, je pense, aussi insensé que vous êtes folle. — M'engager à me présenter au roi, pour demander l'élargissement d'un mort !

— Mon père ! mon père !

— C'est une exhumation, en vérité, que vous me feriez demander là ! Ou me prenez-

vous pour le bon Dieu, de vouloir me faire ressusciter ce nouveau Lazare.

L'homme d'église, qui était le chapelain du château, sortit de son apparente quiétude et tressaillit à ce nom et à ces mots, sous le regard sardonique de Jean.

— Demandez au père Lazare, si Dieu ressuscite autre chose que des saints?

— Je le voudrais, dit le père Lazare, en couvrant Agnès d'un tendre regard d'affection.

— Mon père, vous oubliez que je vous ai dit qu'en le couronnant à la passe d'armes, je l'avais reconnu sous l'armure du sire Geoffroy de Mailly qui la lui avait échangée contre la sienne, parce que le heaume en avait été fracassé par le sire de Giac : d'ailleurs il m'a parlé, mon père; et puis enfin je sais d'autre part que c'est lui.

— Rêveries que tout ceci!... C'est la peur

de le voir revivre qui vous fais croire que c'est lui, dit Jean d'un ton d'emportement qu'il maudit aussitôt.

A ces paroles offensantes, Agnès regarda le père Lazare qui voulut la consoler d'un tendre regard. En remarquant encore un de ces regards qu'il ne pouvait comprendre, Jean froissa brusquement sa manchette de dentelle et précipita sa marche, de dépit de voir ainsi Robert venir encore déjouer les espérances que lui avait données sa mort supposée et la contenance réciproque d'Agnès et du roi à la passe d'armes.

— Eh bien ! mon père, dit-elle avec résolution, puisque vous ne le voulez pas, j'espère que vous ne me refuserez pas la permission d'aller moi-même chez le roi.

Jean eut assez d'empire sur lui-même pour maintenir l'expression mécontente de sa physionomie qui ne réfléchit pas un seul des

rayons de la joie infâme qu'allumait en lui cette demande inattendue. Il prit un air de méditation, et dit bientôt avec l'expression le plus hypocritement ironique :

— Cette fois, au moins, j'espère que le révérend père Lazare ne sera pas de votre avis. — Convient-il, en effet, qu'une jeune fille se permette une pareille démarche?

Les traits du père Lazare étaient tellement couturés, que ses yeux seuls pouvaient trahir ses sentimens intimes; aussi s'empressa-t-il d'abaisser ses paupières, et personne ne put voir les signes extérieurs du combat qui se livrait en lui, entre son ardent désir de sauver Robert et la crainte d'user, dans ce but, de l'amoureuse influence d'Agnès sur le roi; car il sentait trop bien quelle force mystérieuse ont les démarches de cette sorte pour serrer encore les liens qui sont déjà noués; enfin il dit gravement :

— Agnès doit être heureuse de la tendre sollicitude de son père !... messire !... mais la providence estime peu les convenances du monde, et je crois qu'elle serait justement irritée si, pour un bien quelconque, on ne voulait pas faire ce qu'il condamne; mais qui à ses yeux divins n'a aucun des caractères du mal.

— Eh bien ! partez, Agnès, partez, dit-il sèchement, puisque votre confesseur vous donne une absolution anticipée ?

Et il se retira joyeux, en affectant les dehors de l'irritation.

— Partez, ma fille, dit le père Lazare en regardant Agnès d'un air paternel : partez vite; car avec des gens comme le sire de Giac, le temps est précieux.

Il faut si peu de chose pour entrer dans le cœur des femmes : car c'est un hasard ! La délicate attention des bouquets de tous les soirs,

qu'elle voyait bien maintenant venir de la part de Robert, avait touché Agnès, et si elle ne l'avait pas rendu maître de son cœur, du moins lui en avait-elle gagné une plus large part.

Le temps pressait; car le bruit se répandait déjà de plusieurs exécutions, et l'on nommait entre autres, comme ayant été ignominieusement pendus, Jacques de Hercourt et le baron de Coulonges. Peut-être Robert avait-il été étranglé dans sa prison. Agnès fut bientôt arrivée à Chinon, où l'audience ne se fit pas longtemps attendre. Un instant après elle se trouvait chez le roi, qu'elle vit pensif et aussi triste qu'il était habituellement joyeux.

— Agnès, vous me trouvez bien triste, quand je devrais être si joyeux de votre venue! Mon âme, hélas! n'a pu prendre pour vous recevoir que le manteau noir de la tristesse!... Mais, n'est-ce pas, vous êtes l'ange

consolateur que le ciel députe vers moi dans mes tribulations?

— Sire, ne vous ai-je pas prédit ce qui arriverait? Mais en vous conseillant aujourd'hui de faire élargir à l'instant tous les prisonniers de cette nuit, pour les remplacer par votre premier ministre lui-même, je viens vous demander spécialement la liberté d'une personne que vous savez m'être chère.

— La liberté de Geoffroy de Mailly qui aime Blanche de Flavy, votre amie?

— Sire, j'y pensais aussi : mais c'était d'abord celle de messire Robert de Verduisant.

— Comment! Mais vous errez, Agnès : vous savez bien qu'il est mort.

— Mort! mort! peut-être maintenant : mais hier à cette heure, il n'était pas encore mort, sire.

— Agnès, vous vous méprenez sans doute.

— Encore une trahison ! Le sire de Giac ne vous l'a pas nommé pour le faire arrêter, et pourtant il a dû connaître l'homme qui l'a honteusement vaincu.

— Agnès, dit le roi d'un air de découragement qui venait de sentiments divers ; Agnès, soyez sûre qu'il va vous être rendu. — Agnès ! Agnès ! vous savez la noblesse de mon cœur, et quel que soit mon entraînement vers vous, comptez sur ma justice envers tous ceux qui vous sont chers. — Mais écoutez-moi !... — Messire Robert de Verduisant est gravement accusé d'avoir participé à l'enlèvement du convoi.

— Sire, c'est faux : un homme qui m'aime ne peut être capable d'une pareille bassesse.

— Agnès, je le crois ainsi ; car depuis que je vous aime, j'ai senti mon âme s'élever encore. — Pour messire Robert, je ne

le crois pas coupable, je vous le jure; mais il est nécessaire qu'il se justifie publiquement, et ne serait-il pas plus convenable qu'il restât prisonnier.

— Sire, je sais d'une manière certaine qu'il n'est pas coupable.

— Eh bien! dites-moi, Agnès : je suis habitué à vous croire, — dites-moi?

— Je ne sais rien, sire, mais un homme que je vénère m'a juré qu'il avait des preuves certaines de la culpabilité du sire de Giac.

— Je puis l'interroger?

— Oui, sire, car le père Lazare, chapelain de Fromenteau, m'a dit qu'il ne les révèlerait qu'à vous.

Le roi sonna et remit deux billets, l'un pour le père Lazare et l'autre pour le sire de Giac.

— Agnès! si vous saviez combien j'ai peu

de forces maintenant ; car vous ne m'aimez pas.

— Sire, vous savez pourtant que je ne puis vous aimer, moi ! — Pourquoi m'aimeriez-vous alors?

— Pourquoi, Agnès ! le sais-je? Pourquoi n'aimai-je pas les autres qui me donnent les félicités de l'amour : comment saurais-je alors pourquoi je vous aime ? — Et si je ne vous aimais pas, vous obéirais-je? j'ai besoin de vous obéir, j'ai besoin de vous aimer. — Tout ce que vous me conseillez est bon. Vous savez combien j'ai déjà profité de vos avis et combien la France en devient plus heureuse. Si je les avais suivi tous, je serais un grand et bon roi. — Je vous aime, je vous aime : — Conseillez-moi, conseillez-moi, Agnès.

Agnès ne put empêcher à sa rougissante carnation de lui dire combien elle l'aimait aussi, et par une sorte d'acceptation tacite de

ces doux sentiments, elle voulut lui répéter les conseils que devrait suivre l'amour.

Bientôt entra le père Lazare, dont le regard paternel enveloppa Agnès, et il s'avança vers Charles avec une démarche dont la noblesse aurait pu faire croire qu'il avait l'habitude d'approcher les rois.

— En vérité, dit le roi tout bas à Agnès, je crois qu'il est aussi laid qu'Alain Chartier.

— Et aussi bon, sire, dit Agnès en sortant aussitôt.

Le roi sonna et Alain Chartier parut par une porte masquée, qui sans doute ouvrait sur le cabinet où il travaillait ordinairement.

— Ecoute, je ne puis charger que toi de ces ordres, et tu vas me servir aujourd'hui de capitaine des gardes. — Tiens, voici un ordre écrit que tu ne remettra qu'au capitaine que tu croiras le plus fidèle, pour qu'il vienne s'établir à l'instant dans ton cabinet avec sa com-

pagnie, après en avoir laissé une faible portion dans l'antichambre. — Dispose de l'ordre pour le bien de mon service, mais je t'ordonne de ne le remettre ni à Nadillac.

— Sire, il est en fuite.

— Ni au comte de Tonnerre.

— Il est en prison.

— Ni à Boussac, qui est trop violent.

— Sire, je vois avec bonheur que vous oubliez les conseils de Montereau.

Et aussitôt après le départ du fidèle Alain, le roi entra en conférence avec le père Lazare.

Plus tard on apprit ce qu'il lui avait révélé, mais tout ce que l'on sut aujourd'hui, c'est que le roi reçut avec l'indignation la plus irritée le sire de Giac, qui remplaça le mystérieux chapelain.

— Messire de Giac, vous m'avez encore trompé.

— Sire, ce serait la première fois.

— L'innocent et le coupable ont le même langage, dit le roi.

— Alors, sire, il faut que je me taise ; car je me reconnais pleinement l'un ou l'autre.

— Je vous répète que vous m'avez trompé hier, et qu'au lieu de Tanneguy-Duchâtel que vous m'aviez indiqué, c'était un autre.

— Sire, j'ai été trompé le premier.

— En tout cas, vous avez dû traiter le prisonnier avec les égards que je vous avais recommandé pour Tanneguy.

— Il fallait donc le faire escorter, par honneur, jusqu'aux frontières du gouvernement qu'on aurait donné pour récompense à sa fidélité?

— Je vous avais dit de faire reconduire Tanneguy dans son gouvernement de Beaucaire, parce que je sais que c'est un de nos plus fidèles sujets.

— Oui, sire ; et que vous tenez éloigné par

le conseil des intrigans, dit Giac avec une amertume cruelle.

— Allons, messire de Giac; allons : vous vous trahissez : vous connaissez aussi bien que moi Tanneguy, et si c'eût été lui, vous ne m'auriez point demandé cet ordre d'arrestation si sévère. — Vous saviez que ce n'était pas lui.

— Sire, il y a quelque vérité dans cela. Vous voyez que je suis franc. — La cour disait que c'était Tanneguy : je pensais le contraire. Mais vous avouerez qu'un personnage aussi mystérieux est toujours dangereux, surtout dans un temps comme celui où nous vivons.

— Puisque vous parlez de franchise, il faudrait être franc : depuis que je vous parle, vous vous obstinez à ne pas me nommer la personne arrêtée, pour voir si dans mes discours vous ne trouverez pas quelqu'indice qui vous montre que je ne la connais pas; et alors

vous vous garderiez bien de me la nommer : vous diriez, après l'avoir mise à mort, que personne ne l'a reconnue ; que vous n'aviez aucun intérêt à vous en débarrasser ; que c'était un envoyé du comte de Richemont pour ourdir une conjuration contre nous ; que c'était un homme du duc de Bourgogne pour nous assassiner, entendez-vous bien !... Que sais-je encore? vous diriez peut-être que c'est un agent de l'Angleterre venu pour surprendre votre fidélité, messire de Giac !

En disant ces mots, le roi lança sur lui un regard de lynx, qui fit courir le frisson dans tous les membres du premier chambellan, et il continua ; car la contenance de Giac et de sire Fascot, à la passe d'armes, lui avait donné quelques soupçons.

— Oui, messire de Giac, un agent de l'Angleterre, venu pour tâter le pouls à votre fidélité, couronné à la passe d'armes, parce

que le jeune Geoffroy de Mailly semblait le connaître, et que Blanche de Flavy doit aimer tout ce qui l'approche : et vous auriez expliqué à votre manière ce combat à outrance dont vous portez les traces. Vous diriez que vous avez refusé ses offres, et vous apporteriez des témoins d'aveux arrachés par la torture ; enfin, vous finiriez par dire avec un sourire de satisfaction sur l'intérêt de la France et le mien ; vous diriez en riant que c'est un Anglais de moins, un ennemi qui ne fera plus de mal. Eh ! ce n'est pas tout, messire : vous supposez que le jeune Geoffroy de Mailly connaît seul son nom : vous diriez que Geoffroy, saisi, a avoué sa complicité dans des projets où l'aurait entraîné l'influence de son oncle, l'évêque de Noyon, et après l'avoir fait tuer comme Jacques de Harcourt et le baron de Coulonges, vous diriez encore : c'est un ennemi de moins pour la France. — Et puis,

après tout, si l'on venait à nommer le personnage ainsi sacrifié, vous diriez avec indifférence que jusqu'alors on l'avait cru mort, et qu'en effet il est bien mort le jour où on l'a dit : ou bien encore qu'il a succombé dans la déroute de Saint-James, et qu'un Anglais rusé, après avoir pris son armure sanglante, pour se faire croire Français, avait pénétré dans notre cour, et voulait, comme un serpent, y piquer les consciences et les empoisonner. — Vous diriez tout cela, messire !...

— Sire, véritablement je ne puis concevoir...

— Messire, vous vous flatteriez d'avoir frappé mes ennemis !... Mais ce serait les vôtres, voyez-vous bien ! La blessure qu'ils ont faite à votre honneur et à votre probité (car vous avez aussi à vous venger de Mailly), et votre coup de lance guérirait plus vite, messire de Giac, quoique vous deviez en conser-

ver toujours les honteuses cicatrices. — Et puis, intérieurement, vous ririez de nous, qui voulons bien vous croire, tandis que vous continueriez à vivre tranquille après avoir fait disparaître les seuls témoins de votre crime.

— Sire, la bonté de votre cœur vous entraîne.

— Mais il est un autre témoin, messire de Giac, sur lequel vous n'aviez pas calculé : un autre témoin de votre marché.

— Sire, je ne craignais pas les témoins, puisque je vous ai dit tout ce qui s'était passé entre moi et les Egyptiens.

— Vous ne m'aviez pas dit que vous leur eussiez offert de l'argent : — Ce qui sans doute n'était qu'une part dans le butin.

— Sire, le témoin dont vous parlez ne pouvait être bien près de moi, puisque je ne l'ai pas vu : Est-il étonnant qu'il ait mal en-

tendu et encore plus mal compris. Je vous ai dit que j'étais allé moi-même chez les Egyptiens, parceque l'affaire en valait la peine. Il s'agissait en effet de savoir quelle était cette femme mystérieuse qui vous avait conduit dans un piège : n'était-ce pas un motif assez puissant même pour une fidélité moins certaine que la mienne ? mais ce n'était pas tout : votre sûreté et le bien de la France n'exigeaient-ils pas que l'on chassât aussitôt ces dangereux vagabonds. J'ai donné à leur duc le conseil de s'éloigner au plus vite, et je vous dirai, quoique cela soit peut-être inutile, que mon ětonnement fut extrême, lorsqu'il me dit qu'en effet ils devaient partir le lendemain : cette obéissance me frappa. Mais comme ils vivent aux dépens de ceux sur lesquels ils passent, et que ces habitudes de pillages ne font qu'arrêter leur marche, je vous avoue que je leur promis une certaine somme, à

condition qu'ils seraient à jour fixe sur le territoire qu'occupe l'Angleterre. J'excuse, en raisons de ses loyales intentions, l'homme qui avait eu la bonne fortune de surprendre ce qu'il croyait un secret assez précieux pour vous l'apporter, sire, sous la forme d'une accusation de trahison.

— Quoiqu'il en soit, il vous faudra d'abord exécuter mes ordres. — Messire l'Estendard de Mailly nous est revenu depuis peu du parti de Bourgogne ; c'est un homme considérable que je veux conserver ; ce ne serait pas en traitant ainsi son fis unique. Messire, les secrets particuliers, saisis à la poursuite des secrets d'états doivent être sacrés pour un honnête homme, et pourtant aujourd'hui vous les avez trahis. Vous avez répandu déjà que vous aviez surpris messire Geoffroy de Mailly, au milieu d'une entrevue nocturne avec la jeune Blanche de Flavy. Vous direz que c'est faux,

— je l'exige — et de plus, vous allez à l'instant le faire sortir du donjon où votre haine l'avait enfermé.

— Mais, sire, mon innocence à prouver...

— Je l'exige, vous dis-je, c'est bien assez d'avoir fait pendre déjà deux hommes comptés parmi les plus fidèles.

— Et qui conspiraient, sire, contre votre autorité.

— Contre la vôtre peut-être, messire....
— Quoiqu'il en soit, votre tête me répond de la vie de tous les autres prisonniers. — Je veux maintenant voir clair dans mes affaires.

— Sire, j'obéirai à vos ordres; en attendant que votre connétable vienne leur ouvrir leur prison pour en fortifier sa révolte.

— Messire de Giac, c'est toujours votre tactique de m'effrayer avec mon connétable.
— Mais passons. — De plus, je vous ordonne

de rendre aussitôt la liberté à messire Robert de Verduisant.

— C'est déjà fait, dit Giac d'un ton sinistre.

— Quoi !... dit le roi, se levant avec colère et terreur, Il est mort !...

— Mort ! sire.

— Et sans l'avoir entendu !

— O sire, dit Giac d'un air féroce, il s'est assez fait entendre, je vous assure !

— Que voulez-vous dire ?

— Il faisait le muet, mais la question lui a rendu la voix, et il a enfin avoué, dans des tortures affreuses, que c'était bien lui qui, de concert avec les Egyptiens, avait enlevé le convoi.

— C'est impossible ; car il est parti aussitôt l'ordre reçu de l'escorter.

— Sire, vous êtes beaucoup trop bon.

— C'est vrai, messire de Giac !...

— Et trop facile à tromper, sire.

Il disait si vrai que le malheureux Charles commençait à chanceler déjà dans son indignation. Il s'assit de nouveau.

— Sire, vous n'accusez jamais que moi.

— Où est le cadavre? — car je veux que vous me le prouviez, reprit le roi d'un air préoccupé.

— Quoi? sire.

— Eh! qu'il est bien mort, en effet.

— Sire, il voyage en ce moment vers Saumur.

— Comment! messire.

— Je ne dirai pas précisément sur la Vienne, mais.....

— Vous me faites horreur.

— On lui a attaché une pierre au cou et on l'a jeté dans la rivière.

— Je souhaite, messire de Giac, qu'il ne vous en arrive jamais autant.

— Sire, je vous remercie; mais la fidélité est exposée et prête à tout.

— Et maintenant qu'il est mort, voici que vous l'accusez d'avoir commis ce vol odieux! Ah! messire de Giac, en énumérant toutes les horreurs que vous diriez après l'avoir fait tuer, je n'aurais pas deviné celle-ci..... Allez, vous me faites horreur! Vous n'êtes plus.....

— Votre ministre, n'est-ce pas, sire? et vous prendrez après Georges de la Trémouille.

— Peut-être, messire, car il serait plus propre que tout autre, convenez-en, à faire peindre votre maison en jaune par la main du bourreau : demandez à la belle Catherine ce qu'elle en pense.

— Sire, je respecte vos paroles; mais vous raillez un accusé, et vous ne faites pas mieux que Georges de la Trémouille, qui sans doute me condamnerait sans m'entendre.

— Voyons vos nouvelles infamies : j'écoute :

— Sire, je vous l'ai déjà dit, la bonté de votre cœur vous entraîne à trop de crédulité, et c'est ainsi que vous avez cru qu'un amoureux, comme messire Robert de Verduisant, partirait sans avoir fait ses adieux à sa dame.

Là il regarda profondément dans le cœur du roi, qui tressaillit et dont l'air troublé l'avertit que sa ruse pourrait bien réussir, en faisant pardonner la mort de Robert par le dépit de l'amant; mais sans doute à l'insu de la bonté de son cœur. Il faut l'avouer à la honte de l'humanité, il est des instants où l'homme le plus pacifique, le plus doué de la mansuétude de l'âme, peut-être subitement métamorphosé en tigre aux griffes dégaînées, aux dents sanguinaires, au cœur de satan, et certes on ne pourra pas nier qu'un de ces instants ne soit celui où une illumination soudaine, venant lui rendre la vue, lui décou-

vre tout un monde désanchanté, tout un enfer de mensonge et de perfidie, toute une nuée de belles illusions s'éloignant en ricanant après avoir dansé autour de lui une ronde fantastique.

— Achevez, dit le roi, avec un œil hagard.

— Ce sont des choses dont des hommes graves, comme vous, sire, qui avez à racheter le plus beau royaume de la terre, et moi qui dois éclairer votre marche, sauf à me brûler les doigts ; ce sont, dis-je, des choses futiles dont nous ne devons aucunement nous préoccuper. Cependant, ce qui eet certain, c'est que le comte de Tancarville a été blessé par messire Robert de Verduisant devant le château de Fromenteau à dix heures, le soir du jour où il aurait dû être parti.

L'esprit voit avec une incroyable lucidité toutes les circonstances des faits, dont le sou-

venir vient de quelque manière que ce soit le frapper vivement ; et ce fut avec une cruelle amertume que le roi se souvint qu'Agnès était en effet sortie du grand salon de Fromenteau, précisément à l'heure indiquée par le sire de Giac et que c'était un instant après que le comte de Tancarville était rentré blessé ; coïncidence indiquant un rendez-vous que semblait prouver du reste l'air si troublé d'Agnès. Puis enfin un horrible soupçon lui naquit dans le cœur. — C'est en effet Agnès qui m'a fait signer l'ordre du commandement de Robert avec un empressement que j'avais peine à m'expliquer alors de la part d'une jeune fille habituellement si réservée !... Mais pour chasser ce soupçon si cruel, il dit tout haut en paraissant aux yeux du ministre rentrer dans sa dignité.

— La preuve, messire?

— Le comte de Tancarville mérite d'être

cru, sire; et celui-ci, vous ne l'accuserez pas d'être mon complice.

— Qui sait!... reprit le roi, en ajoutant ces paroles que prononce souvent avec un air d'indifférence l'homme accablé par la désillusion. — Tout est possible!

— Si ce n'était pas la vérité, pourquoi le comte de Tancarville me l'eût-il écrit contre un homme qui passait pour être du même parti.

— Vous me donnerez cette lettre, messire.

— Sire, je vous obéirai. — Du reste, une certaine robe blanche qui parut alors à la fenêtre, comme un fantôme, pourrait au besoin l'avouer à l'aide de...

— Que parlez-vous de torture?

— Sire, je vous ai dit qu'il était mort, dit Giac ne voulant pas paraître comprendre le sentiment qui agitait le roi.

— Mais, le sire Robert de Verduisant ne savait pas que l'on dût envoyer cet argent.

— Tout est possible, sire, comme vous le disiez à l'instant. D'ailleurs, il a avoué, je ne l'accuse plus.

Quelle que soit la colère du désenchantement, un homme n'abandonne jamais l'espoir de découvrir qu'il avait été faussement inquiété.

— Mais, dit le roi, Robert, le jour de l'attaque, s'est pourtant battu comme un lion.

— Oui, sire, comme un lion qui devait se faire une bonne part. — Ne devait-il pas se battre ainsi, pour ne pas être accusé par les hommes de l'escorte, s'il s'en échappait quelqu'un? Et puis, c'est qu'il a été gêné par la rencontre inattendue de messire Pierre Leporc et de son écuyer qui survinrent, faisant la même route : l'escorte étant peu nombreuse

(moi je l'eusse donnée plus forte, sire), il ne pouvait éviter ce secourable renfort; il a fallu changer de résolution, et au lieu de frapper comme un aveugle, c'est-à-dire sans toucher, il a fallu frapper comme un sourd, jusqu'à ce qu'enfin il se laissa désarçonner d'une manière et avec une facilité tant soit peu équivoque, surtout pour un homme qui, hier, a fait vider les arçons à Pothon de Saintrailles.

— Et à d'autres, messire de Giac! Vous devriez au moins penser qu'en pareille occurrence on peut être mal servi par un hasard fâcheux.

— Sire, ce n'est pas moi qui le nierai. Mais ce qu'il y a de triste pour son honneur, c'est qu'après le combat, sous prétexte d'aller chercher du secours il a laissé là ceux qui restaient de cette affreuse boucherie sans reparaître ensuite, et pourtant il n'était pas blessé, à en croire messire de Vivonne et Lan-

dry Dubourg, cet homme qui vient d'être fait geôlier de la prison, et qu'il a eu cependant l'humanité de mettre sur le côté de la route. Il a déserté ses soldats pendant qu'ils étaient soignés par les mires du duc René, qui, heureusement, avait su l'affaire, mais par hasard.

— Messire, vous vous trompez ; il l'avait su de la bouche de celui que vous accusez.

— Je le crois, sire; mais, ajouta-t-il en sondant le roi, il fallait pour abandonner la femme qu'il retrouvait d'une manière si imprévue, une femme si belle qu'il avait possédée, une raison bien forte, lorsque tout concourait à lui faire un devoir de rester à son poste. Serait-il donc l'amant heureux d'une femme qui mériterait sans doute d'être aimée davantage, ou bien aurait-il eu pour s'éloigner si cruellement de cette femme si belle, un intérêt beaucoup moins sentimental; mais

en revanche infiniment plus lucratif? ah! c'est qu'il fallait bien recevoir sa part du butin et le prix de sa déloyauté : c'est qu'il fallait passer pour mort afin de conspirer plus à l'aise contre vous, et puis partir pour Saint-James-de-Beuvron et y combattre d'une façon mystérieuse pour laisser endormir l'affaire, pour qu'on ne le soupçonnât pas, puisqu'on le croirait mort, enfin pour étonner, étourdir par une résurrection innattendue.... Mais nous y avons mis bon ordre... et nous avons fait rentrer le mort dans son cercueil!... ah! sire, vous êtes très bon, et vous ne pouviez supposer tout ceci.

— Quoiqu'il en soit, dit le roi d'un air sombre, vous exécuterez mes ordres, messire de Giac.

— Sire, je le ferai ; mais si vous relâchez ainsi tous les hommes qui conspirent contre votre autorité, il faut au moins se ménager

quelque moyen de salut. Nous sommes bien près, ici, du connétable, qui s'avance sur nous : entourés d'ennemis comme nous le sommes, ne serait-il pas prudent, sire, de nous retirer sur Bourges.

— Messire, j'aviserai, et je prendrai d'autres conseils pour corroborer les vôtres. — Je désire rester seul pour y réfléchir.

Le sire de Giac se retira, emportant l'horrible satisfaction d'avoir, avec la même dose, empoisonné dans l'esprit du roi l'amour et l'amitié; car il venait de l'abreuver de doutes sur la famille Sorel, qu'il n'avait encore pu atteindre.

Charles resta anéanti d'avoir ainsi vu tomber sa cécité, sous le fiel comme Tobie, mais sous le fiel du serpent. Comme ils m'ont tous joué, se disait-il! et pendant que simplement je demandais la grâce de ce Robert, Jean Sorel se réjouissait, dans le succès, de lui avoir

révélé d'avance le secret du convoi. Ainsi exploitaient-ils la crédulité de mon cœur et ma niaiserie. Peut-être est-ce Agnès elle-même qui a révélé à Robert cet important secret. Peut-être! et puis il vient le soir à dix heures lui dire un dernier adieu!.. A quelle simplicité je m'étais laissé aller! moi, qui ménage si peu toutes les autres, j'en trouve une qui offre un repos à mon cœur, qui semble s'emparer de mon amour pour m'en donner, en échange, un plus pur; et moi, qui respecte cette femme de peur de la perdre; moi, qui la respecte pour être certain de posséder enfin un être pur, désintéressé, qui voudra m'aimer pour moi, me dédommager de tant de caresses intéressées et me consoler dans mes tristes, afflictions; c'est précisément cette femme qui est la plus perverse, qui exploite mon amour en révélant les secrets d'état que je confiais à son père; qui exploite ma crédu-

lité en donnant à un autre ce qu'elle me refuse!... Oui, des rendez-vous, à dix heures, la nuit... il n'y a point de vertu qui résiste à la nuit! — Je viens la consulter; je viens lui demander si je dois confier le convoi à cet homme, et elle me dit de signer bien vite, et quand leur complot a réussi; qu'ils ont enlevé l'argent de mon trésor; quand l'homme qui s'en est chargé, quand son amant est enfermé pour ce crime, c'est elle, c'est encore cette femme qui vient exploiter mon amour et ma crédulité, pour m'engager à demander sa liberté; et ce soir même à dix heures, doucement balancés dans les bras du plaisir, l'amant aurait raillé son roi qu'il trahissait, et la jeune fille aurait paré les suavités angéliques de l'extase amoureuse, du rire infernal du cynisme!... Mais il est mort!...

Le cœur du roi était si bon, qu'il se sentit déchiré du regret d'avoir prononcé ce mot

cruel, arraché par la violence de la vanité blessée, et il tomba dans une tristesse profonde qui dura long-temps.

Enfin il sentit tout-à-coup les deux bras d'une femme, qu'il n'avait point entendue venir, se fermer autour de son cou. — Peut-être crut-il d'abord que c'était Agnès; mais la voix d'Alix de Joyeuse le détrompa bientôt. Giac l'avait sans doute envoyée avec intention, dans un moment qu'il avait su rendre si favorable à leurs projets, et peut-être pour avoir quelques heures à se livrer à ses terribles vengeances.

VIII.

Geoffroy de Mailly, saisi par le sire de Giac au milieu de ses triomphes de la passe d'armes et de ses joies d'amour, avait été jeté dans un noir cachot, d'où le sommeil fut cruellement chassé par la pensée des sollicitudes de

Blanche, dont l'affection, ce soir même, semblait lui être revenue plus dévouée.

Le matin il entendit la porte de sa prison gémir; car tout doit gémir dans ce douloureux séjour.

— Bonjour, Giacomo, serais-tu l'ange qui délivra saint Pierre ?

— Angiolino, signore, dit-il en riant, je serais bien un ange de ténèbres ; car en vérité l'on n'y voit goutte ici. — Vous a-t-on bien donné à manger ?

— Ah ! je m'occupe bien de cela, Giacomo !...

— Diavolo ! signore, mais c'est ce qui fait que je déteste tant ce signor de Giac, qui m'a laissé ainsi quatre jours sans eau ni pain.

— Ne me parle pas de cet homme, Giacomo.

— On dit que vous l'avez rencontré pendant qu'il allait voir ces honnêtes Egyptiens qui ont si bien pris l'argent du roi.

— Si je lui avais passé mon épée au travers du corps !

— Il est comme la mort, voyez-vous..... quand on se trouve sur son chemin, il n'y a pas moyen d'échapper. Da vero, il aurait été très bien à Venezia. Il n'eût pas mal figuré dans le conseil des dix, et il aurait donné de l'ouvrage.

— Assez ! assez !... Il ne me laissera pas même voir ma famille !

— Oh ! pas plus que je n'ai l'espoir de revoir la mienne... je n'en ai jamais eu.

— Je vais écrire à ma mère et tu porteras la lettre.

— Quand j'ai su que vous êtiez renfermé aussi, je me suis dit : Landry le geôlier, à des obligations à messire Robert...

— Pauvre Robert, perdu aussi, lui ! perdu comme moi !

— A sa considération, il me laissera bien

entrer chez ce povero signore Geoffroy : je pourrai lui rendre peut-être quelque petit service. — Et puis quand on aime quelqu'un, il y a des choses qu'on ne peut pas s'empêcher de voir... ce n'est pas ma faute si je m'en suis aperçu.

— Eh bien ! que veux-tu dire ?

— Adagio, signore... et puis j'ai toujours aimé aussi cette petite damoiselle Blanche, qui est si jolie.

— Allons, je vais te donner une lettre aussi pour elle.

— Ah ! signore, je suis bien heureux de vous rendre service, quoiqu'il y ait grand danger avec ce messire de Giac... Et je tâcherai de vous apporter la réponse.

— Si ma mère pouvait venir ! se dit Geoffroy à mi-voix.

— Oh ! pour cela, impossible ! dit Giaco-

mo qui emportait déjà les deux billets avec empressement.

— Va donc ! va vite, dit Geoffroy avec impatience.

Une heure après la porte s'ouvrait encore, mais ce n'était pas Giacomo ; c'était une femme qui s'avançait, portant à la main une de ces lampes languissantes, dont la lumière ressemble à celle du ver-luisant dans une nuit profonde. L'obscurité de son costume se confondait avec celle du cachot, et un long voile noir tombait de sa tête à ses pieds. Geoffroy se leva avec les bras étendus autant que le lui permirent ses lourdes et courtes chaînes, et la serra contre son cœur en l'embrassant sur son voile.

— Savez-vous qu'il y a bien du danger pour vous, ici, ma mère : et pourtant vous venez peut-être pour me délivrer !

— Oh ! je le voudrais, Geoffroy.

— C'est vous, Blanche!... non, ce n'est pas vous! Je ne puis croire à ce bonheur!

Il levait vivement le voile de la jeune fille au bruit funèbre de ses chaînes de fer.

— Si, si, Blanche, c'est bien vous! ce n'est pas seulement votre image, votre spectre?

— Non, Geoffroy! c'est bien moi; vous ne vouliez, vous ne pouviez croire à si peu de réserve.

Et en disant ces mots elle chercha à se débarrasser de ses bras et de ses chaînes.

Oh! Blanche restez ainsi, dit Geoffroy en s'asseyant sur son banc de pierre et de douleurs, et la retenant toujours pendant qu'elle restait debout. Restez ainsi, Blanche; car je croyais que c'était ma mère: vous êtes venue dans mes bras sous la protection d'une chaste pensée filiale, et j'aime autant que vous votre angélique pureté. — Oh! non, Blanche, ce n'est point à un manque de

réserve que j'ai besoin de penser ; c'est à votre amour que je veux croire, à votre dévoûment ; c'est à tout ce qu'il y a de doux et de grand dans votre cœur. — Mais qui donc vous a laissé entrer ici, mon ange?

— C'est ce brave et digne Giacomo qui m'a semblé tellement obligeant que j'ai osé le lui demander.

— Oh ! que je le remercie. C'est un ami, Giacomo : non, ce n'est pas un valet.

— Oh ! il a bien hésité d'abord : mais je l'ai tant prié qu'à la fin il s'est laissé toucher, et me voici. — Mais, Geoffroy, savez-vous que vous êtes bien menacé.

— Eh ! mon Dieu, qu'ai-je donc fait?

— Vous êtes accusé de complot contre le roi.

— Mais vous savez bien que nous ne complotions que notre bonheur ; que c'était là toute notre pensée, notre politique.

— Geoffroy, je maudis vos pervenches, aujourd'hui.

— Eh! pourquoi donc Blanche? Pourquoi?

— Je ne devais pas les prendre, je ne devais pas ouvrir ma fenêtre.

— Mais pourquoi, Blanche? vous me faites mourir?

— Non, je ne devais pas aimer les pervenches. — Eh! bien messire de Giac dit que l'on vous voyait tous les soirs autour de Fromenteau, et messire Jean Sorel est son ennemi.

— C'est bien cela, dit Geoffroy, comme en se parlant à lui-même! Eh! bien je ne regrette pas ce que j'ai fait pour l'amitié!

— Et puis il dit que vous alliez aussi tous les soirs chez messire de Harcourt, où se réunissaient les conjurés.

— En effet, c'est bien de ce côté que j'allais chercher mes pervenches.

— Non, je ne les aime plus, je les déteste maintenant, autant que je les aimais, ces pauvres fleurs.

— Non, Blanche, aimez-les toujours.

— Geoffroy, vous avez raison, et je les aime toujours comme vous; car ce ne sont pas ces fleurs qui ont la méchanceté, ce sont les pauvres hommes..... Si c'était le comte de Tancarville qui eût voulu se venger, en vous accusant, du coup de lance que vous lui avez donné à la passe d'armes !

— Je ne puis le penser, Blanche, c'est un ennemi du sire de Giac.

— On ne sait !... Tenez : depuis que je suis malheureuse, je deviens presqu'aussi méchante que les autres, en les soupçonnant et les croyant capables de tout.

— Il faut se résigner.

Non, Geoffroy, et c'est pour cela que je suis

venue : Il faudra dire que vous alliez de ce côté chercher des pervenches pour moi.

— Mais personne ne me voyait entrer chez vous avec ces fleurs.

— Eh ! bien, vous direz que vous me les apportiez à ma fenêtre.

— Oh ! Blanche, vous croyez que je voudrais dire cela....

— Comment, c'était donc bien mal !.. Mais n'importe, je le veux, dites-le.

— Oui, Blanche, vous parlez bien comme vous en avez le droit et sur mon cœur et par votre pureté. — Mais ne serait-ce le vôtre, mon honneur à moi me le défend aussi :

— Geoffroy, je le veux, je le veux. Il s'agit de votre vie, est-ce qu'elle ne m'appartient pas autant qu'à vous ?

— Oh ! oui, mais si je vous la conservais, il vous la faudrait pure.

— Eh ! vous ne savez donc pas l'exécution des sires de Harcourt et de Coulonges.

— Eh ! qu'importe, Blanche ?

Il ne put s'empêcher de prendre la jolie tête dans ses deux mains, tandis que la dure, froide et lourde chaîne s'étalait entre eux deux, sur leurs poitrines, symbole du destin de fer qui les séparait peut-être pour toujours; et après un chaste baiser sur le front, il lui dit avec douceur :

— Enfant, vous voyez bien que vous n'êtes pas aussi méchante que vous le disiez tout-à-l'heure. — Non, non, le monde pourra marcher sur vous et vous briser, mais son pied ne vous souillera jamais. — Vous, méchante ! oh ! non, vous serez toujours bonne ; Vous êtes l'huile précieuse qui ne veut pas se mêler à ce qui l'entoure et surnage toujours pure. Vous, méchante ! Eh ! vous ne voyez donc pas que cette faible raison ne servirait de rien !

Ils croient bien à un amour pur comme le nôtre, ma douce Blanche !

— C'est vrai, dit Blanche tout abattue. — Mais pourquoi ne pas essayer ce moyen, puisqu'il a déjà répondu qu'il vous avait surpris dans une entrevue nocturne avec moi, et que vous y veniez tous les soirs?

— Infâme ! Infâme !.... Mais n'importe, Blanche, la rivière est à tous, et l'on ne peut m'avoir vu que sur la rivière. Non ! non, Blanche ! je dois vivre ou mourir pur.

O Geoffroy ! que je suis malheureuse de vous aimer trop.

— O Blanche ! console-toi, mon bel ange ! j'agirais ainsi pour un autre que je n'aimerais pas, et ce serait par devoir.... Mais pour toi, ange lumineux de ma prison, pour toi je le fais avec bonheur ! je le fais avec ivresse !

— Geoffroy, prions Dieu qu'il nous inspire un moyen de salut.

— Ma charmante damoiselle, dit derrière eux une voix dure, vous feriez beaucoup mieux de prier messire de Giac.

C'était le sire de Giac lui-même qu'ils n'avaient point entendu entrer, parce que Giacomo avait laissé la porte du cachot entrouverte, en leur disant qu'ainsi, il les avertirait plus facilement s'il venait quelqu'un. Blanche se retourna avec effroi, et, en reconnaissant la brutale figure du premier ministre, elle vint cacher la sienne dans le sein de Geoffroy, qui le regarda fixement.

— En vérité, dit en lui-même Giacomo, qui était resté dans la porte, avec Alonzo, et de manière à n'être pas aperçu; en vérité, il me semble me voir dans mon cachot noir, lorsque je donnai un si beau coup de poignard à messer Antonio Morosini, dans les bras de la belle Rosa.

— Messire, dit Geoffroy, j'espère que vous allez me faire connaître mon crime.

— Messire de Mailly vous le connaissez beaucoup mieux que moi; mais puisque vous tenez à ce qu'on vous le dise, voyons, Blanche de Flavy, il vous a, sans, doute confié tous ses secrets. Voyons, dites-nous donc celui-ci.

— Messire, dit Blanche se relevant avec dignité, ce n'est pas lui qui m'a avoué cette faute, mais c'est moi qui la lui reproche. — Le soir où il vous a rencontré allant chez les Égyptiens, il devait vous passer son épée au travers du corps.

— Ma belle damoiselle, ce sont certainement vos fréquents entretiens avec messire Geoffroy, qui vous ont inspiré cette ardeur guerrière, et vous seriez beaucoup mieux à la tête de nos armées que messire de Richemont qui se fait battre à tout propos.

— Profitez du répit qu'il vous laisse; car il arrive avec son armée.

— Ah! messire Geoffroy, vous savez bien

des choses, et vous dites que vous ne conspirez pas ! — Charmante Blanche, voyons, c'est vous que j'ai choisie pour nous instruire, et ce sera, jespère, de bonne volonté.

— Messire, dit Geoffroy, il vous sera facile d'être contre une femme plus fort que vous ne l'avez été hier contre un homme.

— Alonzo, va me chercher le tourmenteur. — Peut-être vous alongera-t-il la langue; car vous l'avez bien courte tous les deux pour les révélations, quoique beaucoup trop longue pour la raillerie.—Voyons, messire de Mailly. dites-moi franchement si vous avez pris part à la conjuration.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, et, pour m'occuper d'affaires politiques, je suis encore beaucoup trop jeune.

Il est plus vieux qu'il ne pense, se disait en lui-même Giacomo, avec un sourire féroce, pendant qu'Alonzo revenu se tenait silencieux

en jetant sur lui, par instants, quelques regards d'un sentiment beaucoup moins bienveillant qu'autrefois.

Le sire de Giac avait gardé le silence pendant que le tourmenteur préparait ses terribles instruments.

— Vous avez tort, messire Geoffroy, dit-il enfin. —Vous paraissez aimer beaucoup cette jeune damoiselle, qui est venue consoler votre solitude : peut-être vous rendrez-vous à ses conseils.

— Messire, dit Blanche, je ne conseillerai jamais à messire de Mailly de dire autre chose que ce qu'il a dit; car je crois que c'est la vérité.

— Vous croyez, ma belle damoiselle! mais vous vous trompez, et je vais vous faire parler autrement malgré vous.

— Quoi! messire de Giac, vous seriez assez barbare pour mettre à la torture cette jeune fille délicate.

— Pas encore, messire; mais elle parlera par ma bouche, et je vais vous supplier au nom de son honneur de nous dire tout ce que vous savez. .

— Je ne sais rien.

— Alors dans deux heures toute la cour saura que Blanche de Flavy recevait tous les soirs dans sa chambre messire de Mailly. — Oh! n'ayez pas peur de mon cher Alonzo; c'est un être fort discret, et je puis vous assurer que sa langue ne fera pas sur cela autant de bruit qu'en ont fait le soir où nous nous rencontrâmes ces grelots qui ont si mal sonné pour vous. N'est-ce pas messire Geoffroy, que ces malencontreux grelots ont fait trop de bruit; car vous ne m'auriez pas reconnu, et c'eût été fort heureux pour vous.—Entendez-vous, messire, sa réputation est perdue.

Geoffroy agitait ses chaînes avec indigna-

tion, comme pour en frapper Giac, tandis que Blanche s'était jetée à genoux.

— Perdue ! mais personne ne vous croira, vous !... Vous a-t-on cru, quand vous l'avez déjà répandu.

— Bien ! mais je dirai, et puis facilement prouver, que, lorsqu'on est entré dans votre cachot, on l'a trouvée dans vos bras.

Alors, Blanche se levant avec dignité :

— Geoffroy, je suis coupable. Tôt ou tard l'on retrouve le châtiment d'une imprudence. Ne cherchez point à me justifier aux yeux du monde en vous accusant. Vous êtes innocent, restez innocent.

— Alors, ma belle damoiselle, vous vous résignez à servir de pâture aux malignités de la cour. C'est un beau sacrifice, et messire Geoffroy doit se trouver bien heureux; car peu d'hommes inspireraient un aussi violent amour. Mais vous conviendrez que c'est un

dévoûment sans but ; car cela, nous le savions déjà.

— Messire de Giac, dit Geoffroy, il est probable que ce que je vais faire ne vous portera point à respecter davantage l'honneur d'une jeune fille intacte ; mais vous n'en serez que plus infâme. — Je vois que je suis condamné. — C'est vrai, j'avais pensé moi seul à vous assassiner, parce que vous êtes le plus grand ennemi du roi.

Un sourire féroce avait, à ces généreuses paroles, erré sur la sauvage figure du premier ministre, tandis que Blanche, suppliante aux pieds de Geoffroy, lui répétait qu'elle avait fait le sacrifice de son honneur et qu'elle se réfugiait dans le sanctuaire pur de sa conscience pour se dérober à l'injustice des hommes.

— Geoffroy, rétractez vos paroles ; car l'amour vous a fait mentir.

— C'est vrai, Blanche, je mens par amour, mais je prie messire de Giac de prendre acte de mes aveux.

— Oh! soyez tranquille. — C'est bien; votre générosité est touchante ; mais ce n'est pas tout; car vous avez beau dire, vous avez des complices. Dites-moi donc d'abord le nom de celui qui vous a initié à la conjuration?

— Si j'avais eu des complices, croyez-vous que j'eusse été assez lâche pour les compromettre en m'accusant moi-même.

— Vous êtes un monstre, s'écria Blanche.

— Tourmenteur, dit Giac, préparez l'extension.

Le tourmenteur se mit à disposer son œuvre infernale.

Blanche, à la vue du danger de Geoffroy, sentit la raison s'ébranler dans sa tête; les notions du juste succombèrent à la puissante impression de l'amour, et elle s'écria avec un déchirement cruel :

— Mon Dieu, pardonnez-moi ! mais je l'aime tant ! Messire, je ne suis point certaine que ce soit messire Robert de Verduisant...

— Blanche ! Blanche ! que dites-vous ?

— Mais ce que je sais, ce que j'ai entendu, ce sont les instances de messire Robert de Verduisant, avant son départ, pour faire entrer messire Geoffroy dans la conjuration.

— Blanche ! Que faites-vous ?

— Mais messire Geoffroy a toujours résisté.

— Blanche ! vous êtes tombée dans la folie. Il ne peut en être ainsi. — Moi seul, je suis coupable.

— Oh ! soyez tranquille ! vos aveux sont tout aussi bons que les siens. — Et vous, Blanche, vous êtes une jeune fille vraiment charmante et bien amie de la vérité. — Soyez confiante en moi ; j'aurai soin de votre honneur.

— En effet, dit Geoffroy, il est entre bon-

nes mains, et vous venez de lui faire commettre un acte qui serait infâme si elle avait toute la liberté de son esprit.

— La vérité sort de la bouche des enfans, et surtout des jeunes filles innocentes.—Puisque vous êtes en veine de franchise, vous ne répugnerez point à dire si messire Geoffroy a trempé dans l'enlèvement du convoi.

— Oh ! Geoffroy est innocent, dit Blanche abattue ; car il a encore résisté sur cela aux offres de messire Robert.

Le cœur de Giacomo bondit de joie ; car s'il voulait que Robert vécût encore, il le voulait souillé pour qu'il ne fût plus un refuge, un appui pour Agnès. Son cœur bondit de joie ; car Geoffroy nuisait à ses projets, et n'était-ce pas lui qui avait empêché Agnès de céder au roi, en lui disant sans doute que Robert existait encore, lorsque toute la cour le croyait

mort, et qu'il était caché sous l'armure du glorieux chevalier sanglant.

— C'est bien, dit Giac, en appelant le sire de Joyeuse et Lecamus de Beaulieu cachés dans l'ombre et qui parurent aussitôt comme deux spectres, témoins de cette scène infernale.

— C'est bien, dit Giac, et voici deux témoins qui ne manqueront pas de vous rendre justice à tous les deux, ajouta-t-il en riant ironiquement.

— Blanche ! s'écriait Geoffroy, la folie vous transporte. — Vous n'êtes plus maîtresse de votre raison : vous ne savez pas que ce que vous dites est faux : vous ne savez pas que dans le vain espoir de me sauver, vous tuez Robert !

— Robert ! dit-elle avec des yeux égarés, Robert ! mais il est mort, et sans cela je ne l'aurais point accusé.

— Mort ! mort ! oui, oui, c'est bien en

effet comme s'il l'était maintenant !... Peut-être gémit-il en ce moment dans le cachot qui nous touche.

— Messire, dit Giac froidement, vous avez raison.

— Blanche ! Blanche ! il est là, et c'est vous qui le tuez.

La jeune fille stupéfaite, trop délicate pour résister à ce coup terrible, tomba évanouie sur le matelas de cuir rouge que le tourmenteur avait apporté pour la torture.

— Messire de Joyeuse et vous messire Lecamus de Beaulieu, je vous laisse le soin de ces deux intéressants amoureux.

Il parla bas et d'une voix funèbre à Lecamus de Beaulieu qui lui répondit sur le même ton :

— Oh ! ne craignez pas...Il ne nous trahira jamais !...

Et il partit en disant à Alonzo qui se retira

d'un air jaloux, de s'éloigner pendant qu'il parlait familièrement avec Giacomo.

— Mon tour viendra aussi de me venger, disait Alonzo entre ses dents acérées.

Les révélations que Giacomo lui avait faites sur le complot de la veille, et sa promesse de conduire Robert chez Vivonne, pour le faire prendre plus facilement, suffisaient au sire de Giac pour juger cet homme qui avait déjà une grande habitude des prisons : et il avait pensé qu'en le laissant auprès de Robert et de Geoffroy, son adresse pourrait servir à tirer d'eux des révélations importantes ; ce que Giacomo avait accepté dans les prévisions personnelles que recélait son âme satanique.

IX.

Le sire de Giac était sorti du cabinet du roi, troublé par la plus inquiète agitation, malgré l'empire qu'il semblait avoir repris. Il s'était promptement transporté à la prison pour y donner lui-même des ordres terribles ; mais

cependant après en avoir donné d'autres pour répandre le plus vite possible le bruit de la mort de messire Robert de Verduisant et intimider ainsi les conjurés qui le regardaient comme l'agent du connétable. Le trouble et l'incertitude qu'il venait de jeter dans l'esprit du roi, et l'entrevue qu'il lui avait aussitôt ménagée avec la dame de Joyeuse, devaient aussi servir ses projets, en éloignant de lui ses fidèles conseillers, pendant quelques heures qu'il aurait soin de mettre à profit d'une façon énergiquement sanglante : après quoi, un départ pour Bourges ou pour Poitiers était indispensable pour se préparer contre le connétable.

Pendant qu'Agnès revenait au galop de chez le roi, auprès duquel elle espérait avoir heureusement accompli sa mission, le père Lazare excitait la vitesse de la cavalcade avec une énergie qui aurait pu faire penser qu'il regret-

tait l'habitude des destriers de combat, et ne laissait distraire son activité que pour jeter sur la belle Agnès quelques regards furtivement attendris.

Mais ils frémirent tous les deux en voyant la figure tourmentée de Jean Sorel à la réception de la lettre du roi. Les combats que se livraient des sentiments divers dans ce cœur de père agitèrent son mâle visage, et ce ne fut pas sans une excessive violence, que sa douceur dégénéra en un si cruel et si ambitieux égoïsme.

— Robert est mort, dit enfin Jean Sorel.

— Mort ! dit Agnès en tombant dans son fauteuil.

— Mort ! dit le père Lazare d'un ton déchirant et avec un air de mystérieux intérêt, qui pouvait faire soupçonner quelque secret profondément caché dans les ténèbres.

— Mort ! répéta le chapelain en laissant

deux grosses larmes errer à travers les horribles coutures de son visage.

Mais Jean Sorel, froid comme la statue de marbre cachée dans l'ombre humide, commença par d'hypocrites paroles ce nouvel acte d'un drame impie.

— Pleure, Agnès, pleure, ma fille : car je déplore en ce moment une longue habitude du sang-froid qui a tari en moi la source des larmes de l'attendrissement. Je savais qu'il devait me demander une entrevue pour des communications de la part du connétable, et j'attendais ce moment pour le serrer dans mes bras en l'appelant mon fils.

— O mon père ! dit Agnès en se jetant à on cou, je savais bien que vous m'aimiez.

— Agnès, tu n'en as jamais douté, n'est-ce pas? Eh bien ! mon Agnès, je te laisse à ton affliction ; car dans ces instans la solitude

est un besoin, ajouta-t-il en regardant le chapelain.

Mais le père Lazare avait aussitôt deviné son intention. Ses paupières baissées offrirent à Jean une figure impassible, et, malgré cet avertissement détourné, il resta auprès de la jeune fille, en laissant sortir le père, auquel il inspirait une défiance de plus en plus inquiète.

Quoique le regret d'Agnès eût quelque chose qui tenait plus au cœur qu'il ne l'aurait fait quelques jours auparavant, Jean ne s'était point trompé sur sa nature, et voyait bien qu'elle pleurait un appui de moins à sa résistance contre le roi. Cependant un obstacle puissant semblait depuis quelque temps lui disputer sa proie, et il attendait avec impatience le moment de l'éloigner.

Le père Lazare venait en effet d'être reçu comme chapelain de Fromenteau, sur la recom-

mandation du vieux chapelain du couvent de Sainte-Brigitte, dont l'abbesse appartenait à la famille Sorel. Jean avait attentivement suivi les progrès d'un pouvoir mystérieux qu'il avait gagné sur Agnès, et qui se décelait par une sollicitude réciproque, dont il ne savait que penser : cette influence occulte l'inquiétait de plus en plus, il avait enfin résolu de chasser l'ennemi caché qu'il semblait avoir dans le père Lazare, dont il surprenait quelquefois les yeux jetant sur lui-même d'incompréhensibles regards.

Il rentra enfin dans la grande salle où il retrouva le chapelain qui tourmentait tant son esprit.

— Ecoute, Agnès, dit-il : les circonstances sont graves : les nouveaux attentats du sire de Giac ne peuvent nous permettre de le laisser au pouvoir, et nous allons sans doute exécuter les projets d'une conjuration, que vient

fortifier l'arrivée du connétable. Une pareille entreprise est hérissée de pointes de poignards et d'épées : mon cœur peut en rencontrer une, et crois-tu qu'il se reposât [bien tranquille dans la mort, s'il ne savait ton sort fixé d'une manière heureuse.

— Mon père, laissez-moi quelques instants de repos après l'évènement sanglant qui vient nous affliger.

— Agnès, je le voudrais, mais le temps presse : le connétable peut arriver demain, et pourtant je veux savoir auparavant quel sera ton sort, ma fille. — Il faut choisir un époux, Agnès.

— Mais, mon père, ce n'est pas en un jour, en une heure, que la recherche du bonheur peut arriver à son but. — Eh ! d'aileurs, je suis bien jeune.

— C'est le prétexte de toutes les jeunes filles qui ne veulent pas de celui qu'on leur

propose. — D'ailleurs, Agnès, tu n'étais pas trop jeune pour Robert.

— C'est que je l'aimais.

— C'est un enfantillage.

— Non, mon père, cela veut dire qu'on est toujours trop jeune pour épouser un homme qu'on n'aime pas et qui doit faire notre malheur.

— Tu ne sais encore qui je veux te proposer.

— Je voudrais l'ignorer, mon père.

— Eh! pourtant je t'ai vu soigner avec sollicitude le comte de Tancarville, lorsqu'il fut blessé devant le château.

— L'hospitalité m'en faisait un devoir.

Connaissant les souhaits ardens d'Agnès pour le salut de la patrie, souhaits que souvent elle exprimait au roi d'une manière si énergique, Sorel reprit :

— Agnès, c'est un homme éminent par sa

naissance et ses talens : la fortune que tu lui donnerais pourrait le faire arriver au conseil du roi, et peut-être parviendrait-il à sauver la France de tous les dangers qui la menacent. S'il devait en être ainsi, ne t'empresserais-tu pas de faire un sacrifice à la patrie?

— Mon père, comment un homme qui n'a pas su faire ses affaires, parviendrait-il à faire celles de la France?

— C'est l'ambition qui l'a perdu, et son ambition serait satisfaite.

— Satisfaite ! mon père, satisfaite de si peu, quand elle jetait tout son or dans le creuset, par l'espoir d'incalculables trésors. — Au lieu de sauver la France, il ferait encore fondre ma fortune sacrifiée. Je ne puis accepter cet homme; et puis, mon père, la mort de Robert est si proche de nous ! serait-il bien d'oublier les morts de cette manière?

— Agnès, c'est une bonne pensée, dit-il

d'un air hypocrite ! Alors, il est un autre moyen de rompre cette solitude et d'acquérir une protection.

Le père Lazare, jusqu'ici resté impassible, et dont l'agitation ne s'était révélée que par le mouvement incessant de ses paupières, pourtant baissées sur l'éclat de ses yeux, ne put, à l'approche de cette pensée coupable, s'empêcher de tressaillir vivement, en jetant sur Jean un brûlant regard de courroux.

— Qu'est-ce à dire, révérend père Lazare, s'écria Jean transporté de colère? croyez-vous donc que je me laisserai insulter impunément par un homme qui s'abrite lâchement sous le respect dû à son caractère.

— Messire, dit froidement le chapelain, j'ai souvent éprouvé qu'il était inutile de donner des avis à la violence : aussi vous les ai-je toujours épargnés.

— Réverend père, vous n'aurez plus à subir

une contrainte, qui paraît vous faire tant souffrir. — Vous allez sortir du château et vous n'y rentrerez jamais.

— Mon père! mon père! dit Agnès, que ce soit pour moi.

— Sortez, répéta Jean, sortez, père Lazare.

— Jean Sorel, dit le Chapelain d'une voix solennelle, je vous donne ma malédiction paternelle! plaise à Dieu qu'elle ne retombe jamais sur Agnès!

— Sa malédiction paternelle! En vérité, il est fou; ma mère Radegonde était trop vértueuse et aimait trop mon père, pour avoir jamais imaginé de m'en donner deux. Maintenant que nous sommes débarrassés de cet homme, causons sérieusement Agnès. — Le roi ne m'a plus parléde ses offres, mais je sais que la reine te désire pour fille d'honneur.

— Mon père, je ne puis m'y résigner ; vous savez ce que je vous ai dit.

— Et pourtant, Agnès, vous êtes allée seule chez le roi, aujourd'hui, contre mon autorité : — Après une aussi inconvenante démarche, il ne doit y avoir qu'un esprit de résistance, qui puisse vous faire résister à mes ordres.

— Mon père ! mon père ! vous savez que ce motif était sacré : mais n'importe; pardon, pardon de vous avoir désobéi.

— Alors, il faut que vous épousiez Tancarville.

— C'est impossible ; car il est infâme.

— Infâme ! dit Jean avec colère. — Tenez : lisez, ajouta-t-il en lui donnant la lettre du roi. Lisez : j'avais voulu vous épargner cette honte.

— Mon père, c'est impossible, dit Agnès.

— Le roi dit qu'à n'en pas douter Robert

est coupable de l'enlèvement du convoi. — Vous savez qu'il est juste. Vous repoussez Tancarville, et vous voulez cet homme souillé!...

— Robert coupable! c'est impossible, dit Agnès : il est trop noble et trop dévoué.

— Agnès, il n'y a point à reculer, il faut que vous soyez dame d'honneur ou comtesse de Tancarville.

— Mon père, je ne puis!......

— Ecoutez, Agnès : je viens de vous le dire, le salut de la patrie demande que je m'occupe activement de la conjuration : je ne puis vous laisser seule : d'ailleurs une jeune fille, aussi vertueuse que vous l'êtes, ne le voudrait pas, sans doute. — Il n'y a qu'un moyen d'éviter les dangers de cette solitude qui peut être longue, c'est le couvent.

— Eh! bien, mon père, j'entrerai au couvent, jusqu'à votre retour.

— Agnès, je ne changerai point de réso-

lution ; vous resterez au couvent jusqu'à ce que vous m'ayez obéi , ou bien jusqu'à ma mort pour laquelle vous devrez faire des vœux.

— Que dites-vous mon père? des vœux pour votre mort ! oh ! non , dit-elle , en se jetant dans ses bras ! Non , je veux vous obéir ! je ferai tout ce qui vous plaira ! vivez ! vivez !

— Comtesse de Tancarville, dit froidement Jean Sorel , ou fille d'honneur.

— Je serai fille d'honneur, mon père ! mais vous faites l'office de la fatalité.

Jean , du sommet de sa joie , vit passer devant ses yeux émerveillés la fantasmagorie de tous ses rêves accomplis. Il accabla Agnès de douces caresses, mais c'était l'instrument de son ambition qu'il caressait ainsi.

Agnès, brisée par le choc des émotions contraires, demeura longtemps dans un inerte abattement. Enfin , vers le soir , la fraîcheur

des bois l'invitant à venir reposer son âme sous le calme des ombrages, elle céda avec complaisance à ce doux entraînement.

Elle était paisiblement assise sur un banc du parc, sous les feuillages, d'où filtraient à peine sur le gazon quelques rayons de la lune, qui se levait belle et majestueuse. La première émotion passée, elle se trouvait presqu'heureuse d'avoir été forcée à une détermination que blâmait la prudence; mais que ses secrets instincts désiraient peut-être, et elle voyait arriver sans crainte le jour où elle se trouverait si près de celui qu'elle aimait.

Sa pensée ne pouvait s'empêcher de se reporter sur les hautes destinées promises par Radégonde à sa famille qui devait sauver la France des plus grands périls : Eh ! dans quel plus grand danger pouvait se trouver la France? En vérité, c'était presque avec désintéressement qu'elle caressait cet espoir. Sa

tête pourtant lourde et languissante se penchait vers la terre : elle la releva lentement; mais tout-à-coup un cri d'effroi s'échappa de sa bouche : elle voulut prendre la fuite; mais ses pieds légers étaient rivée à la terre, ses bras s'abaissèrent et elle s'affaissa sur le banc. Cependant, par une révolution subite, la force vint à circuler de nouveau dans ses veines; sa main, après avoir vivement cherché dans les plis de sa robe, parut armée du poignard qu'elle y avait caché, en partant pour aller chez le roi, et dont un rayon de lune avait allumé l'éclat des pierreries, qui brillèrent à l'égal de l'éclair.

— Tu voudrais me frapper, dit une voix qu'elle devait déjà connaître, moi, le génie de ton cœur, ton esprit protecteur.

Une sorte de nuage blanc, qui semblait tombé du ciel; car elle ne l'avait ni vu ni entendu venir, posait devant elle, et dans ce

nuage de gaze était une femme, dont l'ombre ne lui empêchait point de reconnaître les traits, tant ils l'avaient une première fois frappée : mais elle ne voyait bien distinctement dans ce nuage blanc que le noir miroitant d'une admirable chevelure, qui renvoyait à la lune ses rayons en longs reflets brillants.

— C'est toi, Gitto, dit Agnès ; tu viens dans un instant fatal ; que dois-je faire maintenant ?

— Folle que tu es, tu ne suis pas mes conseils !

— Pardonne-moi, car j'avais à suivre les ordres sacrés de ma mère : pourrais-tu me blâmer de les avoir opposés aux tiens.

— Pouvais-je te conseiller autrement ? je t'ai dit que ta mère m'envoyait vers toi pour t'en donner d'autres.

— Mais ma conscience et ma religion me défendaient de te croire.

— Et tu me consultes encore ! c'est donc une dérision, Agnès.

— Parle, parle : que faut-il faire ? Maintenant j'obéirai.

— Qu'ai-je de plus sage à te conseiller que de suivre les instincts de ton cœur ?

— Pourquoi me parler ainsi, puisque tous les préceptes de la terre me disent le contraire.

— Agnès, Agnès ! moi, je viens pourtant du ciel ! dit-elle en paraissant irritée de cette résistance à son pouvoir. — Donne-moi ce poignard que je t'avais prêté, et dont tu as si mal usé, puisque c'était contre la volonté de ton cœur. — Tiens, voici le drageoir que j'avais pris en échange et pour établir entre nous un commerce mystérieux qui ne doit plus durer, puisque tu ne veux pas m'obéir.

Rosalba, car c'était elle, prit le poignard avec joie et le cacha soigneusement dans son

sein. Déjà le beau Yoland, qui d'abord était resté calme, faisait entendre un sourd grognement qui croissait de plus en plus.

— Mais, dit Agnès, pourquoi veux-tu m'abandonner ainsi ?

— Pourquoi ! pourquoi n'as-tu pas profité de mes conseils ? cela dépend-il de moi !... Entends-tu ?.... entends-tu ?

En effet, elles entendaient le galop précipité d'un cheval qui s'approchait incessamment, et le gémissement de Yoland dégénérait déjà en aboiement.

— Tais-toi, Yoland, dit Agnès, il ne nous verra peut-être pas.

— Il ne nous verra pas, dis-tu !... sache donc que c'est le destin qui va m'emporter en t'abandonnant à la faiblesse des jugements humains. Mais il a ce soir son noir coursier.... mauvais signe..... Adieu, Agnès.

Un cheval noir passa rapidement et Rosalba,

monté vivement sur le banc, fut saisie adroitement à la taille par le cavalier, qui l'emporta selon l'imagination d'Agnès, dans les espaces incommensurables.

— Poignard maudit, dit Rosalba galopant sur Simoun, je ne craindrai donc plus de m'en servir, et le bravo Giacomo l'éprouvera enfin d'une autre façon qu'autrefois.

X.

Le sire de Joyeuse et Lecamus de Beaulieu auxquels le sire de Giac avait confié les deux amants, en sortant du cachot où il venait de les surprendre, reprirent avec ardeur le fatal interrogatoire de Mailly, après avoir fait

transporter chez elle Blanche de Flavy qui s'était évanouie en apprenant que Robert n'était point encore mort, comme elle l'avait cru.

La famille de Flavy connaissait l'attachement de Blanche et de Geoffroy et se réjouissait de leur union future : mais son étonnement fut extrême lorsqu'on lui rapporta cette jeune fille dans un état aussi déplorable ; car Blanche n'avait point dit qu'elle se rendît au cachot de Geoffroy, pas plus qu'elle n'avait dû parler de leurs nocturnes entrevues. Quoiqu'elle dît qu'elle y était allé pour visiter son frère Guillaume de Flavy, ses parents inquiets des bruits compromettants que le sire de Giac avait fait répandre sur elle, jugèrent à propos de l'envoyer aussitôt au couvent de Sainte-Brigitte pour repousser, par une absence de quelques jours, les effets de la malignité d'une cour trop disposée au scandale.

L'église avait reçu ses premiers pas dans le moustier pour sanctifier tous ceux qu'elle y ferait jusqu'au départ; mais le soir, lorsqu'elle revint dans sa sombre solitude, éclairée seulement par la lampe qui veille toujours comme l'œil de Dieu, elle se sentit pénétrée d'un respect profond, d'une grandeur, d'une liberté, qui faisaient pousser des ailes à son âme et la rendaient plus légère à s'élever, si légère qu'il lui sembla jouir déjà de la félicité céleste; car elle espérait toujours et ne pouvait croire les hommes assez méchants pour lui enlever celui qu'elle aimait.

Il sembla à la simple Blanche que, dans ce lieu rempli d'une si mystérieuse grandeur, c'était comme au ciel, et qu'il était impossible d'y rien faire de mal : aussi, dans la liberté sans péril que lui donnait cette innocente pensée, avant d'aller s'agenouiller devant la vierge, eut-elle besoin d'errer sous la magni-

licence de ces voûtes. Il est dans l'architecture, que l'on est convenu d'appeler gothique, un caractère d'infini si sublime et si mystique, tant la plus opulente variété sait concourir à l'unité la plus simple, que Blanche s'y laissa saisir par une émotion inconnue. Elle passait de la nef aux transsepts, des pourtours aux contrenefs, sous les arceaux et les balustrades, avec une admiration ingénue et ignorante, d'autant plus vraie qu'elle venait d'un profond sentiment du beau. Elle suivait avec une curiosité d'enfant ces lignes infinies de colonnettes et de filets si infiniment interrompues par de gracieuses et majestueuses intersections : ses yeux cherchaient à compter les clés et les rosaces légères de la voûte, que le jour lui eût offertes chargées de frêles découpures et d'élégants rinceaux, et que son imagination d'amante décorait toujours de ses pervenches chéries. Mais la timide jeune fille avait pres-

que peur eu regardant les enlacements des figures fantastiques, auxquelle la lueur vacillantes de la lampe jouant dans l'obscurité, semblait prêter une vie galvanique : c'étaient de hideuses gorgones, des anges au sourire flatteur, des salamandres, images des damnés, des dogues qui jappent, des sphinx muets et discrets, des femmes du ciel parmi des fleurs de la terre, où des démons les poursuivent impitoyablement, des hommes torturés ou torturant, des oiseaux mystérieux ; c'était la nature entière visible et invisible, réelle ou fantastique, terrestre ou céleste, se mouvant dans ses riches chapiteaux.

Enfin elle ne craignit point de venir s'appuyer contre un antique tombeau où reposait une sainte abbesse dans la paix du seigneur. Mais cet aspect de la mort ramena dans son esprit un autre souvenir : elle pensa qu'elle était là pour prier peut-être pour un mourant,

et ses pas précipités la portèrent au fond du chœur, où l'architecture de l'époque s'attachait à placer la chapelle de la vierge.

Sa prière recueillie ne fut point distraite par les couleurs variées de l'admirable rose qui s'épanouissait à l'orient aux doux rayons de la lune; car c'était une prière d'amour que la vierge recevait avec plaisir d'un cœur si pur. Peut-être Geoffroy, dans cet instant, souffrait-il une horrible torture! et après lui avoir raconté tout son amour, elle lui dit qu'elle s'était tant appliquée à attacher son âme à celle de Geoffroy, que bien certainement à eux deux ils n'en avaient plus qu'une, et qu'elle mourrait de sa mort.

Sa prière arriva enfin aux vagues promesses d'une vertu que les jeunes filles, candides comme elle, ne comprennent point encore, mais qu'elles aiment déjà, parce qu'on leur dit qu'elle apporte le calme. Ce fut avec les

yeux baissés par un secret sentiment de pudeur, quoiqu'elle fût seule, toute seule avec les chastes rayons de la lune, qu'elle promit à la vierge de vouer à sa protection tous les enfans qui lui viendraient, si elle voulait laisser vivre Geoffroy pour une union qui lui serait si douce; et elle continua ses saintes inspirations, en contemplant paisiblement ces ogives aigues, dont les lignes, se rencontrant au sommet dans une noble grâce, s'interrompent tout-à-coup et mystérieusement aux yeux, pour continuer à élever jusqu'aux pieds du Dieu invisible, sur leur invisible prolongement, les prières qu'a purifié le sanctuaire.

Comme elle était jolie ainsi, les bras en croix et ses deux mains blanches tranchant avec le noir de son corsage sur son sein agité par la crainte! Qu'elle était jolie avec son front levé sur la sainte image et les yeux adoucis comme ceux d'un suppliant d'amour!

L'homme le plus dénaturé, venu tout exprès pour la sacrifier, aurait-il pu porter la main à son poignard et clouer sur son sein cette si jolie main? oh! non: le poignard attendri se fût dérobé à ses mains homicides pour émousser sa pointe sur les dalles: le cœur de cet homme eût changé de mouvement et ses genoux se fussent prosternés sur le froid et dur pavé: ses mains se fussent croisées sur sa poitrine, et ses prières eussent été pleines de supplications, pour entrer en communication avec cet ange du trône de la vierge.

Un bruit léger se fit entendre et, sans crainte caractérisée dans un lieu si saint, mais par un mouvement involontaire elle tourna la tête en relevant son voile: Son impression changea tout-à-coup, et ses genoux se détachant du tapis par un brusque soubresaut, elle se trouva debout devant un homme qui se dressait dans l'obscurité. Elle demeura im-

mobile en pensant a Gitto, dont Agnès lui avait raconté la mystérieuse histoire, et peut-être en fut-elle plus effrayée que la sainte dame Radégonde; car un cri d'effroi accompagnait sa chute, lorsque l'inconnu la prit dans ses bras, pour la soutenir et s'efforcer de rappeler sa raison qui avait cédé aux cruelles émotions de ce jour.

L'inconnu ne pouvait, en effet, ètre pris pour l'aumônier du couvent; mais si rien n'annonçait qu'il fût un malfaiteur, cet être avait du moins été pour Blanche la création d'une malfaisante magie, et le saphir, que la lampe du sanctuaire faisait briller à sa toque, était incontestablement l'œil brûlant de Satan, qui s'était caché sous cette forme humaine.

Peu à peu sa raison devint obeissante à la douceur des paroles de l'inconnu qui la rappelaient et semblaient celle d'un personnage

de l'autre monde, ange ou démon déguisé. Après l'avoir transportée sur un siége, il s'était mis à genoux devant elle et la contemplait.

— Est-ce vous, Geoffroy, dit-elle, agitée par la crainte que ce ne fût lui qui revenait des parages de la mort pour lui dire un dernier adieu, et avant que sa raison encore troublée eût pu reconnaître la voix qui lui parlait.

— Non, non, dit l'inconnu... hélas! ce n'est pas lui....

Surprise, elle regarda avec attention, afin d'ajouter le témoignagne de ses yeux à celui de ses oreilles, et de savoir si elle ne s'était point trompée.

— Vous ne me reconnaissez donc pas?

— Oh! si, dit-elle d'une voix pleine de terreur : et c'est parce que je vous reconnais..... Oh! je méritais bien que, pour me

punir et me tourmenter, vous revinssiez ainsi de l'autre monde.

— Mais vous voyez bien que je suis un être réel et bien vivant : tenez, je prends votre main, est-ce que vous ne sentez pas la mienne ?

— Oh ! si, laissez-moi... laissez-moi...

En disant ces mots, elle se leva et trempa sa main tout entière dans le bénitier pour arroser l'inconnu : son imagination était de plus en plus troublée : tous les êtres du monde des esprits, tous les spectres de l'enfer, tous les morts s'agitaient autour d'elle, tandis qu'elle se tordait dans les bras qui l'avaient reprise pour qu'elle ne s'échappât pas.

— Vous ne voyez donc pas que je suis un être réel ? Geoffroy ne vous aurait-il pas dit que j'étais revenu?

— Oh ! oui, je vois bien que vous êtes revenu.... Laissez-moi... laissez-moi, s'écria-t-

elle en se signant pour conjurer l'esprit.

— Revenu, revenu de Saint-James-de-Beuvron.

— Oh! je sais maintenant que vous en étiez revenu; mais je vois bien que vous voici encore revenu du fond de la Vienne où le sire de Giac vous a fait jeter aujourd'hui.

— Comment! mais vous vous trompez.... Etes-vous bien sûre que ce soit moi qu'on y ait jeté?

A ces mots, Blanche, frappée d'une terreur plus voisine de son cœur et qui lui donna le courage de surmonter l'autre, se découvrit la figure et regarda fixement, en lui prenant la main, celui qui disait être Robert.

— Mais en effet, c'est bien messire Robert de Verduisant!.... Comment se fait-il qu'on vous ait vu jeter à la Vienne et que vous soyez ici!.. expliquez-moi ce mystère.

— Je me suis débarrassé de mes liens et je

me suis sauvé, reprit Robert sentant qu'il en avait déjà trop dit et voulant maintenant la tromper.

— Mais c'est impossible, messire : vous me frappez de terreur. Dites-moi la vérité : quelque triste qu'elle soit, elle ne peut être aussi déchirante que l'incertitude qui me tourmente.

— Eh bien ! ce n'était pas moi, dit Robert.

— C'était peut-être mon frère Guillaume.

— Il est libre maintenant.

— C'était donc Geoffroy, dit-elle avec l'accent du désespoir.

Elle fut prise de sanglots amers, et Robert voulut laisser ses larmes soulager sa douleur.

— Il est donc mort !... mort pendant que j'espérais encore ! pendant que je priais pour lui ! mort sous la main et la torture du mons-

tre de Giac !... Mon Dieu, sainte Vierge, donnez-moi la force de porter ce monde de douleurs.

— Giacomo m'a dit que l'infâme ministre l'avait fait jeter à l'eau après la plus horrible torture.

— Et ce n'était pas vous !...

— Oui : en effet ce devait être moi, car il avait tout fait pour moi : je devais prendre sa place ; il avait encouru vos rigueurs, en tenant ma place dans un combat sanglant aux pieds du château de Fromenteau ; il s'était compromis pour moi dans les affaires politiques ; il m'avait reçu lors de mon déguisement, au risque de la mort qui lui est arrivée.

— Pourquoi n'avez-vous pu le sauver comme vous ?

— Si je n'avais pas appris sa mort en même temps que sa captivité, vous l'auriez

ici et je serais à sa place. — La permission donnée à Giacomo de rester dans ma prison me faisait espére un traitement plus doux. Mais lorsqu'il me dit, qu'épiant chaque instant pour lui porter secours, il avait assisté à la torture de Geoffroy et l'avait vu jeter à l'eau, alors, renonçant à me purger de l'accusation de vol que l'on portait contre moi, je consentis à m'échapper.

— O messire, la mort de Geoffroy me jette dans une affreuse douleur; mais un autre regret vient m'assiéger encore : car je ne suis pas sans reproche. Oh! pardonnez-moi, vous surtout, messire Robert, pardonnez-moi davance.

— Eh! qu'aurais-je à vous pardonner? Si par hasard vous aviez fait le mal, ne serait-ce pas à votre insu.

—Oh ! vous ne me pardonnerez jamais. — Ce matin j'ai reçu une lettre de Geoffroy; né-

gligeant la retenue d'une jeune fille, j'ai pénétré dans son cachot, où le sire de Giac a surpris bientôt notre entrevue. Geoffroy a été ménacé de la torture, et moi, dans ma frayeur, croyant encore que vous étiez mort à l'attaque du convoi, j'ai dit que vous étiez seul coupable, et qu'il avait toujours résisté à vos criminels entraînements. — Oh ! n'est-ce pas que je suis indigne ! car je vous ai faussement accusé.

— Pauvre jeune fille ! pourriez-vous être coupable ! Et n'est-ce pas cet homme qui n'en est que plus infâme d'avoir abusé de votre faiblesse ? Oh ! votre âme a bien assez de douleurs. Qu'elle soit au moins à l'abri de celle-ci, car vous n'êtes pas coupable : vous n'avez pas besoin de pardon ; mais comme tous les autres, vous avez besoin maintenant d'une vengeance.

— Messire, nous sommes dans le lieu saint,

chez le Dieu des miséricordes. — Non, non, désormais je veux vivre au milieu de ces saintes religieuses pour y trouver la paix qu'un horrible assassinat vient de m'enlever. Je veux ensevelir sous leur sombre costume le cœur en deuil qu'il m'a laissé ; mais pardonnez-moi ! pardonnez-moi !...

En disant ces mots, sa tête charmante tomba sur l'épaule du jeune homme, et la source de ses sanglots vint à s'ouvrir encore.

— Mes enfants, dit derrière eux une voix austère : Que la paix du Seigneur soit avec vous !

Ils se retournèrent subitement, et Blanche reconnut dans un vieillard, qui s'approchait lentement, le révérend père Lazare, chassé de Fromenteau.

— Votre bénédiction, mon père, dit Blanche, pour nous reposer de toutes les fatigues du cœur.

Et le vieillard, dans toute la majesté de son caractère, laissa tomber sur eux les paroles sacrées.

— Je souhaite, dit Blanche à Robert, que cette bénédiction tombe en fertile rosée sur tous vos désirs : je ne me lasserai point de prier Dieu pour qu'il en soit ainsi. — Pour moi, j'ai déjà pris le voile, ajouta-t-elle avec un profond soupir, en laissant retomber sur elle le long voile noir qu'elle avait relevé sur sa tête.

— Mais arrêtez un instant, ma fille, je vous ai entendu gémir, et je crains que vous ne preniez une si solennelle résolution sans conseils : tenez, voici un livre qui pourra vous en donner ; c'est un remède que je crois bon pour tous les maux.

Blanche prit avec respect l'*Imitation de Jésus-Christ*, ce baume céleste que l'esprit divin venait de charger un homme vénérable de remettre à nos douleurs.

— Prenez ma fille, dit-il encore d'une voix brisée par les austérités, le travail et l'infortune : prenez ce livre inspiré par l'esprit saint; sa couverture n'est point de velours, mais ce qu'il renferme est doux au cœur ; elle n'est point non plus de cèdre odorant et sculpté, mais on y respire le parfum de la vertu ; son fermoir n'est poit d'or ciselé, mais il est scellé du sceau de la sagesse éternelle : il n'est point orné de vives enluminures pour distraire l'esprit, mais il a tout ce qu'il faut pour le toucher, l'éclairer et le consoler. Prenez, prenez, ma fille, et abreuvez-vous à cette céleste coupe : c'est bien un homme qui l'a faite et ciselée, mais c'est une main divine qui y a versé la précieuse liqueur.

Le vieillard s'agenouilla devant la blanche statue de la Vierge, et après avoir jeté sur Robert un regard de paternelle sollicitude, il lui recommanda de ne point sortir de l'église,

puisqu'il s'y était réfugié pour attendre le connétable, comme dans un lieu d'asile que les fureurs du sire de Giac épargneraient peut-être plus que la maison respectée d'Alain Chartier.

La malheureuse Blanche sortit par une porte qui ouvrait sur un jardin où elle espérait adoucir la vive irritation de ses douleurs, sans penser à les oublier jamais. C'était l'heure et l'instant où Agnès était sortie pour calmer aussi les siennes sous les arbres du bois où l'ombre et la fraîcheur étaient ses seuls consolateurs : mais Blanche avait encore le parfum des fleurs, religieusement cultivées pour l'autel de la vierge, et les murmures de la rivière qui répondaient si bien à ceux de son pauvre cœur. Tous les évènements de sa simple vie s'étaient accumulés dans un seul jour : ce jour, elle y était encore, et une lueur d'espoir devait venir adoucir un instant leurs sombres présages.

En se promenant rêveuse par les sentiers verts et fleuris, elle commençait déjà l'habitude de la vie que sa douleur inconsolable venait de choisir et se sentait soulagée par la prise d'une résolution qui l'affranchissait désormais de tous les embarras de la vie du monde, pesant si lourdement sur elle, lorsqu'un gémissement faible et plaintif vint frapper son oreille.

— Tout ne gémit-il pas dans la nature, se dit-elle : c'est peut-être la rivière qui lutte contre la pente ; le vent qui s'irrite contre l'obstacle ; la terre qui se plaint d'une desséchante chaleur ; le roseau que tyrannise cette brise qui fait tant de bien à mon front.

En disant ces mots, elle offrait au souffle raffraîchissant son front brûlé par le feu des émotions du jour. Le gémissement devint plus pénétrant et son cœur sembla l'avoir reçu plus profondément.

— Peut-être, se dit-elle encore, est-ce quelque cœur brisé comme le mien, dont les fragments malades cherchent par un effort à se rapprocher pour se cicatriser. — Puisque je ne suis point heureuse, moi ! qui donc pourra l'être dans ce monde ? cette douce solitude me fait tant de bien que je ne veux pas troubler celle des autres souffrances. — Que la senteur de ces vignes repose mon cerveau ! — Pauvre Geoffroy ! il me semble que c'eût été un bien doux bonheur de voguer avec toi sur ce calme courant, aspirant ces suaves émanations de la vigne en fleur ; aspirant la brise rafraîchie par les humides baisers de l'onde ; aspirant tout ; le calme, l'amour, le bonheur enfin que je n'ai jamais si bien conçu et tant aimé que depuis qu'il m'a fui pour toujours.

Le gémissement se fit plus tendre et plus doux.

— Geoffroy m'aurait-il entendu ! se dit-

elle en sentant son calme se troubler. Mon Dieu ! c'est peut-être son esprit, à qui vous permettez de venir se mêler à tout ce qui voudrait me consoler ce soir : à ce livre divin dont je me sens aise, rien qu'en le pressant sur mon cœur ; à la lueur caressante de la lune, à la brise qui soupire et se plaint comme moi. — Geoffroy, si c'était ton esprit, reviens, reviens souvent, car je t'aime autant et plus mort que vivant.

Le gémissement éclata aigu et déchirant.

— Oh ! non, se dit Blanche effrayée, ce ne peut être un esprit... ce n'est ni le roseau ni la brise... la Vienne vient de Chinon, et nous sommes près de Chinon... Mon Dieu ! qu'elle douce et horrible pensée, ajouta-elle en courant vers la rive ! si c'était lui, si c'était Geoffroy que l'onde compatissante aurait épargné !

En disant ces mots, elle arriva sur le bord, et les gémissemens plaintifs la saisirent de

joie ; car la finesse de l'ouïe que nous donne l'amour lui fit distinguer, dans ces plaintes lamentables, quelque chose d'une voix qui faisait toujours battre son cœur. Elle s'était approchée, et ses yeux virent un homme, à moitié dans l'eau, au milieu d'un lit de ces larges feuilles de nympheas et de leurs magnifiques corolles.

— C'est vous, Geoffroy?

— Vous, Blanche? — Dieu ne pouvait permettre que la mort vint me prendre avant que je vous visse encore.

— Non, Geoffroy, vous ne mourrez pas! — Je vais appeler.

— Peu de bruit, Blanche ; car si je puis vivre encore, il faut me dérober aux recherches de mon bourreau.

— Oh ! n'ayez pas peur, Dieu veut votre conservation ; car il nous a envoyé des amis pour vous secourir.

Elle se précipita vers l'église pour les appeler, et ils arrivèrent bientôt guidés par les gémissemens qu'arrachait la douleur.

— Geoffroy, qui donc t'a sauvé ainsi? dit Robert.

— Je ne sais, reprit-il d'une voix douloureuse.

— Je suis ici depuis une heure, dit Blanche, et je vous entendais pourtant souffrir !

— Oh ! c'est vous, Blanche, c'est votre influence, c'est parce que vous approchiez de moi. Eh ! n'êtes-vous pas ma vie? La vie m'est revenue avec vous; mais je ne sais comment je suis ici après tant d'horribles tortures.

— Par la volonté de la providence qu'il faut remercier, dit le vénérable Lazare.

— O mon père, dit Blanche, vous m'avez déjà donné une bénédiction, je vous en demande une autre; mais cette fois une seule pour deux.

— Une seule pour deux, reprit Geoffroy, et messire Robert de Verduisant, notre ami, sera aussi témoin de notre union.

Le vénérable Lazare leva au ciel son front chargé de sagesse, et quand il le baissa sur la terre en faisant le signe de la croix sur les deux amans :

— Que Dieu vous bénisse ensemble ; car vous êtes unis par sa volonté sainte.

XI.

Robert de Verduisant était, dans des conjonctures aussi périlleuses que celles où se trouvait le sire de Giac, une trop précieuse capture, pour qu'il le fit tuer aussitôt. Il était de la sagesse de ne négliger aucune lumière :

Robert, venu en qualité d'éclaireur et d'agent secret du connétable, avait été choisi par le ministre, comme un flambeau qu'il fallait allumer sur les ténèbres de la conjuration dont il était menacé, et la torture, en dernier lieu, devait, dans sa pensée, réussir infailliblement; mais il n'avait point encore employé ce moyen extrême, parce que, pour arriver à son but, il fallait tout essayer, jusqu'aux perfidies de la douceur.

Lorsque le roi le fit mander pour lui ordonner de mettre le prisonnier en liberté, il fut d'abord étourdi de tant de fermeté, et ne trouva pas de meilleur moyen, pour repousser ce coup terrible, que de dire qu'il était déjà mort, ce qu'il pourrait ensuite prouver en faisant passer pour celui de Robert le supplice de Geoffroy de Mailly, que l'on connaissait à la vérité déjà, mais sans savoir que ce fût précisément lui; d'ailleurs, dans une telle

boucherie, pourrait-on s'y reconnaître plus tard?

En sortant de chez le roi, il était donc aussitôt venu à la prison pour faire exécuter Robert; mais il était arrivé trop tard; car Robert avait disparu, et lorsqu'un aide-geôlier de Landry-Dubourg, qui se trouvait sorti, lui ouvrit le cachot, il ne trouva plus à sa place que le valet Giacomo lié et baillonné, immobile auprès d'un poignard dégaîné.

La rage et la fureur écumèrent sur la bouche de Giac.

— Qu'on me délie ce chien d'Italien, dit-il en donnant à Giacomo un cruel coup de pied.

Et quand il fut délié :

— Chien que tu es, comment t'es-tu donc laissé lier comme un mouton! tu mériterais bien d'être envoyé à la boucherie.

Le perfide Giacomo commença son humble

justification en lui montrant le poignard, et au bout de dix minutes il était rentré dans les bonnes grâces du ministre, en lui cachant la vérité, qui eût été trop fatale pour lui.

Voici comment, en effet, les choses s'étaient passées.

Nous avons vu que Tancarville, au moment d'être pris, furieux de sa défaite à la passe d'armes, s'était enfin décidé, en voyant échouer la coujuration, à dénoncer à Giac la présence à Chinon de Robert de Verduisant. Le ministre avait alors songé à user des offres de Giacomo, qui lui promit de le conduire chez Vivonne : mais le valet, qui voulait infliger à Robert, avant de le faire mourir, une torture morale, l'avait au contraire conduit chez Alain Chartier comme dans un refuge contre une mort certaine. Cependant, n'ayant pu prévenir cette arrestation de son maître et prévoyant que le sire de Giac n'était

point homme à lui laisser la vie, il avait employé tous ses efforts pour le décider à s'échapper ; mais Robert l'avait remercié de sa fidélité en refusant constamment, de peur de compromettre la tête du geôlier Landry, qui lui avait offert ses services en reconnaissance de sa vie deux fois sauvée à l'attaque du convoi.

Cependant voyant Mailly déjà mort et craignant de plus en plus que le sire de Giac ne fît aussitôt tuer Robert, Giacomo ayant renouvelé ses instances, l'avait enfin déterminé à la fuite.

Giacomo, après avoir laissé Robert dans la prison, se trouva bientôt en présence du noble Serpent du désert.

— Que veux-tu encore de moi? dit l'Arabe, indolemment couché sur sa peau de lion.

— Tu sais que ta houri fantastique t'a mis à ma disposition, pour exécuter nos projets,

et t'a fait jurer de suivre tous mes ordres.

— Je le sais, je l'ai juré, dit-il d'un ton de noble résignation. — Parle! mais *Dieu ne mène jamais à bonne fin les machinations des traîtres.*

— Tiens, voici 2,000 écus sur les 5,000 qui me viennent de l'enlèvement du convoi. C'est noblement employer un argent si noblement gagné, n'est-ce pas?

— Je ne sais!... va donc, homme sans foi.

— Eh bien! on va te livrer un homme: je le confie à ta garde sacrée. Tu le conduiras au château de l'Ile-Bouchard sur la Vienne, et après l'y avoir fait entrer, tu donneras cette somme à l'homme qui en est le gardien, en lui recommandant, avec le secret le plus inviolable, de le renfermer dans le cachot sous prétexte de sécurité.

— Giacomo! Giacomo! s'écria l'Arabe avec

un regard profond et indigné, *ta demeure sera le feu*, comme celle du pervers.

— Noble Serpent du désert, n'as-tu pas juré à Rosalba de m'obéir en tout?

— Va-t'en, dit l'Arabe d'un ton de résignation furieuse.

Et un instant après, il se trouvait avec le noble Simoun au lieu du rendez-vous.

Giacomo revenu à la prison, les fers de Robert tombèrent aussitôt sous la clé dévouée du geôlier qui s'enfuit pour se soustraire à la fureur du sire de Giac. Mais Giacomo voulut au contraire la braver, parce qu'il savait que ses propres habitudes d'espion et de bravo, appréciées par le ministre, devaient lui servir à se maintenir : ce que demandaient ses projets, pour tenir Robert plus longtemps éloigné de la cour, peut-être le faire passer pour mort, en effet, et donner ainsi à Agnès le temps de succomber au roi.

Pour arriver là, et profiter de l'évasion sans perdre son crédit, il dit à Robert que, parce qu'il avait surpris des conversations qui se tenaient autour de lui, il savait qu'il était d'une conjuration contre le sire de Giac, et lui fit observer qu'en restant auprès du ministre dont il avait gagné la confiance, il pourrait sans doute le servir plus utilement qu'en le suivant dans sa fuite. Robert ayant adopté ces conseils, ses fers furent attachés à Giacomo, auquel on mit un baillon comme pour étouffer ses cris, et l'on jeta près de lui son poignard, comme signe de la violence qu'il avait dû subir.

Robert, attendri par une fidélité si dévouée, arriva bientôt auprès du noble Serpent du désert et partit avec lui. Une course rapide les emportait en dévorant l'espace. Le léger Simoun s'avançait le premier au milieu des bruyères de la lande qu'ils avaient atteinte,

et l'Arabe, tristement penché sur sa noire crinière, rêvait amoureusement de la belle Rosalba.

Tout-à-coup ils aperçurent une lance qui courait au milieu des hautes bruyères ; mais avant d'avoir pu reculer, Robert se trouva rassuré par la voix de Vivonne.

— Robert, nous vous avions cru mort, et vous voici encore ! Dieu soit loué ! Mais où allez vous ainsi ?

— A l'Ile-Bouchard.

— A l'Ile-Bouchard !... Robert ! vous ne savez pas que le château appartient à Catherine de Giac. Et ne craignez-vous point quelque trahison ?

— Comment ! Mais on ne m'aurait pas ainsi transporté d'une prison dans une autre, et d'ailleurs c'est mon fidèle Giacomo qui m'y envoie, après m'avoir fait échapper.

— Giacomo ! dit Vivonne, en fronçant le

sourcil sous l'effort qu'il fit pour retenir un terrible secret prêt à s'échapper : Giacomo ! mais ne craignez-vous pas qu'il vous trahisse?

— Il m'est dévoué !

— En tout cas, je vous suis aussi dévoué ! suivez-moi, Robert, ou vous êtes peut-être perdu.

— Messire, dit l'Arabe dont le flegme commençait à s'impatienter, le temps est précieux, et la mort viendra peut-être bientôt nous dire que nous avons trop attendu.

Robert flottait indécis entre l'invitation d'un ami dévoué et la confiance que lui inspirait la fidélité sacrée d'un Arabe.

— Robert, partez pour le moustrier de Sainte-Brigitte où personne ne vous supposera caché. — Vous hésitez ! vous savez bien qu'il ne s'agit pas de vous seulement, mais peut-être du salut de la France.

— Vivonne, vous m'avez vaincu.

— Je me charge d'arrêter l'Arabe, dit Vivonne en agitant sa lance.

— Adieu, dit Robert en se perdant dans les bruyères.

Le noble serpent du désert s'élança à sa poursuite: mais la hauteur des bruyères interceptait sa vue, et leur flexibilité, pliée par son passage, se relevait pour l'effacer aussitôt qu'il était passé, comme les flots de la mer derrière le peuple de Dieu. Toute trace avait fui ses yeux, tandis que sa lance, qui s'élevait au-dessus des bruyères, guidait l'ardente poursuite de Vivonne, qui s'était jeté sur ses pas, pour l'arrêter.

Enfin, pendant que Robert gagnait du terrain, ils parvinrent à se rencontrer : ce fut un noble combat; car Vivonne, connaissant le caractère élevé de son adversaire, et sentant toute l'inégalité d'un combat où il était seul armé de pied en cap, ne s'appliquait qu'à pa-

rer les coups de l'Arabe dont la lance se rompit enfin sur sa cuirasse.

Vivonne, la hache à la main, fondit sur lui, et le prit vivement par le bras droit, avant qu'il eut pu tirer son épée. Pour la saisir de la main gauche, l'Arabe abandonna ses rênes, et le fidèle coursier se déroba sous lui, trop rudement piqué par l'éperon du cavalier chancelant sous les efforts de Vivonne pour le désarçonner.

Le noble Simoun demeura sur le lieu du combat, mais le chevalier tenant toujours l'Arabe suspendu, l'emportait à travers la lande et quand il le jugea assez éloigné de son fidèle coursier, pour ne pouvoir le retrouver à temps et continuer sa poursuite, il le laissa doucement choir sur la bruyère et s'éloigna rapidement.

— Rosalba! Rosalba! s'écria l'Arabe, l'amour pourra-t-il bien m'inspirer assez de ré-

signation pour tant d'humiliation, mais *c'est la sagesse de la vie que de supporter avec patience et de pardonner.*

Le soir il prenait Rosalba sur le banc du parc de Fromenteau, et pour la soutenir sur son coursier, il la serrait dans ses bras avec la permission de la nécessité.

Le soir même, au couvent, Robert annonçait à Blanche de Flavy l'horrible supplice de Geoffroy de Mailly, qu'un instant après le flot gémissant leur apportait mourant.

Le rapprochement d'Agnès, en qualité de fille d'honneur de la reine, n'avait pu vaincre les doutes cruels qu'avait mis, à l'égard de Robert et des Sorel, dans l'esprit du roi, l'accusation du sire de Giac. Malgré cet éloignement moral qui semblait exister entre la jeune fille et le royal amant, le ministre craignant toujours que la découverte de la vérité n'amenât leur réconciliation, parvint enfin à per-

suader au roi d'envoyer à Poitiers la reine que elle devait suivre, et sous le prétexte qu'ainsi, librés de leur mouvement, et avec leur petite armée, ils se retireraient plus facilement sur Bourges, devant le connétable, qui après avoir pris la Flèche, s'avançait sur eux en demandant son renvoi.

La retraite eut donc lieu ; mais retardée par l'irrésolution du roi, flottant toujours entre les conseils de Giac et ceux des fidèles demeurés à la cour, tandis que le connétable gagnait du terrain. — Enfin arrivé à Issoudun, le ministre sembla l'emporter : dans une entrevue avec la Trémouille, en présence du roi, pour le procès des sires de Liniers et de Culan, il eut encore avec ce seigneur une altercation violente qui finit par un nouvel ordre du roi à Georges de la Trémouille de s'éloigner de la cour, et aussitôt il fut décidé que dès le

lendemain on marcherait sur Bourges pour s'y défendre à outrance.

Cette querelle fut fatale à celui qu'elle semblait au contrare protéger. La Trémouille et le connétable, qui avait atteint la cour, sentirent qu'il n'y avait plus à reculer, et la nuit servit à couvrir les intrigues de la conjuration dont l'explosion menaçait le premier ministre.

L'heure du départ pour Bourges approchait : le sire de Giac était encore au lit et la dame Catherine, sa femme, reposait à ses côtés.

— Enfin, Catherine, nous triomphons de la cour, du roi et du connétable, et dans peu de jours je vais être le seigneur le plus puissant qui soit en France.

— Et pour cela vous allez répandre bien du sang, Gaston.

— Ma belle Catherine, j'ai profité de tes leçons...

— O Gaston ! ne rappelle pas ces funèbres souvenirs : le repentir s'est emparé de mon cœur, et si je ne vous aimais autant, le couvent recevrait déjà l'expiation de mes forfaits.

— Catherine, ce serait dommage ; mais attends un peu plus tard, car je pourrais avoir besoin de ta blanche main pour m'aider à frapper.

— Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne vous aurais pas aidé pour messire Geoffroy de Mailly.

— Oh ! ma vengeance était trop robuste pour avoir besoin de secours. La première accusation me venait de lui ! mais il est mort !

— On dit que cette jolie Blanche de Flavy s'est faite religieuse. Gaston, vous êtes en vérité d'une barbarie sans égale : troubler des amours si touchantes !

— Et messire de Verduisant vous inspire un égal intérêt, Catherine?

— Sans doute, dit-elle l'œil en feu, mais d'une autre façon. Vous ne voyez donc pas que son éloignement va faire succomber au roi Agnès qui nous perdra. — Vous avez égaré votre raison, vous dis-je, messire Gaston, et vouloir frapper le sire Robert de Verduisant, était la résolution la plus impolitique que vous pussiez jamais prendre.

— Vous avez raison, Notre-Dame-de-bon-Conseil, et il faudra que la belle Agnès Sorel, qui vous offusque tant, soit le prix de mon rapprochement avec messire de Verduisant.

— En vérité, vous ferez bien : c'est un si beau et si noble chevalier, d'ailleurs.

— Et puis, c'est comme l'amour, il t'intéresse. Je t'ai vu le regarder souvent avec des yeux fort acharnés.

— Vous savez, messire de Giac, que l'espionnage de mon regard vous a souvent donné d'excellents conseils.

— C'est vrai, dit Giac; car ta précieuse coopération m'a porté au faîte de la prospérité. Mais je ne sais! Quelque chose de triste pèse sur moi, et il me semble qu'un grand danger me menace.

— Allons, Gaston, je vous ai dit souvent que votre magie, astrologie, sorcellerie, vous nuirait un jour en ébranlant vos résolutions: Allons, un peu de fermeté!

— Sois-en sûre, Catherine, je n'en manquerai pas: mais hier au soir, en consultant les astres, j'ai voulu regarder le pied de la truie, qui influe sur le bras gauche; et que je ne manque jamais d'observer avant de me coucher: je n'ai pu y parvenir.

— C'est pourquoi je vous ai attendu si longtemps, en comptant amèrement les grains qui tombaient de ce sablier que j'ai tourné deux fois.

— Je n'ai pu parvenir à le voir, dit Giac

avec un air rêveur!... Il y a bien longtemps que cela ne m'était arrivé. Un nuage opaque, presque le seul qui fit tache au ciel, le couvrait obstinément... C'est un présage fâcheux.

— Je ne vous conçois pas, Gaston : vous vous occupez de pareilles bagatelles, dit-elle pour le distraire, et vous n'avez pas pensé à punir Alonzo d'avoir frappé hier mon perroquet favori.

— J'y ai pensé, Catherine.

— Si je n'étais arrivée, il allait l'étrangler!.. Le maudit fou est d'une jalousie vraiment insupportable... je gage que vous ne l'avez pas fait fustiger.

— Je l'ai fait, Catherine, reprit Giac d'un ton rêveur.

— Mais pourquoi cette tristesse vous prend, elle ainsi? Gaston, venez l'oublier dans mes bras.

Alors en se livrant aux amours de la plus

belle et la plus séduisante femme de son temps, il boit entre ses bras une ivresse oublieuse.

Quel est ce bruit ! dit-il tout-à-coup dans ce moment où la vie réfugiée dans les sens les rend plus délicats et plus impressibles.

— Quel est ce bruit? répéta-t-il en se levant sur son séant.

— Eh! Qu'importe, dit perfidement Catherine! Venez, Gaston : qu'avons nous, de commun avec les bruits de la terre? Du ciel devrions-nous les entendre !

Il se laissa retomber dans la douceur de ses caresses, et son attention, bercée par des bras si blancs, s'endormit dans livresse du plasir.

Mais le réveil fut terrible. Epouvanté, il se précipita sur son épée qu'il ne retrouva plus. Il voulut saisir son poignard sous son chevet; mais, en regardant autour de lui, il le vit briller dans la main délicate de Catherine, réfugiée dans les bras de Georges de la Tré-

mouille, qu'elle avait choisi depuis longtemps pour lui succéder.

Entouré des sires de Tonnerre, de Nadillac et d'Estandard de Mailly qu'il arrêtait dans la crainte des effets de leur vengeance, le connétable se tenait derrière et détournait ses chastes regards de la toilette un peu troublée de la belle Catherine, tandis qu'Alonzo qui les avait tous introduit, poursuivait les caprices de sa puérile jalousie, en coupant avec sa petite épée la tête du malheureux perroquet, et s'écriait :

— Ah! messire de Giac! vous aviez cru que le fou ne saurait que vous faire rire; le perroquet et le hibou vous ont tué!

Mais le sire de Giac, furieux de la trahison, s'était précipité sur lui, et après lui avoir arraché sa petite épée, l'avait jeté d'un coup de poing au milieu des conjurés contre lesquels il se mettait en défense.

— Tu n'as qu'une vie, s'écria le viel Estendard de Mailly pour payer celle de mon fils !

— Et celle de Jeanne ma sœur, dit Nadillac !

— Et l'honneur de ma sœur, dit Guillaume de Flavy !

— Et le mien, s'écria Robert de Verduisant !

— Et celui de la France surtout, s'écria le connétable, d'une voix terrible et indignée !

— Ah ! messire de Giac, dit effrontément Catherine tandis que le comte de Tancarville, muet de dépit et de honte, la regardait avec jalousie dans les bras de la Trémouille qui détruisait ainsi toutes les espérances d'ambition que sa grande fortune lui avait inspirées. Ah ! messire de Giac, mon mari, il faut avouer que vous avez reçu là un cruel coup du pied de la Truie.

— Conduit par votre main, qui n'avait pas besoin de cela pour être trop souillée.

— Allons, messire de Giac, dit Jean Sorel en s'avançant, rendez-moi cette espèce de brochette que vous tenez héroiquement à la main.

— Tiens, la voici dit Giac, en lui enfonçant violemment dans le cœur l'épée d'Alonzo.

Jean Sorel roula, renversé sur le lit, où il expira sur-le-champ.

— Bien, se dit en lui même Giacomo qui portait le flambeau, cette arrestation si contraire à mes projets m'aura au moins servi à quelque chose. — Voici le père mort! ajouta-t-il, ignorant qu'ils avaient toujours marché au même but.

— Liez-le, dit le connétable quand on l'eut pris, et conduisez-le dans le cachot en attendant qu'on exécute la sentence.

— Je n'ai pas encore été jugé, dit Giac avec fureur.

— Il ne voit pas qu'il est déjà condamné, dit Alonzo en ricanant.

L'on emporta le mort et le vif de la même manière, en les tenant par les pieds et par la tête, et lorsque le premier ministre, porté par les valets du bourreau, vêtus en jaune, passa devant le gibet et la roue, le peuple cria :

— Noël ! Noël.

XII.

Pendant que le roi, resistait, irrité d'une si audacieuse violence, et, après avoir nommé premier ministre le sire Lecamus de Beaulieu, regagnait promptement Poitiers pour s'y défendre plus sûrement, le connétable em-

menait le malheureux Giac de Bourges à Dun-le-Roi, pour lui faire subir son jugement, et sans doute l'exécuter ensuite.

La salle, où se trouvaient réunis les juges, était décorée avec tout le luxe de la terreur et de la cruauté. Les murailles, tendues de drap noir, parsemé de larmes blanches et de crânes sur des os en croix, représentaient aussi les tragiques images des instruments de supplice, se détachant en blanc d'une façon fastastique. Si quelque chose pouvait être plus funèbre encore, c'était bien le cercueil, tristement placé dans un coin de la salle, trophée de la mort auquel rien ne manquait, car douze cierges allumés répandaient autour une lueur blafarde, et les graves et sévères chants des morts allaient être remplacés par les cris déchirants et désespérés de l'agonisant que ferait la torture.

Autour d'une table, couverte d'un drap,

aussi aux armes de la mort, se tenaient quatre juges attendant le comte Arthus de Richemont, connétable de France, qui arriva bientôt avec sa suite, et s'assit au milieu d'eux pour prendre la présidence.

— Thévenin, dit-il, tu vas t'asseoir derrière moi avec Alonzo, pour de temps à autre distraire mon esprit de ce triste spectacle, en me faisant un peu rire.

Thévenin vint se percher sur un tabouret où son ventre, d'une grosseur démesurée pour sa taille de nain, le faisait ressembler à un gros broc de terre cuite dont ses bras arrondis par la pose des poings sur les hanches, auraient figuré les anses ; car, du reste, ses jambes étaient si courtes qu'on les voyait à peine. C'était un contraste bizarre avec Alonzo dont la longue taille, appuyée sur l'autre tabouret, figurait assez bien un de ces maigres lézards qui grimpent le long des murs, mais dans l'es-

pèce desquels il eût été un géant démesuré. Ce constraste et la personne elle-même de Thévenin eussent donc été assez pour exciter le fou rire, si le connétable, avec une bizarrerie que l'on expliquait du reste par sa haute piété, ne lui eût donné un costume d'une originalité funèbre. Son vêtement, hermétiquement collant, laissait croire à la nudité sous sa couleur de chair; mais pour avoir toujours présente, comme les plus fervents chrétiens, l'image de la mort qui ne craint pas de toucher à l'improviste de son doigt desséchant ce qu'il y a de plus frais, de plus riant et de plus joyeux, les figures que le saint connétable y avait fait tracer confusément, représentaient tous les genres dinsectes, vers et scarabées qui peuvent s'occuper à disséquer un cadavre sans sépulture.

— Monseigneur, vous mariez donc ce pauvre sire de Giac avec la dame Torture?

— Monseigneur sera le prêtre qui les bénira, et voici déjà le lit nuptial, dit Alonzo avec un rire cruel, en montrant le matelas de cuir rouge où l'on devait étendre le patient.

— Il aura là une vierge à peu près de la force de la belle Catherine.

Le connétable se prit à rire aux éclats, tandis que la Trémouille le regardait d'un air irrité.

— Vois donc, Alonzo, comme la flamme du fourneau fait sur la tenture trembler ces os de morts.

— Tu verras qu'elle fera bien mieux trembler les os du vivant.

En ce moment, le sire de Giac entra, conduit par l'huissier qui le présenta à la table où, selon l'usage, il offrit à chacun de ses juges une rose blanche, symbole de l'innocence qu'il prétendait avoir encore. Enfin, au

milieu des quatre valets du bourreau, vêtus en jaune, il s'approcha lentement du matelas où il se laissa tomber dans l'attitude du découragement, à la vue de cet épouvantable arsenal de la barbarie qu'on appelait justice. Sa tête tomba lourdement sur sa poitrine oppressée.

— Vois donc, dit Alonzo, sa tête est trop lourde pour son corps : on va y mettre ordre, j'espère,

Robert de Verduisant regarda avec un air de profond mépris ces deux fous, êtres pour lesquels il était convenu que rien ne resterait sacré.

— Messire de Giac, nous sommes présidés par la sainte image de Jésus-Christ, devant laquelle aucun homme ne doit rendre faux témoignage, dit le connétable en soulevant son chaperon : vous êtes accusé de haute trahison et de meurtres privés... Dites-nous la vérité.

— Je n'ai rien à dire, sinon que j'ai servi le roi, comme un bon et loyal sujet.

— C'est incroyable, dit Robert, l'innocent et le coupable ont toujours le même langage,

— Avant la torture, dit le sire de Boussac.

— Et le plus souvent, pendant la torture, dit Thévenin.

— Ce qui prouve incontestablement l'excellence de l'institution, ajouta Alonzo.

— Dites nous quelles étaient vos intelligences avec les ennemis de la France, reprit le connétable.

— Je n'en avais point.

— Vous mentez. — On sait que vous vous êtes abouché avec sir Fascot, à une heure et dans un lieu qui prouvent que vous ne vouliez pas être vus. Qu'avez-vous à dire?... Rien.... Alons, Alonzo viens nous dire ce que tu sais.

— Monseigneur, le soir même de la passe d'armes, messire de Giac m'avait envoyé près de sir Fascot, pour lui dire de l'attendre dans le coin de l'ossuaire sur le carrefour du Charnier où nous nous rendîmes ensemble. Nous attendions sans impatience, en écoutant la confession à la sainte Pélagie de la dame Gudule à qui sir Fascot avait déjà parlé, lorsque nous entendîmes arriver le sire de Giac lui-même. Pour chasser la pénitente, nous fûmes donc obligés de faire un grand bruit en la poursuivant jusqu'au bout du carrefour, après quoi je laissai sir Fascot seul avec mon maître.

— Bien! — Giacomo, approchez.

— Monsignore, ce que dit Alonzo doit être la vérité : le soir même, le sire de Giac, ayant appris l'existence de messire Robert et m'ayant demandé de l'aider dans cette capture, je lui promis de le conduire chez messire de Vi-

vonne pour le faire prendre plus facilement : mais c'était pour l'induire en erreur, et messire Robert sait bien que je l'ai au contraire conduit dans la maison de maître Alain Chartier que tout le monde considère comme un lieu d'asile inviolable. De plus, pour entrer plus avant dans sa confiance, je lui avais promis de l'accompagner dans une entrevue qu'il devait avoir le soir : en effet, après avoir pris mon maître et m'avoir fait ròder aux environs du carrefour du Charnier, il vint me reprendre avec Alonzo.

Dame Gudule fut appelée à son tour.

— Respectable dame, dit le connétable en baissant ses chastes yeux devant le regard enflammé du témoin, dites-nous si maître Alonzo vient de dire la vérité sur ce qui vous concerne.

— C'est épouvantable, dit-elle en éclatant avec sa grosse voix de colère : c'est horrible

d'accuser ainsi une honnête femme qui a soin de ne jamais sortir la nuit et même une heure avant : moi, sortir la nuit comme une coureuse ! moi, parler à des hommes !

— Comme Thévenin : je crois bien dit Alonzo.

— Ni comme vous.

— Mais à messire Geoffroy de Mailly !

— Taisez-vous : vous êtes un monstre. — Moi, causer dans la rue avec des hommes ! c'est horrible ! et me traîner à cent lieues de mon pauvre mari et devant un tribunal ! oh ! ma réputation est perdue !

— Il faut, dit Thévenin, vous ensevelir avec Pélagie.

— Et vous aurez le temps de lui faire vos confessions.

— Trève à ce dialogue, reprit le connétable : retirez-vous, dame Gudule.

— Et calmez vos sens et votre vertu.

— Tais-toi. — Venez ici, Simon le fossoyeur, pour nous dire lequel des deux a menti.

Le sire de Giac trembla en prenant cet homme pour un mauvais présage, et il lui sembla que le fossoyeur venait avertir que sa tombe était déjà prête.

— Dame Gudule a tort de faire la fière, dit Simon, en se rengorgeant, comme pour dire qu'il en valait bien un autre, et je ne serais pas en peine de lui raconter ses petits péchés pour lui prouver ce qu'elle vient de nier tout-à-l'heure. — J'étais, par hasard, dans l'Ossuaire, continua dévotement Simon, pour y faire ma prière du soir, lorsque j'entendis quelque chose se frotter contre la porte et bientôt je vis deux hommes se mettre à poursuivre cette pauvre dame Gudule, qui se sauva d'autant plus facilement qu'elle était déjà en très grande discorde avec la sainte Pélagie.

Bientôt ces deux hommes revinrent dans le coin de l'Ossuaire, et j'entendis une voix que je viens de reconnaître dans celle de messire de Giac, qui disait qu'il voulait faire mourir messire Robert de Verduisant, pour se disculper, à l'aide de la torture ; et en promettant à l'autre que son maître serait content de lui, il lui demandait, pour faire diversion, d'envoyer assiéger Montargis.

— Tout ceci est un tissu de mensonges, dit Giac.

— Tourmenteur, apportez les bottines de fer.

Les pieds furent enclavés et les bottines serrées.

— Prenez garde, dit Thévenin, vous allez lui faire pousser des cors, des durillons, des oignons.

— Infâmes créatures, voulez-vous vous taire?... dit Robert.

— Laissez les dire, fit Giac, d'une voix douloureusement contractée, ce ne sont pas eux qui s'amusent le plus ici.

— Monseigneur, continua Thévenin, vous ne pensez pas que vous lui donnez des bottes trop étroites pour faire le voyage de l'éternité.

— Eh bien! dit Alonzo, s'il ne peut pas marcher, que le diable l'emporte.

Dans ce moment le malheureux patient poussa un cri de détresse en annonçant qu'il allait parler.

— J'avais promis à sir Fascot d'amortir toute énergie chez le roi et toute action dans le gouvernement.

— Et vous n'aviez pas d'intelligences avec la reine Isabeau, dit La Trémouille?

— Silence à tous, reprit le connétable, le roi ne voudrait pas sans doute qu'on accusât sa mère... — Gaston de Giac, vous de-

vez savoir quelque chose sur les plans des Anglais.—Vous ne voulez rien dire !... Tourmentez.

La torture dut être affreuse ; car on entendit parmi ses cris horribles, le bruit de ses os qui craquaient sourdement.

— Vous ne voulez rien dire ?

— Je ne sais rien : demandez-moi ce que vous voudrez, et je répondrai oui.... Dites-le vite.... demandez-moi quelque chose....

— Parlez-nous du siège de Montargis ; que fait maintenant l'Anglais ?

— Eh bien ! oui, c'est moi qui l'ai conseillé pour diviser vos forces.

— Ainsi vous exécutiez vos infâmes promesses : vous êtes un traître !... Je jure par la vierge, ajouta-il en ôtant son chaperon, que Montargis ne tombera pas par ma faute aux mains de l'Anglais, et qu'aussitôt qu'il sera possible je le fais secourir. — Maintenant,

messire de Giac, vous nous parlerez de la glorieuse expédition des Egyptiens?

— Je sais, dit Robert, que le sire de Giac m'accuse de la trahison dont il est coupable; je laisse à l'intégrité des juges le soin de me justifier.

— Messire Robert de Verduisant, reprit le connétable, vous avez trop bien défendu le convoi qui vous était confié, et vous avez trop noblement servi le roi au siège de Saint-James, pour que la Providence n'efface pas jusqu'à la moindre des circonstances qui semblent vous accuser.

Landry-Dubourg, appelé, déclare que Robert s'est battu comme un loyal chevalier, et qu'il lui a dit qu'il allait chercher des mires, qui, en effet, vinrent le soigner lui-même quelques instans après.

Cependant, dit Alonzo, lorsque j'accompagnai messire de Giac chez les Egyptiens,

Giacomo me dit qu'il venait pour l'affaire du convoi.

— C'est faux, dit Giacomo.

— Et ce qui le prouve, reprit Alonzo, c'est qu'il demanda 5,000 mille écus pour lui, et le commandement pour messire Robert. — Ne te trouvais-tu pas dans la caverne de la magie, losque le sire de Giac y est entré pour demander la bénédiction de Belzébuth sur ses projets.

— Tout ce que tu dis est vrai, dit Giacomo avec un air de grande bonhomie, et j'ai tant ri dans cette maudite caverne que je ne l'oublierai jamais.

— Demandez pardon à Dieu, dit le connétable, d'avoir commis un si grand péché.

— Je m'accuse publiquement du péché de curiosité et d'avoir trop ri en voyant le sire de Giac se donner au diable, sans penser, peut-être, que ce serait au sérieux. — Pour ce

qui est du convoi, j'en avais entendu parler en faisant mon service auprès de mon maître, et voyant le sire de Giac inquiet de m'avoir trouvé là, je voulus mettre son embarras à profit pour mon maître et pour moi; c'est alors que je lui demandai, comme prix de mon silence, pour messire Robert, le commandement du convoi qui devait être glorieux, et pour moi 5,000 écus, ce qui est une grande fortune pour un homme comme moi, qui n'a pas besoin d'aller dans la caverne de la magie pour être un pauvre diable. — Je ne vois rien de blâmable en cela. — Et devais-je penser que l'on pût commettre le crime horrible dont le sire de Giac s'est rendu coupable.

— N'est-ce pas aussi toi, dit Alonzo, qui a révélé à messire de Giac le complot qui devait éclater le lendemain de la passe d'armes?

— Hélas! fit Giacomo, comme les bonnes intentions sont perverties! — Est-ce que je

me connais en polique, moi ?... Le sire de Giac est premier ministre : est-ce que je ne dois pas penser que c'est parce que le roi le trouve bon? Et si l'on conspire contre le ministre, ne dois-je pas penser que c'est contre le roi? Ah ! si j'avais pu prévoir toutes ces tribulations, je n'aurais certainement pensé qu'à servir mon maître.

— Que tu voulais faire pendre, s'écria Alonzo furieux ; que tu voulais perdre pour gagner la protection de messire de Giac, qui t'avait déjà si bien payé.

— Santa Vergine ! je suis bien punie du péché d'avoir assisté à cette magie, qui pourtant m'a fait tant rire !... Eh ! ne vous ai-je pas prouvé qu'en gagnant la confiance de messire de Giac, je n'avais d'autre but que de sauver mon maître? Ne l'ai-je pas conduit chez maître Alain au lieu de l'emmener chez le sire de Vivonne? Ne l'ai-je pas fait évader?

Ne suis-je pas resté auprès du sire de Giac, avec l'agrément de mon maître pour le servir, et aux dépens de ma vie, de mon honneur et de ma réputation. Santa Madona ! secourez-moi contre mes ennemis !.... Ah ! Alonzo, tu ne sais pas ce que c'est que de se sacrifier pour un si bon maître, toi qui trahis le tien !

— Tout ce que dit Giacomo est vrai, reprit Robert, et je suis heureux de le remercier publiquement du dévouement avec lequel il m'a toujours servi.

— Et moi, reprit Giac, j'affirme que tout ce qu'ont dit ces deux monstres est infâme; car il est facile de voir qu'ils s'accusent mutuellement pour faire croire qu'ils ne s'entendent pas.

— Oh ! non, dit Alonzo en regardant Giacomo avec un air de basse jalousie : et si vous ne m'aviez pas négligé pour ce valet, messire de Giac, je ne vous aurais pas trahi.

— Ce qu'ils disent est infâme. — Dès que messire de Mailly me dénonça au roi pour être allé chez les Egyptiens, je sus bien lui prouver que je n'avais que de bons motifs.

— S'il en était ainsi et si vous n'aviez pas craint messire de Mailly, dit Alonzo, vous ne l'auriez pas fait tuer, vous n'auriez pas engagé Giacomo à amener dans sa prison la demoiselle Blanche de Flavy pour accuser messire Robert.

— J'ai fait mon devoir, dit le sire de Giac.

— Ohimé! Santa Madonna! pardonnez à mes accusateurs! Comment! resté dans la prison pour faire évader mon maître, je trouve l'occasion de rendre service à son ami messire de Mailly en portant une lettre à la damoiselle Blanche, et voici qu'on m'accuse de l'avoir amenée là méchamment!

— Giaomo, s'écria Alonzo furieux, j'ai dit

la vérité et je le jure avec cette main qui n'est pas souillée de sang, comme la tienne.

Giacomo tressaillit involontairement, mais son audace chancelante se consolidant aussitôt, il reprit en riant pour détourner l'attention :

— Je suis étonné que Thévenin ne te rappelle pas le sang de ce pauvre perroquet.

— Il vaudrait mieux que ce fût le tien et que je l'eusse répandu avant que ta main de satan n'eût amené cet ange pur dans cet enfer.

— Alonzo dit la vérité, reprit le sire de Giac, mais ce n'est pas ce que je reproche à Giacomo, car c'était pour arracher à messire de Mailly l'aveu de sa complicité à un crime dont il m'avait faussement accusé : et il l'a fait devant messire de Joyeuse et Lecamus de Beaulieu. — Messire Robert de Verduisant est maintenant le seul coupable, et c'est moi qui suis à la torture ! — S'il n'eût pas été coupable et

s'il n'eût pas été le complice de Jean Sorel...

— N'accusez pas les morts, s'écria Robert.

— Eh! bien, dit Giac en colère, je dis que le comte de Tancarville croyant agir dans l'intérêt du roi, m'écrivit que le chevalier sanglant était messire Robert et que le soir du jour où il devait partir pour commander le convoi, il l'avait rencontré aux abords du château de Fromenteau, et s'était battu avec lui sans le connaître d'abord. — Voici sa lettre.

— Traître et lâche qu'il est, s'écria Robert! C'est faux : je ne me suis pas battu, quoiqu'il m'eût provoqué ; mais je l'en ai dédommagé à la passe d'armes, en le marquant honteusement à la face ; et s'il veut recommencer, je suis son tenant. Messire de Giac, je vous en offrirais autant, si je ne pensais pas que vous fussiez trop malade pour en revenir.

L'huissier annonça une femme : aussitôt le connétable fit jeter un drap sur le sire de

Giac, qui tout-à-coup se prit à trembler comme sous la fièvre, en voyant apparaître cette femme enveloppée d'un ample voile noir et suivie d'un brancard sur lequel gissait un homme, que la souffrance avait tellement défiguré que l'on n'eût pu le reconnaître, si l'on n'eût vu la vénérable tête blanche de sire Estendard de Mailly que la douleur inclinait sur son fils mourant. Un bouquet de pervenches fanées sur le cœur de la jeune femme, racontait tendrement ses tribulations d'amour; l'émotion fût profonde, et l'on vit un rayon de joie et de soulagement s'allumer dans cet enfer, quand l'angélique figure de Blanche de Flavy apparut en sortant du voile noir.

— Blanche de Flavy, s'écrièrent toutes les bouches !....

— Non, non, dit elle : Blanche de Mailly.

—C'est vrai, dit le viel Estandard d'une voix creuse, comme si elle fût sorti de la

tombe : C'est vrai, car si je perds un fils, mes vieux ans m'ont vu naître la meilleure des filles.

— Qui ne vous abondonnera jamais, dans votre malheur, dit Blanche. — C'est moi, reprit-elle après une pose solennelle : c'est moi que je viens accuser publiquement : Lorsque Giacomo m'apporta la lettre de Geoffroy, c'est moi qui lui demandai de m'introduire dans la prison : il me refusa d'abord, et ce ne fut qu'à mes supplications pressantes qu'il se rendit enfin. Là, je fus cruellement punie de mon imprudence et de mon amour : surprise par le sire de Giac ; sous la violence d'une cruelle intimidation ; voulant sauver Geoffroy, et croyant que messire Robert était déjà mort, j'accusai sa mémoire des crimes de son accusateur ; mais je veux expier ma faute envers lui par un sacrifice plus grand encore que cet aveu. C'est vrai, Geoffroy venait m'apporter

tous les soirs d'innocentes pervenches, dont vous voyez le dernier bouquet se faner tristement sur mon cœur, et qui ne craignent plus la flétrissure empoisonnée du monde; car je ne suis plus du monde : je suis liée à deux mourants, le père et le fils : je porte déjà leur deuil, et ce long voile que je pris pour entrer dans la prison, je ne l'ai point laissé, je ne le laisserai jamais : car je suis auprès d'un vieillard dont la douleur creuse la fosse, et d'un jeune homme que le sceau de la mort, apposé par la main implacable du supplice, a fait plus vieux encore. Tout ce que j'ai à dire, c'est que le soir même où messire Robert est accusé, par le comte de Tancarville, de l'avoir blessé, la main de Geoffroy, et les fleurs qu'il m'apportait étaient ensanglantées!... Geoffroy pourra dire le reste.

— Oui, dit Geoffroy d'une voix mourante, longtemps je l'ai caché à celle qui est aujour-

d'hui mon épouse, et si ce n'était pour justifier un innocent je n'emploierais pas aujourd'hui à l'accusation les dernières paroles qui me restent et que j'adoucis pour mon bourreau par un pardon sincère. — C'est la vérité : le jour où Robert reçut du roi l'ordre de partir à l'instant, je me trouvai chez lui, témoin de son embarras extrême. Il me dit que le soir même le comte de Tancarville l'attendait à un rendez-vous d'honneur sous les murs de Fromenteau : je lui conseillai d'obéir d'abord à ce qui ne pouvait éprouver de retard, et je me chargeai d'une lettre de sa part pour le comte. Mais notre amitié fraternelle me conseilla de faire pour Robert ce qu'il eût fait pour moi. Je vins au rendez-vous et j'enfilai la lettre jusqu'à la garde de mon épée pour que le comte la prît, si j'étais vaincu. La providence décida autrement et je m'enfuis dans l'obscurité, emportant mon secret ; mais je ne fus point blessé

comme pourrait le faire croire le sang des pervenches, et ce fut en retirant le billet que je m'ensanglantai les doigts.—Je l'ai encore : mon père, donnez-le moi; il me sera consolant de le remettre moi-même à mon meilleur ami.

Robert s'approcha, prit le billet sanglant en échange de fraternelles actions de grâce et le remit au comte de Richemont.

— Messire de Giac, le procès-verbal de messires de Joyeuse et de Lecamus de Beaulieu est faux : car j'avais plus de force que cette faible enfant, et la torture ne m'a point fait accuser Robert de crimes dont vous êtes seul coupable; je le jure sous les yeux de la mort et par ces quatre membres brisés, et par ces chairs mordues impitoyablement par la dent de la torture. Si je me suis accusé moi-même, c'était un mensonge pour sauver la réputation de Blanche que vous menaciez aussi du sup-

plice. — De plus, j'ai dit que la veille du départ des Egyptiens, je vous rencontrai sur la route de leur camp. Lorsque j'appris le combat, la coïncidence me frappa, et je crus devoir avertir le roi d'un fait que le lépreux de Saint-Dunstan pourrait affirmer s'il vivait encore, car il dut vous rencontrer le soir même.

Alonzo saisit ce moment pour agiter tous ses grelots.

— Eh bien ! messire de Giac, dit-il, reconnaissez-vous le bruit qui vous a perdu : car sans lui, messire Geoffroy ne vous aurait pas aperçu dans la nuit, et probablement vous ne seriez pas ici.

— Mais je vous pardonne de m'avoir tué, messire de Giac, et je demande aux hommes qu'ils en fassent autant pour votre corps que Dieu en fera pour votre âme : car si je m'en vais avant vous, j'espère qu'il m'accordera votre grâce.

— Qu'aves-vous à dire, sire de Giac, dit le connétable?

— Tout cela ne prouve rien.

— Tourmenteur, préparez l'extension.

Pendant ce temps, Blanche prodiguait les soins les plus affectueux à Geoffroy qui lui demandait tout bas pardon de tant de chagrins; car il lui disait aussi que les pervenches qu'il déposait tous les soirs sous la fenêtre d'Agnès, pour l'avertir ainsi, sans lui avouer son initiation à leurs secrets, que Robert n'était pas mort, avaient dû bien soulager son inquiétude.

— On dirait, dit Thévenin, une séance du terrible tribunal, le Véhmé.

— Il me semble, reprit Alonzo, que l'on dirait plutôt une cour d'amour.

Pendant que le cortége presque funèbre de Geoffroy sortait, en excitant le respect même de ces deux fous abjects, on liait au sire de Giac

les mains derrière le dos pour le suspendre au plafond.

— Messire, dit le connétable, tous les faits reprochés à messire de Verduisant sont déclarés faux par les témoins, excepté par Alonzo qui vous accuse en même temps comme tous. Qu'avez-vous à répondre?

— Que tout cela ne prouve rien.

— Tourmenteur, faites agir la poulie.

— Tiens, dit Alonzo, voici le bel ange qui s'élève vers le ciel.

— Sur les aîles du martyre, et par la grâce du bourreau.

Le sire de Giac se balançait, suspendu par les bras croisés derrière le dos, ce qui devait déjà lui ébranler les omoplates d'une affreuse manière, lorsque l'on vit s'avancer un homme grand et d'une noble démarche, dont le front entièrement chauve imprimait le respect, et le costume grave annonçait un homme d'église.

Tous les assistants ôtèrent leurs toques.

— Saint père, quels bons conseils venez-vous nous apporter?

— Sire connétable, veuillez, avant tout, faire descendre le patient.

— Qu'il soit fait ainsi que le demande le révérend père, et qu'on lui donne un fauteuil.

— Monseigneur, cette escabelle sera déjà trop pour le père Lazare.

— Lazare! en effet, dit Alonzo, il a bien un air d'enterrement.

— Ou l'air d'un déterré, plutôt, dit Thévenin.

— En effet, on dirait que les vers lui ont ciselé la figure.

— Messire fou, c'est la vérité; car je puis bien dire que je sors d'un cercueil. — Sire connétable, l'accusation ne va point au caractère indulgent d'un prêtre; mais je viens justifier un innocent, Robert de Verduisant,

que cet homme a faussement accusé de son propre crime ; d'ailleurs je vois bien que le sire de Giac est déjà condamné et ma déposition ne peut alors qu'adoucir ses derniers instants, en lui épargnant une plus longue torture. — Vous avez devant les yeux le père Lazare : c'est bien en effet un ressuscité. Que Dieu veuille que je le sois encore une autre fois !... dit-il avec un air de mystère et un profond soupir qui déchira sa poitrine... Vous voyez devant vous le lépreux de Saint-Dunstan....

Un frémissement involontaire courut sur tout l'auditoire devant la résurrection de cet homme qui ne se montrait que la nuit, et qu'on ne redoutait plus de rencontrer puisqu'on le croyait mort.

— Ma résurrection, reprit-il, est pourtant beaucoup moins prodigieuse qu'on ne pourrait le croire ; le roi m'avait fait renfermer,

mais au bout de quelques jours, presque miraculeusement guéri, je sortis de la maladrerie pour entrer dans les ordres : voici donc pourquoi je n'ai point révélé plus tôt le secret qui m'oppresse maintenant. — Je jure de la vérité de ce que je vais dire, devant le Christ qui semble présider cette assemblée : je le jure par l'horreur que m'inspire dans ce lieu déjà trop sacrilège, le sacrilège qui y a placé ce saint crucifix, emblême de pardon et d'indulgence. Mais que Dieu fasse que cette sainte image se trouve ici pour absoudre le coupable expiant son crime dans les tortures, et pour soutenir l'innocent à qui la violence des supplices arrache trop souvent l'aveu d'un crime qu'il déteste ! — Que le témoignage de la vérité purifie ces lieux. — Le soir où je rencontrai messire de Mailly, m'étant approché du camp des Egyptiens, j'entendis, par hasard, une conversation que je voulus écouter. La voix

du sire de Giac, que je viens de reconnaître, faisait à un autre homme des propositions indignes. Il s'agissait d'une somme d'argent que le roi envoyait à monseigneur le connétable, et qu'il fallait enlever. Je crois avoir entendu toute la conversation, et le nom de messire Robert de Verduisant n'y fut prononcé ni indiqué d'aucune sorte.

Au même instant Robert se jetait dans les bras du vieillard, s'écriant :

— Merci, mon père, merci de l'absolution que vous venez de répandre sur moi.

— O Robert ! que vous me rendez heureux de m'appeler votre père, dit-il avec un air d'indicible joie et pourtant de cruel regret, que l'on aurait pu attribuer à l'effet d'un sentiment comprimé !

— Monseigneur le connétable, dit Robert en s'arrachant des bras du vieillard, dans lesquels il sentait pourtant une incompréhensible

joie; puisque la justice du roi est satisfaite, et qu'il ne s'agit plus que de moi, je vous supplie de faire cesser la torture.

— Je ne puis : la loi exige qu'il avoue son crime.

— Tourmenteur, faites jouer la poulie.

— Adieu, Robert, dit le père Lazare, adieu, mon fils ; le ministre du Dieu de pardon ne peut assister à ces scènes d'implacable cruauté. Adieu.

Le malheureux patient fut enlevé, ce qui seul, en lui détournant les bras, dut être une horrible souffrance : mais ses cris devinrent lamentables lorsque des poids énormes ajoutés dans le panier qui pendait à ses pieds, vinrent augmenter la tension. Ce fut déchirant, et le supplice était sur le point de désarticuler les épaules, lorsque le connétable fit signe de le descendre.

— Oh ! s'écria-t-il d'une voix brisée, la

douleur ne m'a pas permis d'avertir que j'avais quelque chose à dire.

— Dites-le maintenant.

— Oui, c'est moi qui suis le seul coupable de l'enlèvement du convoi, et messire Robert n'y a jamais trempé d'aucune manière.

— Vous avez donc enfin avoué, dit Alonzo d'une voix de sinistre satisfaction. Eh bien ! maintenant qu'on ne peut plus vous tourmenter, je vais, moi, vous montrer quelque chose qui aurait pu, en vous mettant dans l'impossibilité de nier, empêcher cette atroce torture.

— Ignoble fou, dit Robert ce que tu as fait est infâme !

— Monseigneur de Richemont, voici un petit billet qu'il n'y a pas moyen de nier.

Le connétable lut : « O Belzébuth, je te donne ma main droite pour que tu m'accordes le succès de tous mes projets, surtout

contre le connétable : fais que ces 50,000 écus tombent en mon pouvoir. » — Messire de Giac, c'est votre écriture.

— Je ne puis le nier, dit-il avec un air atterré.

— Ah ! dit Alonzo triomphant, quand Salomon, après l'invocation, faisait sauter avec la poudre ce petit bout de parchemin, vous ne voyiez pas que je le prenais de la main d'un squelette, dans laquelle il était tombé.— Vous ne direz pas que ce n'est pas la mort qui a porté votre condamnation, et que l'augure a menti.

— Dis-moi, Thévenin, est-ce que tu me traiteras jamais ainsi ?

— Oui, monseigneur, si vous faisiez comme le sire de Giac.

— Très bien, mon ami, l'éloge est délicat. — Messire de Giac, c'est ainsi que vous perdiez notre belle patrie, et que vous nous

faisiez battre. Jouissez avant de mourir de vos traîtreuses actions, car la Bretagne et la Bourgogne se sont définitivement rattachés à l'Angleterre. — Savant mire, dites-nous si le patient peut supporter plus longtemps la torture.

Le mire observa le sablier, s'approcha du patient, et après avoir examiné son état et lui avoir tâté le pouls, il dit froidement :

— Pas la même ; mais une autre.

— Qu'avez-vous à nous avouer maintenant.

— Je n'ai plus rien.

— Tourmenteur, appliquez les fers rouges dans la paume de la main droite.

— Qui a pris tant d'or, dit la Trémouille.

— Et qui carressait si doucement la dame Catherine.

— Mais, dit Thévenin, les fers n'y feront rien, puisqu'elle appartient à Belzébuth.

La chair vive en criant aigrement sous ce

feu dévorant et en répandant une odeur fétide, vint lui donner un démenti qu'Alonzo reçut avec une satisfaction cruelle.

— C'est, dit-il, un avant-goût des rotissures de l'enfer.

— Quelle mouche le pique, dit Thévenin ? Veut-il que j'aille agiter sur lui l'éventail des plumes de paon ?

En ce moment, en effet, il se tordait d'une horrible façon.

— Que voulez-vous que je dise?

— C'est à vous de le savoir.

— Voici un confesseur bien exigeant, n'est-ce pas, dit Alonzo ?

— J'ai empoisonné ma première femme, Jeanne de Nadillac, qui était enceinte.

— En vérité, dit Thévenin, il eût été capable de peupler à lui seul le beau charnier des Innocents de Paris.

— Continuez, messire de Giac.

— Je n'ai plus rien à dire.

— Continuez, tourmenteur.

— Eh bien ! j'ai empoisonné le comte de Tonnerre, de concert avec Catherine qui était sa femme.

— Messire de Giac, dit le connétable, il est inutile de parler devant nous de cette femme impudique et criminelle.

George de la Trémouille, à ces mots, jeta sur le connétable un terrible regard de courroux, qui enfanta bientôt une haine implacable.

— Il faut bien que je dise quelque chose, sinon vous me tourmenteriez ; mais c'est elle qui m'y a engagé.

— C'est faux, s'écria la Trémouille!... Infâme calomniateur, ravale tes paroles empoisonnées.

Et il accompagna ces mots d'un signe de menace qui le glaça d'épouvante.

— Eh! bien, j'ai eu tort : c'est que je n'avais plus rien à dire, et que vous me tourmentiez toujours : ce que j'ai dit est faux : le comte de Tonnerre n'a pas été empoisonné.

— Puisque cela fait plaisir à messire de la Trémouille, dit le comte de Tonnerre avec un sourire cruellement sardonique, on peut bien dire que mon cousin est mort de lui-même.

— Infâme assassin, dit la Trémouille à Giac, tu auras rendu la justice au moins une fois dans ta vie. Sire connétable, continua-t-il, ne serait-il pas temps de cesser : il me semble qu'il a avoué assez de forfaits pour être condamné : et puis, ce serait cruauté de le faire tourmenter davantage, nous irions au-delà des limites de la justice.

— C'est bien, dit en souriant le connétable, vous avez la vertu de la reconnaissance.

— Prenez garde de vous y tromper pour votre compte, dit la Trémouille entre ses dents et d'une manière intelligible.

— Puisque tout le monde veut vous être agréable, ce ne sera pas moi qui m'y refuserai, quoique le nom de la belle Catherine nous promît de curieuses révélations. Cessons la torture, je puis bien vous rendre ce petit service, et au patient aussi, si vous avez assez de preuves pour le condamner.

— Assez, assez, dirent tous les juges.

— Monseigneur, dit le comte de Tonnerre, il a fait jeter à l'eau messire Geoffroy de Mailly, après l'avoir fait tourmenter : ne serait-il pas juste qu'il subît la même peine ?

— C'est aussi la mort qu'il réservait à messire Robert de Verduisant. — Eh ! bien, qu'il soit donc noyé, si personne ne s'y oppose.

— Qu'il soit donc noyé, dirent tous les juges.

— Je connaissais mon sort en entrant ici, dit le sire de Giac avec une fermeté et une résignation qu'il n'était point étonnant que

la torture eût ébranlées d'abord. Je n'ai plus qu'une grâce à vous demander, que vous ne me refuserez certainement pas ; car elle est une aggravation de mon supplice. Pour que Belzébuth, étant en possession de ma main droite que je lui ai donnée, ne puisse s'emparer du reste de mon corps, je demande qu'elle me soit coupée.

— Il faut lui couper les deux, dit Alonzo.

— Messire, votre demande est trop raisonnable et trop juste pour que l'on ne s'empresse pas de vous l'octroyer. Votre main droite sera coupée et votre maison à Chinon sera, comme celle de tous les criminels, peinte en jaune par la main du bourreau.

— Je ne crois pas, dit Thévenin, qu'il soit besoin de lui accorder le vin que l'on donne ordinairement aux condamnés.

— Oh ! il aura, dit Alonzo, de quoi se désaltérer dans le courant d'une onde pure, et

le temps de sécher en enfer ; car si le diable ne peut pas le prendre poliment par la main pour l'y faire entrer, il le prendra par les cheveux.

Le soir même, on vit un grand cortége s'avancer vers la rivière de l'Auron, et les cloches de l'église sonnaient l'agonie du premier ministre, qui allait s'y laver de tous ses crimes, pendant que le peuple criait :

– Noël ! noël !

XIII.

L'œuvre du connétable serait restée bien imparfaite, s'il s'en fût tenu à l'exécution d'un dangereux favori : il s'agissait de le remplacer lui-même auprès d'un prince qui ne pouvait plus s'en passer.

Le nouveau favori, le sire Lecamus de Beaulieu, avait cependant pris à la cour une position plus sérieuse qu'on ne l'avait cru d'abord ; et après avoir fait, dès son arrivée à Poitiers, déclarer par le parlement le comte de Richemont traître à la patrie, il s'était empressé d'organiser une vigoureuse résistance contre l'attaque qu'il devait prévoir. Mais il se trompait en cela ; car ne voulant point passer pour rebelle, en attaquant par les armes un parti qui possédait la personne du roi ; pensant aussi qu'une collision sanglante ne ferait qu'affaiblir une force que tous ses efforts tendaient à précipiter sur l'Anglais, le connétable avait résolu de suivre une méthode dont il assumait à la vérité sur lui tout l'odieux, mais qui venait de lui réussir trop bien pour ne pas l'encourager à persévérer.

Beaulieu, homme rusé autant qu'il était cruel, n'avait pas tardé à comprendre le rôle

que le connétable se préparait à jouer, et il était trop bien averti par la mésaventure de son prédécesseur, pour ne pas se tenir sur ses gardes : aussi, épouvanté par le supplice de Giac et déjà trop bien gardé dans son palais, se faisait-il escorter, dans ses rares sorties, par une garde nombreuse, qui ôtait tout espoir de le surprendre. Mais heureusement pour le connétable, il ne s'en tint point à ce rôle cautelaux, et peu de jours lui suffirent pour faire oublier le sire de Giac en le surpassant. Aucune mesure n'était prise contre l'Anglais, qui assiégeait Montargis et menaçait de s'en emparer : mais, en revanche, il travaillait à une malversation éhontée en traitant de la façon la plus cruelle tout ce qui semblait s'opposer à sa désastreuse conduite. Parmi les mesures qu'il prit, il eut le malheur, pour frapper d'intimidation les ennemis qu'il avait autour de lui à la cour, de faire

jeter dans le Clain, qui baigne les murs de Porisi, et le jeune Guillaume de Flavy et le sire de Nadillac, comme complices de l'arrestation de Giac et de son supplice.

Cette barbarie sans motif poussa au dernier point l'exaspération de la cour, qui fit savoir au connétable qu'il était enfin temps d'agir, et le comte, enhardi par ce conseil, résolut dans sa fidèle colère de ne reculer devant aucune extrémité pour délivrer le roi, la patrie et la cour d'une calamité si fatale. Les intrigues commencèrent donc à se croiser des deux côtés, en tout sens, et Giacomo dont l'interrogatoire de Giac avait confirmé la fidélité aux yeux de Robert et de Vivonne se trouvant depuis quelques jours à Poitiers, envoyé par son maître, n'y avait point perdu son temps.

Pensant à ses propres affaires, il avait commencé d'abord par répandre le bruit

d'une intrigue qui existait déjà entre Robert et la belle Catherine de la Trémouille, afin de contrebalancer l'influence que paraissait avoir sur Agnès le père Lazare revenu auprès d'elle, pour l'entourer de sa protection paternelle. Mais la tristesse de la jeune fille l'avait aussitôt frappé lorsqu'il l'avait vue de la part de Robert, et s'il avait pensé d'abord que c'était le chagrin de la mort tragique de son père, que son cœur regrettait sans doute, comme il avait pu croire bientôt que cette tristesse devait confirmer les malignes supposition de la cour, qui maintenant la donnait au roi, il avait fini par se le persuader tout-à-fait. C'est donc sur cette supposition qu'il s'empressa de règler sa conduite et d'obéir aux ordres de Robert, qui ne pouvaient du reste mieux servir ses projets.

C'était le 8 septembre, jour de la Nativité de la Vierge : la ville de Poitiers était en fête,

et le ministre Lecamus de Beaulieu avait ménagé pour le peuple des divertissements de toute sorte, couronnés le soir par une magnifique représentation théâtrale, en l'honneur de la Vierge, et jouée par la confrérie de la passion.

Giacomo se trouvait au milieu du jour, auprès de la belle Rosalba.

— Je suis réellement bien folle de me prêter si complaisamment à tes misérables plans, qui avortent toujours.

— Tu devrais au contraire te trouver bien fière de remplir le rôle d'une femme vertueuse : et d'ailleurs songe donc que les mystères ne sont représentés que par des personnes considérées, et de bonne réputation. Allons, tu es une ingrate ! Comment ! je t'ai obtenu un brevet de vertu, pour remplir ce soir le principal rôle, et tu n'es pas contente !....

— Tu me fais mourir par tes lenteurs.

— Piano, piano, la Picciola : Ne vaut-il pas mieux aller doucement et sûrement? Il faut se venger, c'est vrai ! Mais pas à ses propres dépens. Voyons, n'est-il pas glorieux pour le valet....

— Le bravo !

— Qu'importe? N'est-il pas glorieux pour le bravo Giacomo, d'être servi dans ses projets par le roi de France, le connétable et toute sa cour !... Ah ! nos plans pour ce soir sont admirables !... — En vérité, j'ai l'ambition d'être premier ministre.

— Cela t'irait bien, puisqu'il paraît que ce ne sont plus que des bourreaux.

— Ah ! ça, la Piccolina, si par un hasard tout-à-fait extraordinaire, notre plan manquait ce soir, ne va pas prendre cet enlèvement au sérieux ! — C'est que messire de Beaulieu est fou de ta beauté, et il ne fallait

rien moins que cela pour le décider à sortir seul. — J'espère que tu te feras superbe pour ton rôle, et surtout n'oublie pas ce beau poignard que tu as bien fait de reprendre à la belle Agnès, puisqu'il paraît que c'était la désarmer contre le roi. — Et en effet si nous ne le croyons pas, nous ne ferions pas venir ici cet amoureux de Robert.— Prends, prends ce beau poignard, et porte le toujours, Rosalba : on ne sait pas ce qui peut arrivér.

— Enfin, enfin, dit Rosalba, je tiendrai ma vengeance!

— Piano, piano: moi je veux bien qu'il meure ensuite; et tu te souviens comme je l'ai poignardé en effigie dans la caverne de Salomon ! —Mais je t'avertis que je ne veux pas me compromettre. S'il n'en meurt pas de chagrin, nous aurons bien le temps.

— Et s'il meurt! s'il vient à être tué dans un combat.

— Mais cache donc ce poignard, Rosalba! je ne veux pas le voir : il me donne des envies!...

— Oh! non : tu ne l'auras pas, dit-elle avec une rage concentrée.

— Bien! car j'aurais trop envie de m'en servir! Il est riche et beau pourtant! C'était celui d'Antonio Morosini, ton premier amoureux que j'ai poignardé avec cette bonne lame, elle-même. C'est moi qui te l'ai donné jadis; c'est un cadeau d'amitié.

— Mais je l'ai chèrement payé, Giacomo!....

— Plus chèrement qu'elle ne croit, dit-il entre ses dents. — Que veux-tu, c'était mon luxe de bravo, je l'avais gardé et j'aurais mis dans son manche de pierreries le prix de vingt cœurs percés. — Rosalba! il me semble que ces brillants rubis sont les gouttes du noble sang qu'il a versé! Ces éblouissants diamants,

ne sont-ils pas les larmes des victimes éclairées de tout l'éclat du regard de la terreur! et dans ces belles et vertes émeraudes, il me semble voir le reflet de pâleur livide du cadavre poignardé, ou de la verte couleur du noyé des lagunes. — Mais cache donc ce poignard : cache le donc. — Croirais-tu que je n'ai pas autant que toi l'impatience de la vengeance !

Il jetait sur elle des regards de tigre altéré ; mais il sortit avec précipitation comme pour résister à une tentation dont les symptômes paraissaient déjà dans les mouvements nerveux et désordonnés de ses bras.

Les saints acteurs avec lesquels devait jouer Rosalba, avaient été induits en erreur par un certificat du sire de Boussac, et c'était avec bonheur qu'ils l'avaient reçue, pensant que sa beauté ne manquerait pas de leur attirer encore plus de fidèles.

Les mystères du moyen-âge, qui ont donné naissance à notre théâtre national, étaient des pièces bizarres, où presque aucune des convenances littéraires n'étaient observées, et dont les anachronismes les plus grossiers et les absurdes impossibilités de distance et de temps formaient un des caractères les plus remarquables.

C'était la Confrérie de la Passion, la plus renommée entre toutes, qui jouait aujourd'hui le beau mystère de Notre-Dame la Vierge, et certes, d'après ce titre, on ne se fût guère douté que c'était tout simplement l'histoire de la veuve de Béthulie.

Les habitants de Béthulie, assiégés par Holopherne et poussés à la résistance par Joachim le grand sacrificateur, ont cependant décidé de se rendre dans cinq jours si Dieu ne vient à leur secours. C'est alors que la belle Judith, veuve de Manassé, demande à sortir

de la ville avec sa suivante. Sa beauté la conduit facilemement auprès d'Holopherne, qui bientôt lui envoie l'eunuque Bagoas, pour l'inviter à un festin qu'elle accepte avec empressement. Sa suivante étend, auprès du lit d'Holopherne, les peaux de lions sur lesquelles elle se couche avec grâce pour prendre son repas, pendant lequel le général s'éprend d'elle en buvant comme jamais il n'a bu. Le diable, personnage indispensable dans ces compositions, va de l'un à l'autre pour leur porter de mauvais conseils, et, quoiqu'il soit censé invisible aux acteurs, c'est avec une joie inexprimable qu'il remplit de sa main la coupe d'Holopherne, et quil contribue avec la suivante à rétablir la toilette de la belle Judith, lorsque ses coquettes agaceries, pour attirer le général Assyrien, ont contribué à la déranger. Tout-à-coup paraît la sainte Vierge, conduite par saint Hilaire et sainte Radégonde, qui sont

allés la chercher. La Vierge fait de sages remontrances à la belle Judith qui, ne la voyant pas plus que les autres, les reçoit sous la forme d'inspiration de sa conscience. Mais Judith, pénétrée de la sainteté de sa mission, continue son manége avec plus d'ardeur encore et c'est avec l'aide du triomphe le plus arrogant que satan, d'abord fort effarouché de la venue de la Vierge, voit enfin tous les convives partir en laissant seuls dans la tente l'amoureux Holopherne et la belle Judith.

Pendant ce temps-là, après avoir veillé à la garde de la ville, le favori Lecamus de Beaulieu, profitant du moment où il avait osé sortir, parcourait la ville en tous sens, non pour participer à la joie publique, car l'inquiétude n'avait cessé d'agiter son esprit, mais pour étudier cette joie par laquelle il voulait se populariser. Ce n'était donc point le bruit tumultueux des tavernes qui l'occupait main-

tenant : le buveur porte toujours la santé de celui qui paie, et l'enthousiame de l'ivresse se dissipe le plus souvent comme elle. Mais ce qui l'inquiétait, ce qui jetait sur sa physionomie, déjà si sombre, un voile de lugubre tristesse, c'était le nom de l'Anglais, si souvent répété, avec des paroles de colère, par tous ces honnêtes bourgeois, qui disaient que c'était une honte de livrer ainsi le sol et la gloire de la patrie : aussi était-ce d'une froide et funèbre terreur qu'il se sentait saisir, à l'aspect de ces pignons pointus des étroites maisons dont la longue file, se détachant sur le ciel, ressemblait d'une manière étrange à une scie gigantesque dont ils figuraient les dents acérées: et ils ramenaient instinctivement, à la vue de cette image fantastique d'un instrument des supplices anciens, son ample manteau sur son pourpoint, qui pourtant était sans broderies d'or et d'argent.

— Qu'avez-vous, monseigneur? lui dit André de Beaumont, qui l'accompagnait ; si vous faites ainsi la moue à la fortune qui vous favorise, vous allez l'indisposer de manière qu'elle vous abandonnera.

— Quoiqu'il en soit, reprit Beaulieu avec un sourire cruel, la séparation ne se ferait pas sans effusion de sang.

— Il dit probablement plus vrai qu'il ne pense, fit Beaumont à mi-voix : — Allons, monseigneur, cette mine hargneuse serait trop fâcheuse au milieu de votre prospérité... Ecoutez... quelle heure est-il? dix heures moins un quart.

— Oh ! dit Beaulieu, je n'ai pas besoin du son du beffroi pour me rappeler notre affaire.

— Il est vrai qu'elle est belle comme un ange !... Ah ! j'espère, monseigneur, que vous ne refuseriez pas de me rendre, dans l'occasion, un pareil service.

— Ce sera un glorieux succès que d'avoir été plus heureux que le roi.

— Mais, reprit Beaumont, n'allez pas la laisser échapper; car j'aimerais autant ne pas m'attirer une mauvaise affaire avec Vivonne.

— Ne craignez pas! — Jamais mesures ne furent mieux prises pour un enlèvement!...

— Mais comment se fait-il donc que ce jaloux de Vivonne lui ait permis de se montrer de cette manière?

— Oh! dit Beaumont en souriant ironiquement dans l'ombre, vous ne tarderez pas à l'apprendre, monseigneur.

En disant ces mots, il l'entraînait vivement vers le théâtre du mystère, que l'on représentait sur la grande place du Château, et dont on entendait déjà les ménétriers.

— Quelle vivacité, dit Beaulieu! on dirait, en vérité, que c'est vous que regarde l'enlèvement, ou bien que vous m'entraînez loin

d'un supplice préparé pour moi. De ma vie je n'ai vu pareille précipitation.

— C'est que j'ai promis, dit André de Beaumont avec un air distrait, de danser avec la dame de Joyeuse, ce soir, au bal du roi, et je voudrais hâter votre affaire pour arriver à temps.

— En vérité, messire, on dirait que vous l'avez déjà enlevée au roi.

— Je ne serais, d'ailleurs, je pense, que son consolateur... car Agnès Sorel ne l'a-t-elle pas remplacée ?

— Je ne pense pas, dit Beaulieu avec un air inquiet, qui, du reste, en manifestait la crainte.

En causant ainsi, ils arrivèrent à la place : c'était une foule heurtée, joyeuse, et de plus en plus silencieuse, à mesure que le cercle s'approchait de la scène. Les deux compagnons percèrent cette foule et se trouvèrent bientôt

à la place qu'on leur avait secrètement préparée.

C'était précisément le moment du mystère, où les joyeux et discrets convives du général abandonnent la salle du festin, pour le laisser seul avec la belle Judith, qui semblait tout amour. Mais le puissant Holopherne avait si bien bu qu'il cuvait maintenant son vin dans un sommeil lourd et peu flatteur pour sa belle compagne ; un de ses bras pendait en dehors du lit, et l'on voyait briller sur sa poitrine l'écusson d'Angleterre avec ses fiers léopards, que Judith contemplait d'un air de triomphe.

Malgré son attention, le peuple ne laissait pas de produire ses naïves ou bizarres remarques.

— Marie, disait tout bas une jeune fille, est-ce qu'elle va se coucher auprès de lui ?

— Oh ! je ne pense pas ; car ils ne sont pas mariés.

— Et puis, reprit l'autre, elle gâterait toute sa belle toilette. — Cependant elle a l'air bien extraordinaire.

— Mais, disait Marie qui paraissait en savoir davantage, ma sainte patronne va sans doute accourir à son secours ; car le diable pourrait bien la tenter... sais-tu que monseigneur Holopherne est un bel homme ?

— On prétend, dit un homme dont la figure sinistre paraissait inquiète, que la belle Judith n'entrera pas dans le lit ; mais qu'elle va lui donner un coup de ce beau poignard qui brille à sa ceinture.

— Non, dit un autre : elle va lui couper la tête avec ce grand estramaçon qui pend auprès du bénitier du général. — A propos, ton estramaçon est-il bien aiguisé ?...

— Sois tranquille !

— C'est extraordinaire, reprit l'autre, je ne vois pas le sire de Boussac.

— Sois donc tranquille. — Il ne manquera pas une si belle occasion.

Pendant ce temps-là, Judith avait avec le diable une singulière conversation, et au moment où elle paraissait devoir succomber à la tentation, pour se jeter dans les bras d'Holopherne, en oubliant Béthulie, voici que la tapisserie, qui formait le plafond, s'entrouvre et laisse arriver encore la vierge Marie qui finit par expulser Satan et ramener la belle Israélite dans les voies du salut. Enfin, heureuse de son triomphe, elle sort par la même route pour faire place à saint Victor, qui, prenant l'estramaçon suspendu à la colonne du lit, le remet entre les mains de la belle Judith, en lui montrant du doigt l'endroit où il fallait frapper le cou du puissant Holopherne.

Tout l'auditoire attendait, dans l'anxiété, ce moment suprême, lorsque le beffroi de

l'église Saint-Pierre, sonnant dix heures, le retentissement du dernier coup grave et solennel se perdit tout-à-coup dans une étourdissante clameur. Lecamus de Beaulieu, absorbé par la contemplation de la belle Rosalba, qui jouait le rôle de Judith, et préoccupé par l'approche de son enlèvement, était resté étranger au mouvement qui s'agitait autour de lui; mais, frappé par la clameur publique, il retourna aussitôt la tête et se vit entouré d'épées nues qui le menaçaient, et d'hommes qu'il connaissait trop bien pour en espérer quartier.

— Messire de Beaulieu, rendez-vous, s'écria André de Beaumont en agitant son épée nue.

— Traître! répliqua Beaulieu en lui allongeant un coup d'épée qui ne l'atteignit pas.

Le tumulte avait été si bruyant que les fenêtres du palais s'étaient soudainement illu-

minées et peuplées de curieux. Une de ces fenêtres surtout attirait les regards, et le peuple la désignait du doigt en criant :

— Vive le roi !... Mort au ministre !

Deux yeux surtout, deux yeux flamboyans, lançaient sur cette fenêtre leurs regards enflammés. Etait-ce un homme affamé de l'or et des honneurs de la cour? Une femme qui, en regardant le roi, enviait un si noble chevalier aux dames du palais? Etait-ce une vengeance secrète et rongée par le regret de ne pouvoir atteindre si haut? Etait-ce un de ces hommes qui n'ont pas la peau du tigre, mais qui en ont le cœur, la griffe et la dent, pour tout ce qui est noble et grand? Non; ce n'était point cela; c'était un homme dont le cœur était aussi triste que son œil était perçant, et qui sentait les larmes ruisseler dans tout son être.

— Quelle est donc, dit un bourgeois, cette

jolie dame en noir et si peu habillée, seule à la même fenêtre avec le roi et si près de lui?

— Tu devrais pourtant reconnaître la maîtresse du roi.

— Je croyais que c'était la dame de Joyeuse.

— Est-ce qu'il n'en change pas comme de pourpoints?

— Ou de ministre, dit une grosse voix.

L'homme qui avait regardé si tristement cette fenêtre éclairée, baissa la tête d'un air désespéré en remettant son épée au fourreau. Mais tout-à-coup, en élevant avec fierté son front chargé de douleur, il saisit son écharpe blanche, la déchira dans un mouvement de noble indignation, et la jeta dédaigneusement sous les pieds de ces hommes, tourmentés par une agitation moins étourdissante que la sienne.

— Malédiction!.... s'était écrié Robert de Verduisant en lançant un dernier regard sur cette fenêtre fatale.

Et, cédant à un cruel déchirement intérieur, il poussa un soupir profond qui se perdit dans le bruit du tumulte.

— Est-ce que vous ne venez pas au palais? lui dit Antoine de Vivonne?

— Eh! que pourrais-je y faire?

— Ah! nous allons présenter au roi le successeur du défunt.

Au moment où Lecamus de Beaulieu avait lancé son coup d'épée à André de Beaumont, le sire de Boussac, qui avait du connétable des ordres secrets et terribles, lui cria une seconde fois :

— Messire de Beaulieu, rendez votre épée?

Le ministre lui avait fait, sans le blesser, la même réponse qu'à André de Beaumont; mais il avait atteint un homme du peuple qui se tenait là comme un simple spectateur.

Le peuple est toujours la victime des disputes des grands.

Au même instant, la tête de Beaulieu roulait sur la place, tranchée par l'estramaçon bien aiguisé de cet homme qui, pendant le mystère, attendait le sire de Boussac, et son corps tronqué s'étendait sur la terre qui allait le recouvrir bientôt.

Giacomo, qui n'avait pas manqué de se trouver là pour jouir du résultat des intrigues qu'il avait contribué à nouer, saisit par les cheveux cette tête sanglante, et, la lançant sur le théâtre où elle tomba lourdement en gri maçant, il s'écria :

— Tiens, Rosalba, prends cela dans ton sac pour le porter à Béthulie.

Rosalba, épouvantée, avait disparue, traînant sa robe sanglante devant la poursuite de cette tête, encore nerveusement vivante, qui la regardait avec des yeux de fantôme.

Pendant ce temps-là, les portes de la ville avaient laissé entrer le connétable avec une

partie de ses troupes : le rendez-vous avait été donné autour du cadavre du ministre assassiné, et tous les conjurés se retrouvèrent près de cette marque sanglante, saluant du titre de maréchal de France le sire de Boussac, auquel le connétable l'avait promis, s'il leur ouvrait par ce meurtre les portes du palais.

Malgré l'irritation que dut lui causer une si audacieuse violence, le roi se résigna à les recevoir, et ce fut en termes prophétiques qu'il répondit au connétable qui lui présentait le nouveau ministre qu'il avait choisi pour calmer un juste ressentiment, pendant qu'il irait lui-même veiller, loin de la cour, à des intérêts plus vifs :

— J'accepte de votre main, messire Georges de la Trémouille ; *mais vous vous en repentirez ; car je le connais mieux que vous.*

— Sire, je vous remerci ; mais peu importe pour mon compte, pourvu qu'il me serve fidèlement.

— Si j'avais pu penser que ce fût la Trémouille qui devînt ministre, dit Vivonne en se retirant, croyez vous, messire de Tancarville, que j'eusse contribué à l'amener ici.

— Soyez tranquille, messire Antoine, le connétable y va si bien, que la Trémouille, qui certainement le trahira, n'est pas sûr d'y rester bien longtemps.

— Qui sait ?... dit André de Beaumont, trop longtemps peut-être !

Deux de ces trois personnages ne se doutaient pas du sort qui leur était réservé, et Tancarville, qui dans ses rêves d'ambition, n'avait point perdu l'espoir de s'unir à Agnès ou à la belle Catherine, devenu maintenant, par la préférence actuelle que cette dernière leur avait accordé, l'irréconciliable ennemi de la Trémouille et de Robert, nourrissait déjà contre eux de tragiques projets.

XIV.

Depuis qu'Agnès habitait le palais en qualité de fille d'honneur de la reine, les poursuites du roi avaient été moins ardentes ; car, refroidi d'abord par les soupçons que le sire de Giac avait voulu jeter sur la famille Sorel,

il n'avait pu se débarrasser, aussitôt la preuve acquise de leur fausseté, de l'impression fâcheuse qu'il en avait ressentie.

Cette froide et circonspecte conduite énervait la surveillance d'Agnès sur les penchants de son cœur, et il était même dès instants où elle pensait qu'il ne pourrait jamais être dangereux de se laisser aller à cet amour silencieux, puisqu'il était si réservé.

C'était par ces pensées, qui passaient dans ses méditations comme les rêves dans le sommeil, qu'elle assoupissait les forces de sa volonté, qui devait se trouver endormie au moment de l'action.

D'un autre côté, son attachement pour Robert, quoiqu'il se fût augmenté par le rôle de dévouement qu'il avait pris d'abord, était une de ces affections beaucoup trop simples pour résister à l'absence et à l'abandon; car Robert, pendant que la cour n'en avait encore que le

soupçon, persuadé de la liaison amoureuse d'Agnès et du roi, n'avait point voulu renouveler ses liaisons avec elle, et les conseils du père Lazare, qui demeurait auprès d'Agnès pour la soutenir dans la lutte, n'avaient pu rien obtenir de lui.

Quant au fourbe Tancarville, songeant toujours à profiter de cette situation, il avait réussi à amoindrir au moins l'aversion qu'Agnès avait conçue pour lui. Il se trouvait chez elle, et depuis quelques instants leur conversation s'était faite plus intime.

— J'ai cinquante ans, disait le comte; j'étais l'ami de votre père et devais plutôt désirer de vous une affection filiale. Jean conçut l'idée d'une union entre vous et moi, et mon attachement paternel, se transformant facilement devant votre beauté en une affection beaucoup plus douce, finit bientôt par la trouver trop naturelle.

— Et pourtant, messire, dit Agnès, vous me traitiez toujours avec une ironie déchirante.

— Hélas ! un sentiment de délicatesse m'a peut-être entraîné trop loin ; mais il fut un temps, où pour ne pas perdre votre estime ou la retrouver plus tard, je voulus que toutes mes actions vous prouvâssent que je ne voulais pas devenir votre époux quand même. Non ! non ! Agnès, j'ai agi selon mon devoir et ma conscience : j'ai ma propre estime, et j'espère la vôtre.

La raison disait à Agnès que sans amis et sans proches parents, elle ne pouvait rester isolée dans le monde et qu'il faudrait prendre un époux : aussi, dans ce sens regrettait-elle sincèrement l'éloignement de Robert, mais l'inexpérience naïve et simple de son cœur de dix-huit ans, lui faisait croire qu'elle ne pourrait jamais aimer un autre homme,

elle pensait que le comte de Tancarville, dont l'âge n'avait à attendre d'elle aucun amour, devait lui convenir ; car ainsi lui serait-il facile de garder, sans souillure, l'amour éthéré qu'elle avait pour le roi.

— Vous ne répondez rien, Agnès?... C'est vrai, j'ai cinquante ans : mon amour est moins ardent peut-être, mais ne sera-t-il pas moins fugitif? — Qu'est devenu l'ardent amour de messire Robert?

— Ah! messire, n'accusez pas Robert?

— Merci, Agnès, merci, dit tout-à-coup une voix inattendue.

C'était Robert : les lèvres de Tancarville frémirent comme la corde de l'arbalète qui vient de lancer le trait, ses yeux dardèrent des poignards flamboyants et sa main se porta sur la poignée de sa dague ; puis un mouvement de honte concentrée le saisit, lorsqu'il vit Robert, auquel il était loin de s'attendre,

détourner de lui dédaigneusement les yeux pour les porter sur Agnès, en s'avançant vers elle.

— Robert, dit Agnès doucement, soyez le bienvenu : je ne m'attendais pas à vous voir aujourd'hui.

— Agnès, d'autres s'attendaient sans doute à ne me revoir jamais, dit Robert gravement en regardant Tancarville qui tressaillit sous ces paroles accusatrices, dans l'embarras de la criminelle complicité qu'elles semblaient révéler. — Mais j'avais besoin de vous voir avant de partir pour Montargis et de m'engager dans une expédition qui doit être périlleuse ; car c'est le brave Dunois qui la conduit.

— Je vous remercie, Robert.

— Et messire comte de Tancarville sera sans doute de la partie ; car ses doigts semblent terriblement tourmentés de la démangeaison de manier l'épée.

— Il ne serait pas pour cela nécessaire d'aller à Montargis, dit le comte d'un ton de sourde rage et de regret sanglant.

Et en sortant, il mumurait une menace terrible dont les effets devaient bientôt jeter l'épouvante et la mort.

— Agnès, vous recevez chez vous cet homme !

— Un reproche, Robert !

— Un reproche ! oh ! non Agnès. Vous savez bien que je ne dois au contraire que supporter les vôtres ; c'est le conseil d'un ami que je vous donnais là.

— Le conseil d'un ami !.... Vous l'êtes donc encore.

— Je ne sais si je puis oser le dire, Agnès : car j'ai besoin d'une absolution complète et votre main peut seule me la donner.

— Robert, vous m'aviez encore bien mal jugée.

— Mais vous me pardonnez, n'est-ce pas?

— Agnès, vous êtes seule, isolée maintenant.

— Pourriez-vous l'être longtemps, si vous vouliez vous souvenir que vous avez encore le compagnon de votre enfance, devenu un homme capable de vous soutenir dans la vie, de son bras et de son amour.

— Et c'est parce que je m'en souvenais, Robert, que j'ai tant souffert de votre absence.

— C'est donc moi que vous choisissez pour soutien.

— Robert, je n'ai point oublié le soir où je devais confier mon honneur à votre honneur, lorsque j'avais encore mon père. Pourquoi, maintenant qu'il n'est plus, n'en ferais-je pas autant.

— Oh! merci, Agnès, merci, vous ne serez point déçue.

En ce moment, la portière qui avait laissé

entrer Robert se leva, et le père Lazare s'avança vers eux. Le jeune chevalier parut mécontent de cette arrivée dans un moment si doux, mais Agnès lui dit aussitôt :

— Robert, ne craignez point ; car c'est pour nous un père.

— Oh ! s'écria l'homme d'église, vous me rendez heureux, mes enfans.

— Oui, dit Agnès, je puis, je dois vous appeler mon père ; car je vous dois l'honneur.

— Si elle savait qu'elle me doit la vie !.... dit le vénérable prêtre d'une voix étouffée. — Si vous saviez tout ce que vous me devez ! mais laissons dans l'ombre ces mystères.

— Mais, mon père, il est des choses que je ne puis encore m'expliquer : j'ai cru longtemps être le jouet d'une infâme magie ; et quoique la raison triomphe enfin, après avoir longtemps combattu ces étranges mystères, je suis encore épouvantée par le fantôme de

Gitto, et j'ai cru que vous l'étiez vous-même.

Le vieillard fut pris d'un tressaillement involontaire, et il éleva vers le ciel son vénérable visage en s'écriant :

— O Dieu, pardonnez-moi !

— Et moi, dit Robert, puisque vous l'appelez votre fille, je veux aussi vous nommer mon père.

— Oui, Robert, dit le vieillard avec exaltation, appelez-moi votre père, car je veille sur vous depuis longtemps. O Dieu, pardonnez-moi ! car si j'ai revêtu le sacerdoce, hélas ! peut-être n'était-ce pas seulement en vue de votre service divin : peut-être s'y mêlait-il quelque calcul humain ; mais ce calcul n'était-il pas encore saint, n'était-ce pas pour que ces enfans abandonnés m'appelassent leur père.

— Et pourtant, mon père, je ne vous ai point connu.

— Robert ! Robert ! s'écria le vieillard en se levant, comme subissant un invincible entraînement. Robert ! vous me connaissez enfin; car je m'appelle Gauthier de Verduisant...

— Gauthier de Verduisant !... dit Robert tout stupéfait, en se levant aussi. Gauthier de Verduisant, mon père, qui disparut subitement et dont on n'entendit plus parler.

— C'est moi, Robert, mon fils, dit le vieillard en le prenant dans ses bras..... Voyez comme m'a fait horrible la maladie, la lèpre honteuse, déshonorante, qui me chassa si jeune de ma famille, de la cour et du monde, et pendant vingt années m'a donné le nom de lépreux de Saint-Dunstan.

Il y eut entr'eux un long et attendrissant épanchement, et enfin le père Lazare reprit :

— Mes enfans ! que ce secret demeure caché dans vos cœurs, qui bientôt, j'espère, n'en feront plus qu'un.

Puis se recueillant, et après avoir pris la croix d'or qui pendait au cou d'Agnès, il dit encore :

— Mes enfants, jurez-moi, sur ce symbole sacré, d'être bientôt époux !...

— Je le jure, dit Robert avec bonheur.

— Je le jure, dit Agnès avec accablement.

Voici quelle avait été la cause de la visite inespérée de Robert.

Le matin de ce jour, la belle Catherine de la Trémouille reposait indolemment au lit, lorsqu'il se fit dans l'antichambre un tumulte inaccoutumé, et bientôt, au milieu du choc bruyant et désordonné des pertuisanes, elle distingua la voix fortement articulée d'un homme qu'elle pensait ne jamais revoir et qui violait la consigne.

— En vérité, Robert, dit-elle en s'efforçant de rire, vous avez l'air de monter à l'assaut.

— C'est que votre vertu, Catherine, ordinairement place ouverte, est aujourd'hui une forteresse terriblement bien gardée, dit Robert en remettant au fourreau son couteau de chasse. Et je crois vraiment, ajouta-t-il avec un regard profond, que vos pertuisaniers me prenaient pour un revenant.

— Pour un revenant de la chasse de Georges, dit Catherine, que ce mot sembla émouvoir.

— Oui, de la chasse aux hommes.

— Vous êtes un amant bien brûlant, reprit Catherine, feignant de ne pas comprendre, ce qui se voit à vos brillants éperons d'or, ce matin tout sanglants.

— En effet, j'avais hâte de fuir, dit Robert avec colère : — Jamais meilleur coursier ne porta cavalier plus pressé, et pourtant mes éperons étaient altérés de son noble sang.

— Votre manteau et son capuchon en lam-

beaux indiqueraient que c'est l'ardeur de la chasse qui vous a mis dans cet état, si votre escarcelle n'était à moitié arrachée.

— On dirait, Catherine, que vous voudriez me faire croire que vous ne saviez pas ce qui devait se passer.

— Messire Robert, dit-elle d'un ton auquel il ne put rien comprendre, vous savez l'union qui règne dans notre ménage.

— C'est vrai ; mais il est impossible que vous n'ayez pas eu quelques soupçons.

— Vous me prêchez là une belle morale.
— En ce cas, j'aurais été obligée de choisir entre mon amant et mon mari.

— Dame Catherine, ce ne serait pas le premier mari que...

— Messire Robert, savez-vous si c'est le premier amant...

— Bien ! ma belle !... nos amours seront désormais beaucoup plus chevaleresques, puis-

que vous me suspendez sur la tête une épée nue.

— Vous êtes un vaillant chevalier.

— Soit ! toujours est-il que sans la vitesse de ce noble coursier, je serais à cette heure le prisonnier de Georges de la Trémouille, après avoir été le captif et l'esclave de la belle Catherine, et peut-être vous iriez, comme tous les autres, voir ma tête exposée à la porte de la ville.

— Et le rictus de la dernière douleur aurait remplacé le sourire du dernier plaisir. — Allons, Robert, vous avez du tact.

— Vous dites ceci, comme s'il y avait quelque chose de vous dans cette affaire.

— Si vous aviez deviné, messire Robert !

— Ce qui m'explique vos intéressantes entrevues avec le comte de Tancarville.

— Vous êtes clairvoyant... après coup, messire, et vous avez fini par voir que vous n'étiez pas propre à faire un ministre.

— Ah !... vous voulez devenir comtesse et femme de trois ministres.

— Peut-être.

— Mais Georges, votre troisième mari, est instruit par l'expérience.

— Et moi aussi, messire Robert, reprit-elle avec un sourire terrible.

Si Georges de la Trémouille avait assez apprécié les qualités agitatrices du comte de Tancarville, pour vouloir s'attacher un homme que son caractère rendait aussi utile à un parti que dangereux pour l'autre, de son côté, le comte, voyant dans cette union le moyen de satisfaire sa haine contre Robert, en favorisant son ambition, n'avait eu garde de rejeter l'alliance du ministre qu'il détestait pourtant.

Ils s'empressèrent donc de ruiner encore le connétable auprès du roi ; et un mois après l'assassinat du sire de de Beaulieu, sa défaveur en était arrivée à ce point qu'on ne lui payait plus son traitement, et qu'on semblait absolument l'oublier dans sa seigneurie de Parthenay. Mais la Trémouille pensa que ce n'était point assez : comme la fidélité de cet

homme capable, brave et persévérant, pouvait lui préparer déjà le sort de ses prédécesseurs, et s'éveiller prochainement terrible et sanglante contre ses cruautés et ses exactions infâmes, sa conscience lui conseilla de le prévenir.

La Trémouille désirait, pour son fils, Françoise, fille de Louis d'Amboise et héritière de la vicomté de Thouars: le comte de Richemont la convoitait aussi pour son neveu Pierre de Bretagne. Le ministre proposa une entrevue entre Parthenay et Poitiers, où se trouvait toujours la cour; mais le connétable qui l'avait d'abord acceptée, soupçonnant bientôt quelque piège, ne s'y rendit point, et Robert de Verduisant, son jeune ami, qui, d'après les perfides conseils de Catherine, devait l'y accompagner, y vint seul et y trouva Louis d'Amboise suivi d'André de Beaumont, seigneur de Lezai, et d'Antoine de Vivonne, qu'à l'instigation perfide de Giacomo, la belle Rosalba y avait envoyé pour encourager Robert et le dépouiller de toute défiance. La pré-

sence d'un ami donne tant de courage, et ils ne se doutaient ni l'un ni l'autre de ce qui allait arriver.

La Trémouille les reçut avec faste, et le lendemain de l'entrevue il les engagea à une partie de chasse qui fut d'abord heureuse : les châtelaines des environs avaient été invitées au déjeuner ; la joie brillait dans tous les yeux et dans tous les propos, lorsque Georges invita la plus jolie damoiselle à lever elle-même la croûte d'un immense pâté qui se trouvait sur l'herbe au milieu du service ; mais la pauvre damoiselle faillit s'évanouir de frayeur lorsqu'elle vit un grand cou se dresser subitement sur deux pattes plus longues encore et deux larges ailes, en se déployant, enlever dans les airs le héron délivré par sa blanche main. Deux faucons s'élancèrent bientôt ; mais au moment où l'attention générale était absorbée par le combat terrible qu'ils se livraient près du ciel, un tumulte inattendu se fit dans l'assemblée : c'était un trépignement furieux, et les hommes se sauvaient aussi bien

que les femmes. Robert voulut accourir au secours de Vivonne, car le serpent du désert qui l'avait accompagné pour le protéger, de la part de Rosalba, ne pouvant plus contenir sa jalousie, et ayant oublié Robert qu'il était chargé d'arrêter, s'était aussitôt précipité sur lui et le tenait sous ses pieds, en le menaçant d'un air terrible avec le couteau qu'il lui avait arraché. Robert, malgré le danger, s'avançait à la rescousse de son malheureux ami; mais le traître Giacomo, jugeant le moment favorable, s'élança sur lui en le saisissant par son escarcelle, et lui porta un coup de couteau qui s'embarrassa dans les plis du manteau : aussitôt Robert, après lui avoir donné un coup de couteau de chasse et l'avoir précipité aur la place, s'élança sur le beau Simoun qu'oubliait une fois le noble Serpent du désert dans l'exaltation de sa haine satisfaite : le noble et fidèle animal résista d'abord à cette usurpation qu'il comprenait trop bien; mais, vaincu par l'impérieuse habileté de Robert et la force que lui donnait le danger, son rapide galop s'élança

vers Poitiers, où il le déposa, une heure après, à la porte de l'hôtel de la Trémouille.

— Je vous jure, dit Catherine, que je ne suis pour rien dans cette affaire.

— Peu m'importe, dit Robert : mais quoiqu'il en soit, vous voyez qu'il était une façon beaucoup plus simple de se défaire d'un amant..... Adieu, belle Catherine.

Et il s'avançait déjà vers laporte pour sortir.

— Vous avez raison, messire Robert..... mais j'entends quelqu'un... cachez-vous donc, messire.

— Belle Catherine, il n'y a que les amants qui se cachent.

— Oh ça ! vous ne comptez pas être mon mari, j'espère.

— Est-ce que je serais encore votre amant.

— Pourquoi pas ?... J'ai voulu vous éprouver... Mais cachez-vous donc, c'est Georges.

— Ma belle Catherine, il est difficile que ce soit lui : aucun autre coursier ne peut faire le trajet dans une heure... Allons ! cependant

j'obéis pour la dernière fois ; mais je vous avertis que si c'est le comte de Tancarville, il n'y en aura qu'un de nous qui sortira d'ici vivant.

En disant ces mots, il disparut derrière les feuillages touffus dont on remplissait, à cette époque, les cheminées où il n'y avait pas de feu ; et au même instant, la portière se leva pour laisser entrer le roi. Il s'avança vers Catherine en lui prenant la main qu'il embrassa galamment.

— Belle Catherine, serait-il possible que vous vécussiez seule ainsi depuis le départ de Georges.

— Oui, sire, seule : mais je pensais à vous, et vous m'êtes venu comme une bonne apparition.

— Ce qui vaudra mieux, Catherine, je viendrai comme un bon rêve pendant votre sommeil.

— Georges, reprit Catherine avec empressement, ne reviendra point de plusieurs jours, et je m'ennuie.

— Ma position devient critique, pensa Robert dans son coin.

— Et je m'ennuie aussi, dit le roi avec indifférence.

— Depuis le départ de la dame de Joyeuse, sire.

— Oui, belle Catherine, et en vérité c'est fort désagréable de n'avoir pas une maîtresse attitrée...

— Cependant, sire, le bruit de la cour prétend qu'Agnès Sorel.....

— Catherine, dit le roi en se levant d'un air de déplaisir, ne prononcez pas ce nom : la cour me déplait en parlant ainsi.... Il me semble avoir entendu quelque chose ici, dans la cheminée, et je crois même avoir vu remuer le feuillage.

— Sire, c'est le vent probablement.

En effet, Robert, tourmenté par un triste souvenir, s'était agité dans une inquiétude qui s'effaça bientôt sous ces paroles rassurantes du roi.

— Cependant, sire, continua Catherine.

—Silence, vous dis-je, Catherine, et puisqu'il est besoin d'en venir là, vous pouvez dire à toute la cour que j'ai donné ma parole royale qu'aucune relation amoureuse n'avait jamais existée entre moi et cette jeune fille. — Belle Catherine, j'entends dans la rue un trépignement qui va me forcer à vous laisser.

— Qu'est-ce donc, sire? dit Catherine, visiblement contrariée de le voir partir.

— C'est la fidélité dévouée, dit en sortant le roi, qui m'apporte des trésors que Dieu doit bénir pour le bonheur de la France.

— Catherine, dit aussitôt Robert, en sortant de sa cheminée, vous avez eu là une charmante idée de me faire nicher dans ces feuillages, et je vous en remercie sincèrement.

— Vous n'êtes pas difficile, si vous êtes satisfait de ce que vous avez entendu, et vous avez un charmant caractère.

— Adieu, dit Robert, il est des choses qu'une femme comme vous ne pourrait com-

prendre : je n'ai donc rien à vous expliquer, et si ce n'est pas par une ceinture dorée que vous avez remplacé votre ceinture virginale, ce n'est pas faute de la mériter, belle Catherine : Adieu.

Malgré la contrariété de voir partir aussitôt le roi, Catherine, que l'espoir de l'avoir enfin gagné consolait de voir Robert échapper à ses embûches, sauta légèrement de son lit et vint voir de sa fenêtre le brillant cortège des abbés de Celles, de Maillezais et de Charroux, qui apportaient au roi les trésors de ces riches monastères.

XV.

C'était le lendemain de ce jour : Robert était parti pour Montargis après avoir reçu d'Agnès, en lui faisant ses adieux, de nouvelles promesses. La jeune fille se trouvait dans son oratoire, cette pièce de l'appartement des femmes qui, pour avoir un nom plus saint

que celui de boudoir, n'en était pas moins coquettement parée pour servir de champ de bataille à la guerre charmante des amours et leurs victorieuses défaites. La sollicitude du roi l'avait en secret fait préparer pour elle dans le palais. Une tapisserie flamande de laine, de soie et d'or décorait les murs, et le plafond resplendissait d'étoiles d'or, artistement incrustées, comme pour avertir Agnès que c'était un ciel sous lequel elle trouverait le bonheur.

La porte s'ouvrit bientôt, et le roi, qui depuis si longtemps ne l'avait visitée, entra non sans quelque embarras.

— Agnès, hier, vous m'avez parlé en faveur des sires de Vivonne, de Beaumont et d'Amboise; j'ai reçu ce matin de messire de la Trémouille une lettre qui m'annonce qu'il les amène à Poitiers.

— Vous savez, sire, que ce sont deux amis de messire Robert de Verduisant, et certes ils ne sont pas plus coupables que lui.

— A Dieu ne plaise! pour Robert, la noblesse de mon cœur vous a souvent dit combien j'estime celui que vous voulûtes prendre pour époux, et qui s'est éloigné de vous d'une manière si étrange.

— Sire, il s'est rapproché.

— Il s'est rapproché de vous, Agnès, s'écria le roi avec une expression de regret qu'il ne fut pas maître de contenir.

— Oui, sire, et puisque vous m'aviez manifesté une affection si bonne, je n'aurais point voulu vous cacher une promesse qu'il m'a faite.

— Une promesse, Agnès, dit le roi stupéfait!

— Oui, sire, et j'espère que je ne regretterai point d'avoir eu confiance en vous.

— Agnès, dit-il en lui prenant la main qu'elle lui abandonna, comme dernière consolation, Agnès, vous me désespérez! Mais Robert est un sujet trop dévoué; mais mon cœur est trop noble, et je vous aime trop pour m'opposer à des intentions si positives.

Le roi, comme pour profiter de ses derniers instans, chargeait de baisers cette main brûlante qui tremblait de plus en plus aux ébranlemens du cœur de la jeune fille.

— Agnès ! ajouta le roi, merci de m'avoir montré le chemin du devoir.

— Sire, c'est tout ce que je devais ambitionner.

— Agnès, vous me l'avez montré ! Si vous vouliez m'y conduire ! — Vous ne voulez pas ? vous m'abandonnez au hasard ? oh ! il me semble maintenant que je suivrais mieux vos inspirations, si je pouvais me précipiter l'épée à la main dans la lice.

— Oh ! non, sire, si le combat allait vous enlever à notre espoir ! dit Agnès avec une expression qui signifiait qu'elle en frémissait pour elle-même.

— Agnès, vous me donnez enfin un moment de bonheur ! — Mais vous ne savez pas combien j'en veux à mes ministres de ne pas me laisser tirer l'épée. — Il faut me conserver pour le salut de la France, disent-ils. — Ah !

si ce n'était Alain qui me le conseille aussi !... mais, n'importe, ajouta le roi comme en rêvant, je veux une fois vous désobéir, je veux me sauver pour aller à Montargis, et là, en détruisant l'armée anglaise, inaugurer moi-même la fortune de la France.

— Oh ! non, sire, restez avec nous, dit Agnès en lui serrant les mains, comme si elle eût craint qu'il ne partît.

A la faveur de cet attendrissement, le roi approcha son escabelle du lit de repos où s'agitait Agnès.

— Agnès, ma belle Agnès ! vous savez bien que c'est vous seule que je regretterais. Oh ! vous que j'aime ! vous qui, pour moi, remplissez le monde, le ciel, l'univers ! ne trouverez-vous point pour moi dans un coin de votre cœur, une parcelle de cet amour, de ce bonheur que nous pourrions échanger. O Agnès ! Agnès !

— Pourquoi des mots si doux pour les autres me font-il donc tant de mal ?... s'écria-t-elle en laissant retomber sa tête affaiblie sur l'épaule du roi.

— O Agnès! tant mieux, tant mieux, si vous souffrez; car alors vous m'aimez, ma belle et douce Agnès; eh! pourquoi donc alors ne chercherions-nous pas à guérir notre douleur commune? ajouta-t-il en passant furtivement son bras autour de la taille flexible qui voulut glisser de son étreinte.

— Agnès! ne craignez pas, car je vous aime! Qu'y a-t-il de redoutable, qu'y a-t-il à craindre dans l'amour?

Leurs paroles étaient lentes, et leurs réponses éloignées : le silence commençait à assurer l'échange et l'empire des émotions secrètes, avides de se confondre, et ce fut dans cet instant que le beau Yoland, jusqu'ici paisible, vint poser sur les genoux d'Agnès sa mince et jolie tête comme pour participer au bonheur de ceux qu'il aimait tant, et comme s'il eût prévu que le but de sa douce mission d'entraînement allait enfin s'accomplir.

C'était le soir, et l'ombre, approchant déjà, se répandait aussi sur leur raison troublée.

— O Charles! j'ai confiance en vous, di-

sait Agnès en s'abandonnant à son étreinte, et vous n'abuserez pas de la force et de la faiblesse de mon amour.

— Merci, Agnès, de votre confiance et de votre amour !

— Mon Dieu ! ne suis-je point trop coupable déjà !

— Non, Agnès, non... nous avons tant souffert ! Si c'était une faute, ne l'aurions-nous pas assez expiée déjà par nos douleurs anticipées. Non ! il ne peut être mortel ce doux péché qui nous fait si bien vivre. — Eh ! l'amour n'est-il pas le bonheur, la suprême raison ? N'êtes vous pas la plus belle, la plus aimante, et la plus aimée. Oh ! venez, venez...

— Sire, je vous ai trop aimé, et Dieu me punit par le bonheur, car je me sens déjà trop heureuse !

Son corps, plein de mollesse, s'abandonnait plus souple, et ses yeux se voilaient.

La nuit venait : leurs regards et leurs pensées se brouillaient insensiblement et les

baisers d'abord repoussés s'expiaient déjà par les baisers rendus : la faculté de penser s'absorbait dans la capacité de sentir, et un quart d'heure de nuit menaçait de triompher de bien des jours de résistance.

Hélas ! il est si doux de n'avoir qu'à déployer ses ailes pour monter au ciel et s'isoler de ce monde mauvais ; on est si heureux de se trouver seul dans ce monde immense, seul par la puissance de l'oubli d'amour ; on est si fier de se dire que le monde entier est là, en soi, autour de soi, et que ces soupirs, pourtant si discrets, vont frapper ses deux pôles rapprochés ; on est si heureux, quand tout vous a fait douter, même de votre existence, de pouvoir se dire qu'on s'était trompé, qu'on existe bien, et plus complet qu'on ne l'espérait, de croire que le bonheur est là tout près et de le caresser mille fois pour s'en persuader davantage, on est si heuraux de croire que non-seulement nous pouvons prendre le bonheur, mais encore que nous pouvons le donner, de croire que d'au-

tres que nous sont grands, nobles, bons et aimants : — Hélas ! il est si doux de sentir se réaliser, dans la plénitude de la félicité, la tendre prophétie de deux yeux si caressans, à laquelle nous ne voulions pas croire tant elle était céleste.

Qui pourra dire ce qui se passait entre ces deux amans ? car la nuit est pleine d'embûches et la vertu de resources. Le plaisir est saturé de douceurs, et la suite de remords amers ; l'amour est plein de défaillances, et le devoir de forces et de résistance; la faiblesse est grande, mais la force plus grande encore. Hélas ! le hasard n'est-il pas notre souverain !

A quelques jours de là, seize cents braves, commandés par le jeune comte de Dunois, s'avançaient pour ravitailler Montargis assiégé par le comte de Warwick à la tête de 3,000 hommes et d'une nombreuse artillerie. Le jeune Dunois, non content d'avoir, avec l'élite de la chevalerie française, à servir seulement d'escorte à un convoi, et poussé du reste par les ardents conseil d'un jeune chevalier

qui ne laissait jamais son armure et que personne ne connaissant, on appelait le Pasteur à cause de l'agneau brodé sur sa bannière, Dunois se décida à faire lever le siège, en tentant quelque coup plus hardi. Après avoir divisé en deux sa petite armée, il se chargea d'attaquer le quartier de Bisset, tandis que Lahire tâcherait de déloger Lapoulle à la tête de la seconde troupe.

Après une prière aussi fervente qu'elle était originale, le pieux et brave Lahire lança sa troupe sur l'Anglais qu'il eût aussitôt si bien *déconfi* que Lapoulle qui commandait, ne trouva rien de mieux que de se sauver lui-même dans un bateau, laissant la moitié de son monde sur la place, ou noyé dans la rivière. Lahire vola aussitôt à la rescousse de Dunois qui rencontrait une plus opiniâtre résistance du côté de Henri Bisset, et il y eut là un terrible combat. Le jeune Dunois commandait froidement en se battant avec chaleur, comme le dévotieux Lahire. Quant au Pasteur, il agissait si rudement que tout le monde voulait le

suivre, en s'écriant qu'il chassait l'ennemi comme un troupeau d'ouailles; et puis on s'était dit tout bas que ce pourrait bien être le roi qui avait voulu échapper aux contraintes de ses ministres : car au moment du départ de l'expédition, on l'avait dit surpris par une maladie dangereuse que rien n'avait annoncé et qui pourrait bien être feinte. Quoiqu'il en fût, il avança toujours *accosté* de Pierre Leporc, qui se taillait avec sa redoutable hache un passage sanglant dans cette forêt d'hommes, et de Robert de Verduisant, dont l'amoureuse confiance dans les promesses d'Agnès avait changé en arme merveilleuse l'épée brillante que sa main lui avait ceinte à la passe d'armes de Chinon et qui ne se lassait point de tarir le sang des éternels ennemis de la France. Mais ce fut bien autre chose lorsqu'après être descendu pour soutenir et consoler le brave Leporc qui venait de recevoir le coup mortel, le Pasteur remonta sur son destrier et s'élança de nouveau dans la mêlée, en forçant avec son épée, au silence de la mort, ces insolens Anglais qui, se croyant déjà maîtres du beau royaume

de France, lui volaient son cri traditionnel, Montjoie-Saint-Denis! Le brave Dunois, voyant la déroute de Bisset, avait tout-à-fait oublié la froideur du commandement pour se livrer à la bouillante ardeur du combat. C'était une belle chose de voir tous ces nobles bras, en frappant à coup redoublés de leur épée, infatigable travailleur, forger un sceptre indépendant pour la main puissante de notre belle france : l'archer, le franc-taupin et le chevalier se venaient mutuellement à la rescousse. Et enfin, au millieu de tous ces preux, nobles et braves combattants, le père Lazare, le grave vieillard, s'animant par souvenir et peut-être par regret, à la clameur discordante du combat; répandant les saintes absolutions et montrant d'une main inspirée au noble et au manant, qui mouraient avec une égale noblesse, le chemin par lequel ils devaient arriver ensemble devant le Dieu qui n'a qu'un seul amour pour les enfans de sa grande famille.

C'était un terrible carnage; mais lorsque

vint le moment de fondre sur les quartiers du comte de Warwick, le mouvement fut un instant ralenti par une scène inattendue et touchante.

— C'est moi qui vous ai donné le coup mortel! Pardon, pardon, disait, en le soutenant, Aimard de Flavy à un vieillard octogénaire, mutilé par le combat et dont le haume brisé laissait flotter la chevelure d'argent.

— Hélas! moi, deux fois traître, je méritais bien de mourir de la main d'une fidélité à toute épreuve, car vous aviez pourtant comme moi la mort d'un fils chéri à venger.

— Et la séparation d'une fille adorée, reprit Aimard.

— Et si Dieu me pardonne ma trahison.....

— Il vous pardonne, dit gravement le père Lazare en étendant sur lui sa main sacrée.

— Le noble roi Charles me la pardonnera-t-il?

Au même instant, le chevalier Pasteur se baissa à son oreille pour lui dire quelques mots en lui pressant la main.

— Je suis consolé, s'écria en mourant de la joie et de l'effort de ses paroles, le brave Estendard de Mailly que la mort de son fils avait reconduit dans les rangs des Anglais.

Aussitôt on vit arriver une inondation subite, et tandis que les combattants s'échappaient à la hâte, l'onde impérieuse emportait, comme Dieu, dans son sein, le vieil Estendard, les morts et les mourants.

C'était le brave capitaine Bousson, commandant de la place, qui lâchait les écluses pour balayer la lice et finir l'œuvre si bien commencée des lances, des haches, des épées et des pierriers, canons, couleuvrines et bombardes. Mais le comte de Warwick, voyant qu'il avait déjà perdu plus de 1500 des siens, et ne jugeant pas prudent d'attendre Dunois, le laissa maître d'un champ de bataille où il avait oublié la victoire qui ne nous quitta plus dans cette guerre nationale.

Le Pasteur disparut, sans qu'on entendît jamais parler de lui, comme si c'eût été saint Victor, réclamé par le ciel d'où il était venu; mais on observa que la maladie du roi, arrivée si subitement, avait disparu avec autant de promptitude, presqu'aussitôt l'annonce de cette victoire dans la ville de Poitiers. Peut-être la joie qu'en avait ressenti son cœur avait-elle été un remède souverain.

Robert de Verduisant, qu'un intérêt puissant rappelait à Poitiers, aurait bien voulu disparaître aussitôt, comme le mystérieux chevalier; mais il fut obligé de modérer son ardeur, car le comte de Dunois l'avait chargé de conduire à Poitiers les prisonniers anglais, et ce ne fut qu'au bout de quinze jours, qu'en approchant de la ville, il entendit enfin le murmure de la joie, dans ce jour consacré à la célébration de la victoire.

Robert sentait battre son cœur en approchant de la belle Agnès : il était fier de se présenter triomphant devant les perfides ennemis, auxquels il avait échappé si heureusement, et

se livrait au plaisir de revoir ses deux amis, Antoine de Vivonne et André de Beaumont, dont il savait que le roi avait promis la délivrance, lorsque, en baissant les yeux, il aperçut une femme éplorée, à genoux sur la pierre et levant au ciel son front chargé de douleurs. Robert sentit tout son sang s'agiter et ses nerfs s'émouvoir. Il y avait dans cette noble taille tant de perfection et de dignité, tant de simple élégance dans cette robe et cette immense voile noir qui l'enveloppait tout entière, qu'il fut frappé subitement à la vue de ces vêtemens de deuil, d'un pressentiment fatal. Ses yeux s'élevèrent aussitôt vers le sommet de la porte de la ville : un mouvement involontaire lui fit retirer le corps en arrière ; ses mains crispées serrèrent la bride en la tirant brusquement, et son noble destrier se cabra incertain et surpris par ces indications inattendues.

Mais aussitôt, en laissant marcher sa troupe, il s'avança vers la belle Rosalba, qui, insensible à la joie publique et sourde au bruit

triomphant des trompettes du cortège, pleurait et priait peut-être, devant la tête sanglante d'Antoine de Vivonne, posée auprès de celle d'André de Beaumont dans une cage de fer.

— Rosalba, dit Robert, vous avez perdu un homme qui vous aimait d'un amour ardent.

— Ce n'est pas le premier, vous le savez bien, dit-elle après un moment d'hésitation et d'étonnement.

— Pardon, Rosalba : Giacomo était un traître et c'est lui qui m'a conseillé de vous abandonner. Vous n'avez plus de protecteur, venez, je vous en servirai si vous voulez être une des suivantes d'Agnès Sorel, qui va devenir mon épouse.

— Merci de votre générosité, dit Rosalba en souriant perfidement et montant en croupe derrière le chevalier.

XVI.

Le triomphe de Montargis avait répandu la joie parmi les populations trop habituées aux revers : une satisfaction inaccoutumée régnait dans tous les esprits et un espoir irréfléchi, mais puissant, exaltait tous les cœurs, mystérieux précurseur d'une glorieuse délivrance.

Aujourd'hui le peuple s'amusait, car la joie avait été permise par la victoire : aucun nuage ne semblait pouvoir venir troubler cette fête, et il se passait dans le palais une scène qui, au contraire, ne devait contribuer qu'à la rendre plus joyeuse.

Aussitôt la nouvelle de la marche du comte de Dunois sur Montargis, des ambassadeurs Anglais étaient arrivés à Poitiers; mais le roi, pour inspirer la confiance qu'il avait lui même, avait voulu attendre et ne recevait qu'aujourd'hui seulement la patiente ambassade.

Pour admettre en sa présence les envoyés du roi d'Angleterre, qui osait s'appeler aussi roi de France, le noble roi de Bourges s'était entouré de ses plus fidèles sujets, pompe la plus convenable en pareille occurrence. On était affligé de ne point y voir le fidèle connétable relégué à Parthenay; mais on y remarquait les ministres présidés par Georges de la Trémouille, que son ambition, ses exactions et son penchant à la cruauté n'empêchaient point de travailler ardemment au salut de la patrie.

Enfin l'on vit paraître Berry, premier héraut d'armes du roi, et il annonça Thomas de Montagu, comte de Salisbury.

— Sir Thomas, dit le roi sévèrement, je me trouve heureux de vous voir; mais quant à vous, sir Fascot, je suis étonné que le duc de Bedfort vous ait envoyé vers moi, et plus étonné encore que vous y soyez venu.

— Sire, dit-il, je dois respecter vos paroles; mais je puis vous dire que j'ignore complètement le motif de leur sévérité.

— Quoiqu'il en soit, sir Fascot, le procès de mon premier ministre, le sire de Giac, et le succès de Montargis, ont dû vous prouver que nous saurions également triompher des armes secrètes et des armes loyales : l'audience que j'accorde ne peut donc être d'aucun intérêt politique, et c'est pourquoi je veux bien supporter votre présence ici.

— Sire, dit le comte, je puis vous assurer, de la part de mon maître, que sir Fascot eût agi sans autorisation, et que d'aucune façon

sa présence ici ne pouvait avoir pour but de vous offenser.

— Je vous crois. — Je suis habitué à honorer en vous un brave et loyal chevalier, et je ne veux pas douter de vos paroles. — Sir Thomas, dites-nous ce qui vous amène près de nous.

— Sire, je viens de la part de monseigneur le duc de Bedfort, régent de France...

— Régent de France, dit Charles VII, suis-je donc déjà tombé en enfance, ou n'en suis-je pas encore sorti! sir Thomas, c'est ce que nous ne pourrions permettre si c'était une audience politique.

— Sire, je suis chargé de vous apporter des propositions de paix.

— Tant mieux : je ne m'y attendais pas, et c'est signe que vous allez vous rembarquer tous.

— Sire, au contraire; mon maître usant de générosité, vous demande de lui céder le reste des contrées d'au-delà de la Loire qui sont encore en votre pouvoir.

— Sir Thomas, vos offres seraient généreuses, si le roi Henri VI avait une armée de 20,000 braves comme vous ; car moi, à la tête d'une pareille armée, je me ferais fort de conquérir l'Europe.

— Sire, avec un chef comme vous, ce serait beaucoup moins étonnant ; mais si le roi, mon maître, n'a point de plus fidèle sujet, il en possède un grand nombre de plus utiles que moi.

— Non, non, je vous le dis, sire comte, et je le jure sur l'épée victorieuse et sanglante encore de Montargis, c'est le premier pas vers une délivrance complète, et maintenant que nous sommes en marche, nous ne nous arrêterons qu'au but, ou sur le signe irrésistible de la mort ; Je le jure par ma vaillante noblesse et par l'amour et le noble dévoûment du peuple. — Ces paroles seront entendues par mes sujets, et je vous charge, sir Thomas, de les porter à ceux de votre maître. — Je suis le roi de Bourges ; je veux être le roi de France, et je ne me croirai point tel, tant

qu'un pied anglais pourra fouler en maître un coin de notre sol.

— Je regrette, sire, que vous ne vouliez point accepter les offres de mon maître, et pour vous prouver qu'elles n'étaient qu'un effet de sa générosité, il m'a chargé aussi de vous dire qu'une armée allait marcher sur Orléans.

— Faites ouvrir les fenêtres qui donnent sur la place, dit le roi.

Et descendant de son trône, comme pour avertir le comte que l'audience était close, il s'avança vers la fenêtre ouverte, et lui dit, en étendant noblement la main vers la place :

— Regardez. — Vous êtes un loyal chevalier, sir Thomas, répondez moi : Croyez-vous que ce soit sous l'impression du premier succès de nos armes, et sous l'épée de mes braves qui viennent de vaincre ceux de votre maître, que je puisse signer une paix honteuse ?

— Sire, vous agissez noblement.

— Sir Thomas, mon aïeul, le roi Saint-

Louis, à son sacre, portait deux sceptres. — Croyez-vous que je puisse me résigner à n'en porter que la moitié d'un? ajouta-t-il en regardant doucement Agnès qui se trouvait avec la reine au balcon voisin.

Pendant ce temps-là, on voyait défiler sur la place le cortège des prisonniers anglais que Robert, après avoir déposé la belle Rosalba, était venu rejoindre, pour les conduire devant le palais.

— Noël ! Noël !

Et des milliers de bras élevaient en l'air les toques et les chaperons, pour saluer le roi qui se décidait enfin à porter glorieusement la couronne qui brillait sur sa tête. Robert, si longtemps accablé par la douleur, levait aussi son épée nue en signe de joie. Lorsqu'il passa sur le pavé encore sanglant où Lecamus de Beaulieu avait naguère laissé sa tête, son front se pencha rembruni; il pensa que c'était là qu'il avait été pris d'un injuste soupçon en déchirant son écharpe; mais relevant aussitôt la tête, il prit celle qu'Agnès lui avait

de nouveau donnée, et il la fit flotter en l'air pour la lui montrer bénie par la victoire. Agnès, dont les yeux l'avaient distingué dans la foule, parut se troubler et rentra dans la salle, comme si elle eût pensé qu'il avait aujourd'hui de plus justes motifs pour lacérer encore cette nouvelle écharpe. Le malheureux Robert fut abreuvé de joie; car il crut qu'elle craignait de céder publiquement à une douce et larmoyante émotion.

Alors il mit pied à terre pour venir se présenter au roi : Au bas de l'escalier il rencontra Giacomo qui était entré au service de la Trémouille après la prise de Vivonne, dont il avait exigé la mort, pour qu'il ne pût révéler sa vie infâme, qu'il le soupçonnait bien de ne pas ignorer. Il le regarda avec mépris et le valet baissa les yeux, qui eussent pu révéler trop tôt de tragiques projets. Robert monta, et au haut de l'escalier, il se trouva face à face avec le comte de Tancarville.

— Est-ce vous, messire, qui seriez chargé de me recevoir et de m'introduire, dit-il avec dédain.

— Non, Dieu merci ; mais c'est moi qui vous apporte un cartel sans rémission. — Demain, la mort aura décidé entre nous deux, ajouta-t-il avec une sourire perfide.

— Vous avez bien tardé, sire comte, à venger vos injures.

— C'était pour en être plus sûr.

Et il se séparèrent, l'un avec l'espoir et l'autre avec la certitude du triomphe.

C'était pour toute la ville une réjouissance inouie, un emportement fougueux, une joie folle, une glorification enchantée de ce triomphe qu'en d'autres circonstances plus heureuses on n'eût peut-être pas remarqué. Après avoir chanté le *Te Deum* à Saint-Pierre, le peuple s'était répandu dans les rues pour célébrer la victoire d'une manière beaucoup moins sainte et réservée. Partout on voyait des buffets couverts de comestibles, artistement entremêlés de lauriers, emblèmes de la victoire, soutenant des sièges aussi acharnés que celui de Montargis, et où c'étaient au contraire les assiégeants qui se trouvaient affamés.

Au coin de toutes les rues, il y avait des figures d'animaux qui vomissaient les vins de Saintonge, d'Angoulême et de Mirbalais. C'était à qui arriverait ; c'étaient des menaces, des coups, des batailles terribles comme pour satisfaire à l'esprit belliqueux du jour ; des combats et vainqueurs ou vaincus demeuraient sur la place, terrassés par l'abondance des coups de poing ou de vin. Tous, tous se précipitaient ; car l'ivresse était à l'ordre du jour et celle-ci valait bien celle de la joie. Mais ceux qui redoutaient les périls de ce belliqueux gratis et de ce culte public au dieu Bacchus, se retiraient pour lui faire leurs dévotions dans le sactuaire des tavernes, ces temples de joie où ne retentissaient pas moins les chants de ses dévots.

La nuit se faisait plus noire : chacun s'amusait à sa façon, dans la rue Queue-de-Vache comme sur la place du Palais ; chacun manifestait sa joie selon son caractère : les vierges du coin des rues se montraient illuminées et couvertes de fleurs ; et le charnier

de la ville avait été livré au public par les fossoyeurs qui l'avaient illuminé et splendidement paré pour qu'on ne craignît pas de venir se réjouir avec les morts ; car c'était la guerre de la patrie, et les morts, les morts vénérés et chéris ne sont-ils pas pour nous une moitié de la patrie ?

Chacun s'égayait à sa façon : l'on voyait maints jolis minois qui, tout en semblant prendre part à la joie publique, étaient beaucoup plus préoccupés de la joie privée, et lorsqu'un bel étudiant de l'Université de Poitiers passaient avec ses allures dégagées, chaque jeune fille examinait sa toilette, faisait tout pour l'attirer à soi, et bien souvent quand on était depuis longtemps d'accord, on se suivait avec un air affecté d'indifférence, pour se retrouver avec bonheur dans les lieux solitaires... Oh ! cette joie publique faite de joies privées était une belle réjouissance.

Mais la cour avait ses plaisirs plus délicats : un bal splendide attendait la brillante compagnie, et déjà les abords du palais se trouvaient encombrés des nobles destriers des che-

valiers, des élégants palefrois montés par les dames et damoiselles, et des riches litières. Bien des cœurs battaient de crainte et d'espoir : bien des choses, bien des monstres allaient s'agiter tumultueusement dans le sein de cette mer qui paraissait si joyeuse à sa surface. Ce n'était qu'éclat et soie, fleurs et sourire, or et diamants, glaives, poignards et couronnes, velours, lumière et beauté. C'était un mouvement enivrant, un bruit enchanteur d'instruments et de douces voix d'amants ; et les fleurs de lys des tentures s'agitaient et semblaient participer à la fête par le léger miroitement que leur prêtaient la clarté des lustres, et le mouvement et la belle lumière des torches promenées dans la salle par les valets richement parés.

— Eh ! bien, disait le maréchal de Boussac à Joakin de Roubault, si nous avions fait la gageure pour le bâton de maréchal, vous l'auriez perdue.

— Je l'aime autant, messire, dit sèchement Joakin.

— Je le crois bien, dit le comte de Tonnerre en voyant Boussac s'esquiver, le gagner de cette manière !

— Et d'ailleurs, si j'en voulais à ce prix, il serait encore temps, car on dit que le connétable travaille à donner de l'embarras à la Trémouille.

— Il est vrai que Georges, par ses exactions, ne vaut pas mieux que les autres, et la mort d'Antoine de Vivonne et d'André de Beaumont nous montre assez ce qu'il sait faire dans un autre genre.

Agnès, que sa charge de fille d'honneur de la reine retenait dans cette fête malgré le deuil de son père, au lieu d'y prendre part, semblait en éprouver une douleur profonde.

Robert de Verduisant, qui ne lui avait point parlé depuis son arrivée du jour s'approcha bientôt d'elle :

— Agnès, me voici revenu, et pourtant vous paraissez triste.

— Mon Dieu, Robert, c'est une résolution

si grave dans la vie, que celle de donner sa liberté.

— C'est vrai, Agnès, et vous craignez! car je vous ai trop offensée par mes injustes reproches ; mais, n'est-ce pas, vous me répondez par le pardon.

— Le pardon! dit Agnès en soupirant dans la pensée qu'elle n'avait plus à s'en plaindre.

— Oui, le pardon, Agnès! En me faisant vo re esclave, je saurai réparer tous mes torts. — Oh! confiez-vous à moi comme lorsqu'un soir vous voulûtes me suivre.

— Hélas! dit Agnès avec un regard douloureux, plût à Dieu que je vous eusse suivi, alors!...

— Oh! merci, Agnès, merci : mais hâtons-nous, pour prévenir tout évènement fatal qui pourrait nous séparer encore.

— En vérité, c'est dommage, disait Catherine à Tancarville en lui montrant Robert! car il faut avouer que c'est un noble et beau chevalier : j'en ai regret!

— Vous me rendez jaloux, Catherine, moi qui porte vos livrées. — Eh! vraiment, on ne sait à quoi peut porter la jalousie.

—Avec cette agraffe de diamants sur l'épaule, cette ceinture de soie à boucle de saphirs, et cette poignée d'épée en rubis, comme ainsi il est beau et brillant.

— Brillant!... laissez donc, Catherine : si vous ne tenez qu'au brillant, vous allez l'aimer bien mieux quand, sous la flamme jaunâtre, il aura l'air d'une gigantesque topaze.

— Vous me faites frémir! c'est une chose horrible!

— Allons donc, Catherine! je savais que vous étiez fort sensible; mais je ne me serais pas douté que ce fût pour ces choses-là. — Le seriez-vous autant pour ce pauvre Georges, qui croyait m'apprivoiser?

— Vous êtes d'une cruauté rare.

— Et vous d'une sensibilité inaccoutumée.

— Allons! Eh bien! avez-vous pris vos mesures?

— Tenez, voici Giacomo qui vous dira cela.

En effet, Giacomo faisait partie de la foule de ces valets, candélabres vivans, chargés de promener les torches de cire odorante et d'éclairer la salle par ce mode grandiose, mais qui avait occasionné déjà de graves accidens. Catherine s'approcha pour lui parler, et les yeux du valet et les yeux de la grande dame s'allumèrent, en se rencontrant, d'un éclat sinistre.

— Si je n'étais pas pressé par ce maudit mariage qui va se faire demain, dit Giacomo en jetant sur Robert un regard de tigre, croyez-vous, signora, que je me fusse chargé d'une pareille mission?

— Il ne te manquait plus que cette torche, dit Alonzo en passant près de Giacomo, pour être un véritable Lucifer.

— Le fou ne sait pas qu'il parle si juste, dit Tancarville à l'oreille de Catherine. — Enfin, je serai donc vengé de tant d'humiliations dont il m'a abreuvé.

— Voyez donc comme il paraît brûlant?

— Oh ! ce sera bien pis tout à l'heure.

— Vraiment, messire, il n'y avait que vous qui pussiez inventer un pareil artifice. — Je crois que vous devez vous battre demain avec lui, n'est-ce pas? reprit Catherine en riant.

— Il le croit, répondit-il.

— Prenez garde à mon mari, dit-elle avec un sourire cruel.

— Oh ! ne craignez pas : je saurai le soigner. — Il faut avouer, ma belle Catherine, que c'est bienheureux pour moi qu'il soit tant menacé par le connétable.

— J'ai eu beau lui conseiller de montrer plus de soumission, il n'en n'a rien voulu faire.

— Et tant pis pour lui, n'est-ce pas? — Vous êtes habituée à être la femme des premiers ministres, et vous voulez toujours l'être.

— Si cela se peut, dit-elle.

— Alors, soyez tranquille : je suis aimé

du roi et du connétable dont j'ai presque la promesse.

Pendant ce temps la salle s'animait, les conversations bruyaient, les instrumens de musique réglaient harmonieusement les pas des danseurs, et les sarabandes provençales, en dépensant en mouvement la brûlante activité des amans, entrelaçaient leurs bras avides d'étreintes plus voisines et plus serrées.

Robert, qui avait laissé Agnès par réserve, parce qu'il craignait de l'embarrasser, tout le monde sachant leur prochain mariage, fut remplacé par le roi auprès de la jeune fille, dont les regards, en changeant d'expression, se voilèrent d'une ineffable douceur.

— Agnès, comme nous avons fait du chemin depuis le jour où je vous rencontrai seule dans la forêt et où vous vous prîtes à aimer l'inconnu.

— Oui, sire, nous sommes allés trop loin.

— Oh! non, Agnès, car alors nous étions sur la terre, et maintenant nous voici dans le ciel.

— Sire, un ciel plein d'orages.

— Nous les conjurerons, Agnès. — Oh ! quand vous me vîtes entrer blessé au château de Fromenteau, vous ne vous doutiez pas, ma belle Agnès, que ce serait votre amour qui sauverait la France de l'esclavage : car vous m'avez donné la force que je vous demandais.

— O sire, ne serait-ce pas pour moi une glorieuse excuse !......

Elle devint pensive, en voyant s'accomplir les mystérieuses prophéties de Gitto, qui avaient prédit à la vertueuse Radégonde que la postérité de l'enfant qui n'aîtrait d'elle, sauverait la France des plus grands dangers, et elle finit par croire, dans la tendre aberration de son esprit et de son cœur, qu'elle n'était qu'un miraculeux instrument de la providence.

Dans ce moment, on vit sortir d'un bosquet artificiel des dames et de jeunes demoiselles vêtues en sylphides, qui vinrent saluer la reine Isabelle.

Aussitôt le roi sortit, suivi de plusieurs au-

tres personnes, en s'appuyant sur le bras de l'honnête Alain Chartier.

— Il faut avouer, maître Alain Chartier, archidiacre de Paris, que tu t'épouvantes de bien peu de choses; ces pauvres sylphides sont en vérité de la décence la plus sévère et la plus canonique.

— Pour vous peut-être, sire, mais pour moi!... Je dois me retirer. — Enfin, quoiqu'il en soit, cela ne me regarde pas, et pour mon compte je vous pardonne, puisque vous semblez maintenant avoir pris la ferme résolution de conduire la France à sa délivrance.

— Belle Catherine, dit le roi en passant près d'elle, si je ne devais bientôt vous admirer en nymphe, j'aurais été enchanté de vous voir en sylphide.

— Et moi, sire, de vous voir en chanoine de Saint-Pierre, rôle qui vous irait parfaitement, dit Catherine, piquée de ce que le roi lui préférait Agnès et faisant allusion au titre de chanoine de la cathédrale de Poitiers, que portaient les rois de France.

— J'oubliais, repartit en riant le roi, qu'un costume de religieuse hospitalière vous irait beaucoup mieux ; car vous êtes douée à un haut degré de la vertu d'hospitalité.

— A ce compte, dit Alonzo, je serais un fort bel enfant de chœur ainsi que Giacomo, et nous ferions un bien charmant clergé : il n'y manquerait plus pour diacres que messire de la Trémouille et messire de Tancarville.

— Pour chanter l'office des morts, dit Tancarville d'une voix sourde et lugubre, en regardant Robert, qui suivait le roi, et en sortant aussi.

Pendant ce temps là, des sylphes légers sortis du bosquet s'élançaient à la poursuite des charmantes sylphides, dont une des moins craintives, Bérangère de Mouchy, fut bientôt saisie par Raoul d'Albret, un des sylphes les plus ardens. Après l'avoir placée sur un trône de saphirs, qui descendit de la voûte de feuillages du bosquet artificiel, il se mit à genoux à ses pieds pour qu'elle lui coupât les ailes, tandis qu'un petit amour, descendu comme

un petit oiseau, pour allumer une torche sur l'autel de l'hymen, s'amusait à brûler celles de la jolie sylphide qui s'en allaienten flamme bleue; mais par un phénomène qui voulait représenter le moral, à mesure que l'une se consumait, l'autre repoussait dans la même proportion; ce qui impatientait fort l'hymen, soufflant le feu sur son autel, et provoquait le rire universel, et même celui de la charmante Agnès. Alors l'amour se mit à poursuivre les autres sylphes et sylphides pour leur brûler ainsi dérisoirement les ailes, mais encouragés par ce qu'ils croyaient une volonté de la nature, ils fuyaient tous, les sylphides de peur qu'il n'y eût quelqu'exception parmi elles et les sylphes pour ne pas rester sans ailes comme ce malheureux Raoul d'Albret, réduit maintenant à aider charitablement l'hymen à attiser le feu sacré, en implorant la nature. Enfin, les jolies sylphides vinrent danser autour de cette personnification de l'amour fidèle et sentimental. Elles se laissaient prendre par les ailes, donner par lui un chaste baiser sur le front, et quand elles voyaient

qu'il ne leur en prenait pas davantage, elles se sauvaient avec un sourire moqueur en agitant leurs ailes sur le feu sacré de l'hymen, pour l'éteindre.

Mais la raison, sous l'aspect déformé d'une vieille femme laide et ridée, survenant enfin, leur enlève leurs ailes à tous, et, pour alimenter le feu, les pose sur l'autel, devant lequel elle reçoit les hommages des couples conduits par Raoul d'Albret, qui prend, pour dédommagement à ses souffrances, la jeune Bérangère, devenue la plus douce et la plus raisonnable, comme elle était déjà la plus jolie.

C'est alors qu'on vit naître du bosquet une troupe de bergers et bergères, à la tête desquels s'avançait René d'Anjou avec sa femme, Isabelle de Lorraine, ayant auprès d'elle le beau Yolant que lui avait prêté Agnès, et qui sautait en signe de joie de jouer son rôle dans une aussi belle fête. Mais ce qui excita la risée universelle, ce fut l'entrée de la dame Catherine de la Trémouille, vêtue en nymphe et

conduisant, avec un ruban rose, six Satyres vêtus de la manière la plus inconvenante et attachés ensemble seulement par des cordes, pour prévenir le funeste accident arrivé sous Charles VI, à une semblable mascarade où il figurait lui-même. Pour paraître velus comme ces divinités champêtres, leurs habits collans étaient couverts de laine et de longues étoupes retenues par une épaisse couche de poix.

Ils firent, ainsi liés, le tour de la salle, en affectant des poses d'une modestie fort équivoque, et en adressant la parole à chacun d'une voix contrefaite; mais il en était qui reconnaissaient sûrement celle qui devait les toucher plus qu'un autre. Aussi Agnès ne se trompa-t-elle pas sur le premier Satyre qui lui dit :

— Agnès, vous avez besoin de bonheur, hâtons-nous, puisque vous m'avez choisi pour le chercher avec vous.

Son cœur se resserra plus tristement à ces mots; mais il s'épanouit bientôt lorsqu'une autre voix lui dit :

— Belle nymphe, tu viendras avec moi dans les plus solitaires retraites?

Son cœur obéit à ce doux appel, et sa pensée l'emporta au milieu des déserts, dans une dualité enchantée.

La cour entière se pressait autour de cette risible et scandaleuse mascarade, lorsque subitement une clameur d'effroi se répandit dans la salle où il se traça un cercle immense et stupéfait autour du rapide incendie d'hommes qui venait de se faire. Giacomo s'était approché du beau Yoland.

— Oh! merci, toi qui me sauvas un jour la vie pour une si belle vengeance.

Et comme il abaissait sur son dos sa main perfide pour le caresser l'intelligent animal se retourna brusquement, et malgré sa douceur, par une instinctive aversion, lui enfonça dans les chairs ses dents minces et blanches. Le traître Giacomo, avec une présence d'esprit infernale, saisit ce moment pour exécuter son monstrueux projet, et comme vaincu par la douleur, il lâcha sa torche sur Robert

pendant que le Serpent du désert, qui en portait une autre, la laissait selon ses ordres tomber sur la Trémouille : le feu, instantanément allumé dans les étoupes, s'était aussitôt communiqué à ces six hommes effrayés, qui s'étaient rués les uns sur les autres. Le comte de Tancarville, n'ayant pas calculé sur une aussi subite inflammation, s'était, pour écarter tout soupçon, fait acteur de cette scène dont il avait donné l'idée. Lorsqu'il se vit enflammé comme les autres, il put encore couper avec un poignard qu'il avait pris exprès les cordes qui le liaient et celles qui retenaient le roi : mais l'invasion du feu, alimenté par la poix, avait été si prompte que la douleur le terrassa sur-le-champ au milieu des cinq autres qui se tordaient sur le parquet, personne n'osant approcher pour les dépouiller de leurs vêtemens de feu, et semblables à ses torches vivantes dont le cruel Néron illuminait dans le cirque le supplice des martyrs ; cependant comme Alonzo, fidèle à la Trémouille autant qu'il avait été traître au sire de Giac, venait de sauver son maître en coupant avec sa petite

épée les liens qui le retenaient. Agnès, surmontant sa frayeur, se détacha pour accourir au secours des victimes ; mais ce ne fut point Robert qu'elle choisit, car l'inspiration de l'amour la porta vers le roi sur lequel elle se précipita pour l'envelopper dans les plis immenses de sa robe, afin d'intercepter l'air qui servait d'aliment à la combustion, tandis que Jacques Cœur en faisait autant pour Robert avec son manteau.

Pendant que les autres se tordaient dans la douleur, asphyxiés sous cette flamme jaune et noire ou dévorée par cette poix pénétrante absorbée par les chairs ; pendant que tous fuyaient épouvantés en se croisant dans le plus grand désordre. Agnès vaincue par la frayeur, avec une robe à moitié brûlée, presque nue, s'enfuyait loin des regards et loin du feu, et le roi, saisi d'inquiétude sur le sort de celle qui l'avait si généreusement secouru ; le roi surmontant sa douleur puissante disparaissait aussi pour la suivre.

Un instant après, Robert, triomphant de sa douleur, promène autour de lui ses regards

égarés : il cherche en vain ! Il se précipite dans un corridor, et rencontrant Giacomo, il oublie que c'est un traître et lui demande où est Agnès.

— Dans sa chambre !... dans sa chambre !... répond le bravo d'une voix terrible.

Et en même temps, le touchant encore avec sa torche homicide, il allume en lui un nouvel incendie que la rapidité de la course rend plus furieux encore : il court rapide comme les planètes des cieux, éclairé par sa propre lumière : il court, il court, il arrive enfin. Ce corps lumineux se heurte contre la porte fatale ; il ouvre et reste un instant stupéfait... Agnès presque nue, dans les bras du roi, le serre plus fortement encore, épouvantée par l'apparition de ce spectre lumineux qu'elle ne peut reconnaître et prend pour un échappé de l'enfer chargé de la punir... Robert était tombé frappé par la douleur morale, conjurée avec la souffrance physique. Mais un démon se trouvait là assisté de deux autres, deux anges déchus, autrefois nobles et purs, et

qu'avait souillés son esprit infernal. Robert gisait là, sous la combustion, sous la poix infecte et bouillonnante, sous la flamme jaunâtre qui voltigeait légère sur son corps : il était là poussant de sourds gémissemens.

— Tu n'as donc pas ce beau poignard que tu gardais si précieusement pour cela, Rosalba ? dit Giacomo avec rage.

Et Rosalba encore craintive, hésitait à s'approcher de cet homme enflammé.

— Tiens, noble Serpent du désert, dit-elle en détournant les yeux : Pour moi, ce dernier crime...

— Lâches, s'écria Giacomo en se précipitant sur eux, il faut donc que ce soit moi ?

Il arrachait le poignard aux blanches mains de Rosalba en lui disant avec une joie de hiène :

— Quand tu le gardais si bien sur ton cœur, t'a-t-il dit qu'il avait aussi poignardé toute ta famille ?

Et pendant que Rosalba tombait dans les

bras du noble Serpent du désert, comme s'il devait être son dernier soutien, le bravo élevait en l'agitant le splendide poignard aux diamans, dont la flamme fit pâlir la flamme glacée de la lame, et le plongeait avec la rapidité de l'épervier qui s'abat sur sa proie, dans le noble cœur de Robert, où il le tint longtemps avec toute la volupté de la vengeance.

— C'est dommage, dit-il, de le tuer aussitôt: je sens aux battemens de ce cœur qu'il aurait pu souffrir fort et longtemps. Je connais cela, moi, vois tu!

— Il n'est donc pas mort! s'écria Rosalba en se réveillant.

— Rosalba, mon amour pour toi égalait ma volupté dans cette vengeance! Regarde moi donc tâter le pouls à sa maladie! moi, je voudrais qu'il vécût longtemps ainsi. Si tu savais quel plaisir j'éprouve à sentir le poignard sauter avec les mouvemens du cœur qui se débat sous la mort. — Tiens, comme dans le cœur d'Antonio, regarde-le donc dan-

ser ! — Chien de malheur, s'écria-t-il en se relevant et en frappant du pied le beau Yoland qui roula haletant; tu ne te tairas donc pas! C'est qu'il convoquerait ici tout le palais, par ses hurlemens.

Et en achevant ces mots, il écrasa sur le pavé la tête du beau Yoland, d'un coup de pied furieux.

Le poignard, obéissant aux pulsations agonisantes du cœur, allait toujours, sautait et faisait miroiter à la lumière des torches ses admirables diamans.

Tout-à-coup Agnès et le roi, rappelés à eux par les derniers aboiemens de Yoland, sortent pour porter secours au malheureux martyr; mais Agnès, frappée par la vue de Rosalba sa mystérieuse apparition, s'écria :

— Gitto ! c'est Gitto !

Elle retombe évanouie dans sa chambre, et pendant que le roi la porte sur son lit, Rosalba, vaincue par un triple et douloureux regret, dit lentement sous le poids de la douleur :

— Antonio !... Robert !... Antoine !... san-

glante.... funèbre... et lamentable trinité d'amour ! Oh ! pardonnez-moi ! pardonnez-moi !

— Rosalba ! dit l'Arabe inspiré, viens : Simoun peut nous dérober à la vengeance des hommes ; viens, car ils sont meilleurs au désert.

— Il est trop tard, s'écrie Giacomo triomphant !

En effet, les cris déchirans du mourant et les hurlemens du malheureux Yoland avaient rempli tout le palais, et les sergens, avec leurs masses, accouraient en foule. Rosalba s'échappa des étreintes du Serpent du désert, qui l'avait saisie pour l'emporter, et en étendant sur Giacomo un doigt fatal, elle s'écria :

— Saisissez cet homme, qui vient de poignarder Robert.

Mais Giacomo, dans un sang froid cynique, répondit par ces mots en la marquant d'un index plus fatal encore :

— Saisissez cette femme, qui se vend : car c'est son propre poignard.

XVII.

Quatre de ces infortunés satyres avaient succombé à leurs affreuses tortures, parmi lesquels le fourbe Tancarville, dont le corps carbonisé était devenu aussi noir que l'âme. Ainsi s'étaient effacés ses rêves d'une homi-

cide ambition qui voulait, par la mort de la Trémouille, arriver à sa place de premier ministre et à sa place de mari de l'opulente Catherine : tous ses odieux projets, disparus avec lui, il ne pouvait pas même jouir du triomphe mortel de sa vengeance sur le malheureux Robert. Pour la Trémouille, quoique ce fût pour rester exposé aux incessantes poursuites du connétable, il avait échappé par l'intervention d'Alonzo à la triple et infernale complicité de Tancarville, de Giacomo et de Catherine qui, elle, n'ayant pas voulu se compromettre en se mêlant activement à ces intrigues, continuait à donner à son mari, maitenu par le sort, le reste des caresses qu'elle avait prodiguées à tant d'autres.

Giacomo était trop apprécié par la belle Catherine ou par la Trémouille pour ne pas être aussitôt relâché, tandis qu'on donnerait à Rosalba des juges dont on serait sûr.

Le noble serpent du désert, dont le témoignage avait été repoussé comme celui d'un mécréant, avait réussi à échapper aux pour-

suites que Giacomo poussait la Trémouille à faire contre ce seul témoin de son crime. Pour la belle Rosalba, tout en lui évitant la torture par les ordres du roi qui conservait d'elle un amoureux souvenir, on l'avait condamnée pour magie ; car Agnès avait reconnu en elle le mystérieux Gitto, et pour assassinat ; car il était certain qu'il était à elle ce brillant poignard, reconnu par Blanche de Flavy que l'on avait tiré du couvent de Sainte-Brigitte, dont elle était abbesse depuis la mort de Geoffroy et d'Estendard de Mailly ; par le père Lazare qui l'avait vu entre les mains d'Agnès ; par Agnès à qui elle l'avait d'abord donné, puis ensuite repris. Le riche poignard avait enfin été reconnu par tous, et ce poignard la tuait comme il en avait tué tant d'autres.

Par un beau jour de décembre, la neige couvrait le pavé de la ville, en lui donnant un air de fête, et la foule accourait de toutes parts, car cejourd'hui devait avoir lieu une belle pendaison. Déjà un assez grand concours de cette foule, curieuse jusqu'à l'igno-

ble, formait un cercle autour du pilori ignominieux où était attachée une femme tellement affaissée que la potence n'avait plus à lui prendre que la moitié de la vie.

— Comme c'est dommage, disait un jeune homme, de pendre une aussi jolie femme.

— Vous êtes tous comme ça, dit une jeune fille, piquée au vif par cette humanité! Est-ce qu'il n'y a pas d'autres belles femmes à Poitiers.

— Si c'était un beau jeune homme, vous parleriez comme moi, belle Denise.

— Oh ! pas si c'était vous, bien certainement ! Vous qui avez pitié d'une magicienne, d'une meurtrière, d'une Egyptienne qui a fait la navrure de ce beau sire de Verduisant, et qui a des accointances avec un homme de sa nation.

— Oui, Giacomo, que voici là en habit jaune.

Giacomo se tenait là près d'elle dans toute la joie de la victoire, en laissant errer sur ses lèvres un sourire continuel d'ironie sanglante,

et promenant ses regards de feu sur la foule curieuse qui allait applaudir à son triomphe.

— Est-ce qu'il s'est fait valet du bourreau? —Ça lui va bien : car il a un air sournois.— Ah ! c'était donc lui, pour cette belle magicienne !

— Oh ! il y en avait bien d'autres... Et ce grand infidèle donc, qui n'a pas un costume d'homme et qu'on voit toujours sur ce cheval noir qui va plus vite que le vent... tout ça ne peut venir que de l'enfer... Dieu me damne si ce n'est pas un ramassis de démons !

— On dit aussi que c'est elle qui a fait couper la tête au sire de Vivonne, qu'elle avait ensorcelé et qui allait sans doute la dénoncer.

— Comment voulez-vous, dit un homme plus raisonnable, que cette malheureuse ait eu assez d'influence pour faire décapiter ce jeune seigneur !

— Comment? comment? êtes-vous fou, maître Gobert? Eh ! par la magie donc. Est-ce qu'elle vous a ensorcelé aussi vous?

— Amelotte a raison. Tenez, voyez-la donc

qui fait ses magies. En public !... c'est abominable.

— Honnie ! honnie soit la nécromancienne !

La pauvre Rosalba ne donnait aucun signe d'attention, la pauvre Rosalba à qui l'on avait mis dans les mains le fantasmagorique miroir de la mort, qui nous montre comme des spectres vengeurs tous les faits coupables de notre vie, pourchassés par la main puissante de la vérité. Elle retirait de son sein une petite médaille de la Vierge, qu'elle avait toujours portée et se préparait avec ferveur à regagner, par la pénitence, la pureté que lui avait ravie si jeune, Giacomo, ce démon qui se tenait là, près d'elle, comme pour l'assister dans ses derniers instans, recevoir son âme des mains de la mort et la remettre entre les griffes de Satan.

— Dis-moi donc, s'écria le fou Alonzo, dont aucun évènement ne devait altérer le caractère, serais-tu son confesseur?

— Oui, dit Giacomo, prends garde à mes confessions, monstre au physique et au moral.

— Nous ne nous ressemblons pas mal. — Mais dis-moi donc, mon saint confesseur, je ne connaissais pas de moines qui portassent ce beau costume jaune. C'est un nouvel ordre dont tu es le fondateur.

— C'est l'ordre du gibet et de la roue, chargé de recevoir les âmes des condamnés et de les emballer pour l'enfer.

— C'est une indignité, reprit Amelotte! faire des magies devant la Vierge du coin de la place! c'est abominable!

— Oh ! la magicienne ! se mit à crier le peuple.

— C'est elle qui faisait la dame Judith, dans le beau mystère de Notre-Dame, quand messire Lecamus de Beaulieu a été assassiné.

— Oui, oui, et on dit que c'est encore par sa magie qu'il a été tué !

— Et puis c'était une Egyptienne!

— Et puis c'était une fille de joie!

— Et puis, voyez donc, on dirait qu'elle est nue en vérité, sans guimpe ni gorgerette!...

— Il faut que ce soit une bien mauvaise femme pour être si éhontée : toute nue, et quand il fait si froid.

La pauvre jeune fille avait en effet le costume imposé par le bourreau, et son cou devait être ainsi dégarni pour ne pas gêner la corde mortelle. — Oh ! qu'elle était belle avec sa robe blanche et ses beaux cheveux noirs rassemblés en une grosse tresse qui revenait sur son sein ! Qu'elle était belle ainsi !

— En vérité, dit un homme, elle est plus blanche que la neige.

—Vous ne voyez pas son âme, dit Amelotte.

Dans ce moment, Giacomo qui s'était fait, au prix du reste de ses 5,000 écus, valet du bourreau pour un jour ; Giacomo appliqua sur cette épaule si blanche sa main osseuse et noire et la détacha. — Son corps se mit à frémir convulsivement, et il fut obligé de la porter sur l'échafaud, qui se dressait auprès. Comment l'appelle-t-on ?

— Ah ! je n'en sais rien. — Pas un nom de chrétienne, toujours !

— Pourquoi lui donne-t-on donc un confesseur?

— Il est bien temps de se convertir, en vérité!

— Vous ne savez donc pas que c'est en 1401 que messire Pierre de Craon a obtenu du roi que les condamnés auraient un confesseur.

— C'est juste, c'est juste, maître Léonard; mais celle-ci, ce n'est pas une chrétienne.

On voyait sur l'échafaud un prêtre, vieillard dont paraissait seul le crâne nu et luisant, car sa figure reposait dans sa main, tandis qu'il écoutait la dernière confession de la patiente.

Tout-à-coup il se leva grave et majestueux, et l'on vit la noble figure du père Lazare, dont les traits fortement ombrés par la douleur, imprimèrent un nouveau respect au peuple qui le vénérait déjà pour sa sainteté.

La belle Rosalba, toujours à genoux, figurait la statue de la résignation.

— Je te bénis, ma fille, dit le prêtre en traçant sur sa tête le signe de la rédemption.

— Va, tu meurs aussi pure que la robe que tu portes.

— Et aussi blanche que la neige qui s'étend sur la terre, dit fièrement Rosalba en s'avançant vers la corde.

— Puisque c'est ici un lieu de pénitence et d'expiation, dit le père Lazare d'une voix puissante, au peuple en silence, ne dois-je pas expier aussi, moi, mes fautes par une confession publique. — Peut-être hélas ! suis-je pour beaucoup trop dans ce drame lamentable : car c'est moi, oui, moi ! qui dans une fatale erreur de jeunesse, inventai, avec la dame Radégonde Sorel de Saint-Gérand, la fable de Gitto pour couvrir plus facilement nos coupables amours. Si je n'avais point commis ce péché, cette femme ne se serait rendue coupable d'aucune trame sous le manteau de ce mystérieux personnage, et ne serait peut-être pas ici. C'est moi qui voulais le mariage de Robert de Verduisant mon fils, avec Agnès Sorel ma petite-fille ; car Jean Sorel était né de mes amours avec sa mère Radé-

gonde, et ces mariages sont défendus par l'église, dont je suis un indigne ministre. — C'est moi qui attire sur eux et sur cette jeune fille la malédiction du ciel! — Non, non, je n'ai point assez expié mes fautes par la mort cruelle de mon fils et de mon petit-fils, par la perte de tous les honneurs de mon rang, par la répulsion universelle, et par un exil ignominieux de vingt années parmi les hommes. Non, le lépreux de Saint-Dunstan n'a point assez expié les fautes du père Lazare et du sire Gauthier de Verduisant. Oh! pardon! pardon à Dieu de tous ces crimes! pardon au peuple que je devais édifier, pardon de tant de scandale! Et qu'il ne se souvienne qu'avec des paroles de pardon du malheureux père Lazare, qui va s'enfermer dans un couvent pour une expiation du reste de sa vie. Priez, priez, mes frères pour qu'elle ne dure pas audelà.

— Noël! Noël, pour le père Lazare, s'écria tout le peuple.

Giacomo, impatient, saisit la patiente et la

corde dont il lui passa autour du cou le nœud fatal : le plancher de l'échafaud céda bientôt, et la jeune fille se trouva suspendue au gibet infâme avec son épaisse et longue chevelure tombant sur son épaule, avec son ample robe blanche, retenue autour de la taille par une torsade de soie rouge, et dont les plis légers flottaient au gré du vent glacé.

Alors le bravo Giacomo se suspendit lui-même à la corde et s'assit avec une joie infernale sur ces blanches et délicates épaules.

Mais au même instant, dans ce moment où tous les regards étaient, comme la jeune fille, suspendus à la corde funèbre, le rapide galop d'un cheval frappe le pavé de la place. L'on voit briller au froid soleil un brûlant éclair de glaive, et tout avait disparu, le coursier et le cavalier, la pendue et le bourreau, comme emportés par un vent puissant; on ne voyait plus qu'un tronçon de l'ignoble corde s'agiter dans l'air comme pour chercher quelque cou innocent ou coupable.

On n'avait entendu que ces mots d'une voix ardente .

— Allons ! noble Simoun, un dernier effort pour arracher la houri au ciel qui la veut trop tôt.

Le Serpent du désert, en passant rapide comme le boulet, s'était levé sur les étriers de son noble coursier pour saisir Rosalba par sa puissante chevelure : d'un coup de son damas, il avait tranché la corde fatale et la tête du bravo, et s'enfuyait avec son précieux trésor.

La stupéfaction avait été magique, et tous étaient restés immobiles ; mais revenant de leur stupeur, tandis que le peuple qui s'enthouriasme toujours pour les faits étranges et mystérieux, criait : — Noël ! Noël ! Les archers, quand le cavalier fut déjà éloigné, firent enfin une décharge, dont une flèche, lancée avec une incroyable vigueur, vint se fixer dans la croupe du noble animal.

— Fuyons au désert, dit l'Arabe, ici les hommes sont trop mauvais.

Et en arrachant la flèche :

— Voici le seul souvenir que je veuille conserver de leur méchanceté.

Le galop rapide dévorait l'espace.

— O Rosalba ! disait l'Arabe, pour t'aimer ainsi, n'ai-je pas dû croire que tu étais ma houri promise : que tu étais au ciel en réalité, et que ce que je voyais de toi sur la terre n'était que ton image ! — Autrement, comment aurais-je pu t'aimer et souffrir comme j'ai fait et tout ce que j'ai souffert et devenir enfin si criminel !

Et en disant ces mots, une main sur le cœur de la belle Rosalba qui battait toujours, il cherchait à la rappeler à la vie par des baisers brûlants comme l'Arabie.

— Allez leur dire que je les méprise presque tous ces hommes ! dit-il à un chevalier qui chevauchait sur la route.

C'était Tanneguy Duchâtel, qui retournait à Beaucaire d'où il était venu pour enterrer son maître qu'il chérissait comme un père et qu'on lui avait dit mort.

Sa course allait toujours, rapide comme la pensée. Plus loin il passa auprès de deux formes humaines qui, en se promenant sur une terrasse, semblaient n'en faire qu'une, tant elles étaient rapprochées.

— L'amour, l'amour n'est-il pas un gage de pardon, leur cria-t-il en couvrant de baisers la belle Rosalba.

C'était Charles VII et la belle Agnès ; elle tenait sur le poing le faucon gris qui cherchait en vain son ami le beau Yoland. Elle s'était retirée là pour livrer au calme et à l'air pur de la campagne son front chargé de tristesse et de consolations, et son cœur tourmenté par tant de longues, subites et terribles émotions.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

Blois. — Imprimerie de CH. GROUBENTAL, Grande-Rue, 46.